

Bibl. Mont.

894

894

Bibl. Mont.

4

ŒUVRES
COMPLÈTES
D'YOUNG;

LES
COMPLAINTE

OU
LES NUITS D'YOUNG.

Tom II.

REVUE
GÉNÉRALE
MAY 1851

Compliments of the Author

L B 2

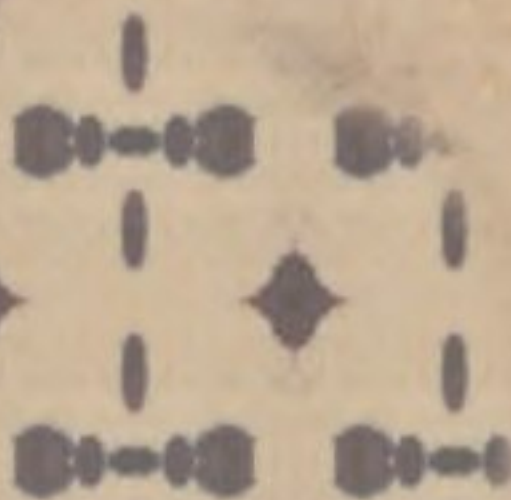
COMPLAINTS

U U

ESS NUTTS D'YOUNG

Compliments of the Author

**Bayerische
Staatsbibliothek
München**



ŒUVRES

COMPLETTES

D'YOUNG,

TRADUITES DE L'ANGLAIS

PAR M. LE TOURNEUR.

Avec douze Figures.

TOME II.



A PARIS,

Chez DUFART, Imprimeur-Libraire

AN QUATRIEME, ou 1796.

DE U V R E S

COMPLETES

D'YOUNG,

TRADUITES DE L'ANCIEN

PAR M. LE TOURNAI.

Avec deux figures.

TOME I.



A PARIS,

Chez Dufour, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts.

AN 6



L E S

COMPLAINTES

O U

LES NUITS D'YOUNG.

SEPTIEME NUIT.

LE CARACTERE DE LA MORT.

QUE la mort est bizarre et cruelle ! Si du moins elle n'emportoit que les malheureux et les vieillards !.... Si elle s'assujétissoit à suivre le cours de la nature, au lieu de la devancer ! Si elle attendoit que nos corps consumés par les ans, tombassent d'eux-mêmes en poussiere, pour la balayer dans le tombeau !.... Mais souvent l'impitoyable nous y traîne pleins de force et de santé. Quand la vie est un mal, elle nous la laisse. Est-elle un bien ? elle nous l'arrache : elle se plaît à

6 LES NUITS D'YOUNG ;

laisser survivre l'indigent au riche , et le mortel misérable au mortel fortuné. Que d'hommes robustes sont cousus dans le drap mortuaire par les foibles mains des valétudinaires , dont la vie n'est qu'une mort lente et continuelle ! Combien de fois vous appercevez un pere décrépît pleurant courbé sur la tombe de ses jeunes enfans ! O Narcisse ! c'est moi , qui ai creusé la tienne , et qui t'y ai placée au printems de ta vie !.... Mais pourquoi compter tes années ? Tu as vécu long-tems en peu de jours , puisque tu étois vertueuse. Ce n'est pas l'astre des saisons , c'est la vertu qui mesure la durée de notre véritable existence. Sans vertu , on meurt jeune après un siècle de vie ; effaçons de la date des tombeaux les années qui ont été stériles pour elles : l'homme ne les a point vécues.

Quand la vertu s'éteint dans son cœur , l'éclat de l'or augmente à ses yeux. Il s'en remplit sans jamais s'en rassasier ; mais que la fortune est mal connue des mortels aveugles ! Cette déesse au sourire gai , au cœur perfide , se plaît à tourmenter , à tromper ses amans insensés. Quel tableau bizarre ils me présentent dans

SEPTIEME NUIT. 7

leurs longues fatigues ! Quel triste spectacle ils m'offrent dans leurs vaines jouissances !

La fortune agitant dans les airs ses ailes dorées fait briller ses trésors , en étale les dons , appelle le hasard et le charge de les distribuer. Une foule de mortels , ouvre ses mains , lui tend les bras et s'apprête à recevoir , à s'arracher ses bienfaits. Voyez , tandis qu'elle les répand , avec quelle furie ils se jettent les uns sur les autres. Voyez comme l'amant oublie son amante , comme les amis écrasent les amis , et les enfans leurs peres. Que de sagacité pour découvrir , que d'audace pour saisir leur proie ! Pour peu que l'occasion les favorise , rien ne les arrête. Ils franchissent sans scrupule les barrières sacrées de la justice et de la probité. Ils suivent le gain à la trace , ils se fatiguent à la poursuite des places et des dignités , jusqu'à ce qu'épuisés de lassitude , ils succombent.

Leur ardeur est égale : mais leurs destinées sont différentes. L'un trop impétueux dans ses desirs , manque le but par trop d'empressement à le saisir ; l'autre y touche et tombe , et sa proie lui échappe.

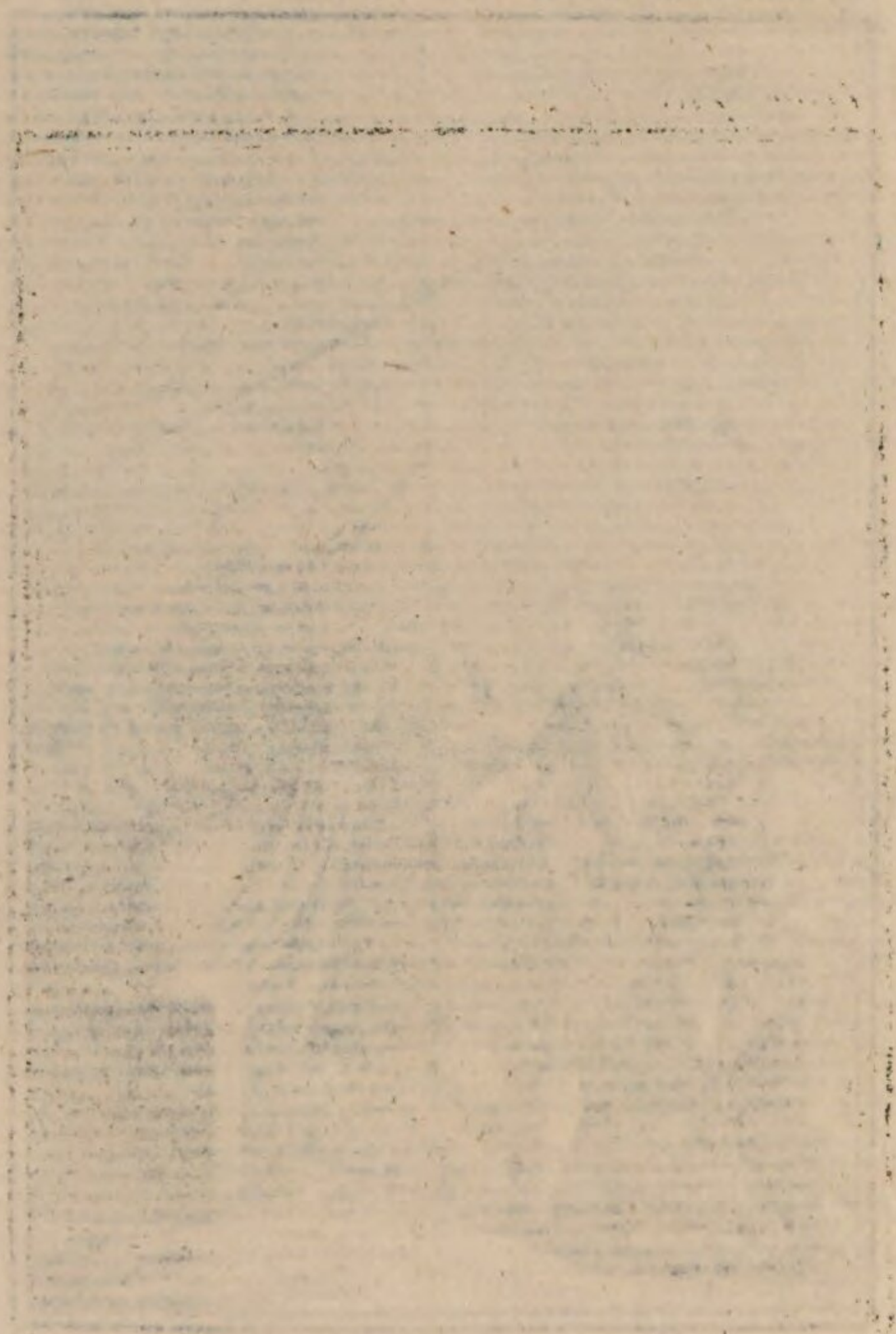
8 LES NUITS D'YOUNG ;

Ceux-ci s'applaudissoient de leur succès ; mais au milieu de leur enchantement , un revers imprévu , comme un tourbillon soudain , enleve leurs richesses et les transporte dans des mains étonnées de les recevoir. Malheur à ceux dont le cœur y étoit si fortement attaché , qu'il n'ait pu s'en séparer sans se déchirer ! L'avare plus malheureux dépérit auprès de son trésor inutile , et gémit encore pour avoir du pain. Où courez - vous , rivaux aigris ! Vivez en paix et jouissez des biens que vous avez conquis.... Ils n'écoutent rien. Leur ressentiment les aveugle. La haine les entraîne dans l'antré bruyant des procès. Le noir corbeau de la chicane bat des ailes à la vue de sa proie , et croasse de joie en les dépouillant : arrivés d'un palais , ils retournent en mendiant dans une chaumière. Il en est que la fortune écrase sous le poids de ses dons. Qu'il se trouve peu d'hommes qui sachent supporter le bonheur ! Mais la mort vient anéantir toutes ces différences , et les réduire tous à une égale pauvreté. Elle rassemble les noms des mortels dans son urne impartiale : elle y confond tous les âges , tous les degrés de fortune et de



*Elle rassemble les noms des mortels dans son
Urne impartiale.*

Pag. 8.



S E P T I E M E N U I T. 9

mérite. Sa main les agite avec indifférence, et les tire au hasard ; ou si elle fait un choix, malheur aux mortels heureux ! Tel qui se croit le plus loin de son bras invisible, est le premier frappé.

Sans doute l'Eternel a dit à la mort : *Frappe les coups les plus inattendus, et les plus propres à alarmer les vivans.* Quelle est fidelle à s'acquitter de ces ordres terribles ! Comme elle trompe notre attente et se joue de notre sécurité ! Tous les jours elle dément nos conjectures et confond notre vaine prévoyance. Combien d'hommes nous étonnent par le genre de leur trépas ! Notre surprise surpasse encore notre douleur.

La prospérité jette un éclat sinistre... Un grand bonheur menace d'un grand revers. La fortune semble avoir fait une société cruelle avec la mort. Elle nourrit délicatement les victimes qu'elle lui destine ; quand elle les a engraisées de ses dons, elle les envoie parées de fleurs au sacrifice. Combien de fois je l'ai vue chercher un inconnu sous le chaume de l'obscur pauvreté, le transporter d'un vol dans le sein de l'opulence, rassembler sous sa main les biens et les hon-

10 LES NUITS D'YOUNG;

neurs , en faire son être de choix , l'établir en vue sur la hauteur , et dans le moment où il est l'objet brillant des regards jaloux du public , tandis que son cœur sous le charme s'enivre du sentiment de sa nouvelle existence , le précipiter tout-à-coup du faîte de la félicité sous le glaive de la mort ! Ce matin il étoit l'objet de notre envie : le soir il fut celui de notre compassion et de nos larmes.

Un chêne superbe balançoit au haut des airs sa cîme touffue ; il répandoit sur la plaine dans un vaste contour la fraîcheur et l'ombrage , les troupeaux brûlés des feux du jour se rassembloient et s'arrêtoient sous son abri impénétrable , longtemps il a bravé les vents et les orages : mais la coignée remarque sa hauteur et s'attache à ses racines. Frappé de ses coups redoublés , il succombe en gémissant : il tombe comme un tonnerre sur la plaine retentissante , et la couvre de l'immense étendue de ses rameaux. La forêt voisine est ébranlée du bruit de sa chute. Les échos lointains des vallons et des torrens y répondent. Ainsi , pour consterner la foule vulgaire , la faux de la mort

S E P T I E M E N U I T. II

immole de grandes victimes et renverse les têtes illustres. Le bonheur attire son glaive. (a)

Plus la vie jette d'éclat, moins elle dure. Comme les yeux de ma fille brilloient de jeunesse et de santé ! Elle étoit trop belle pour vivre ! J'étois trop heureux.... Je ne l'ai pas été long-tems. Je ne pouvois me persuader que tant de beauté dût sitôt périr. Je ne pouvois me résoudre à m'avouer à moi-même, que cette bouche qui me sourioit si tendrement alloit se fermer pour jamais, et que celle que je voyois vivre étoit déjà morte. C'est ainsi que la mort se couvre des apparences de la plus belle vie. Elle s'offre à nos yeux trompés sous le coloris de la santé la plus brillante. Le cœur imprudent d'un amant se laisse éblouir par les attraits de son amante. En voyant ce teint de roses, ces levres vermeilles et fraîches qui appellent les baisers, ce sourire des graces, il oublie qu'il aime une mortelle ! Le malheureux est loin de songer aux larmes qu'à l'heure même il va verser dans son désespoir !

L'heureux Lysandre alloit s'unir à la tendre Aspasia. Comblés des faveurs de

12 LES NUITS D'YOUNG ;

la fortune, enrichis des dons de la beauté, ils étoient jeunes, ils étoient amans ! Tous ceux qui les connoissoient étoient jaloux de leur bonheur, et ne les en aimoient pas moins. Que manque-t-il à leur félicité, que d'en jouir long-tems ensemble ? L'heure nuptiale est arrêtée : Aspasia attend son époux et le bonheur dans un palais superbe élevé près du rivage. Elle voit sans effroi les flots menaçans se briser au pied de ses murs. Hélas ! elle ne se doutoit pas que son bonheur alloit s'écouler comme eux, et disparoître plus vite que le rayon qui se joue sur les ondes ! L'aurore se leve brillante et promet un beau jour à ces deux amans.... ce beau jour les vit mourir.

Lysandre prend congé de la tendre Aspasia, et lui jure de revenir le soir dans ses bras. Vains sermens ! il est sur les eaux.... L'orage s'élève.... Il est au fond de l'abyme. La fatale nouvelle arrive. Le triste silence du messenger a tout annoncé. Aspasia lit dans ses yeux la mort de son amant et sent la sienne. Son cœur creve ; la douleur l'a brisé ; les sanglots la suffoquent : elle expire, et va s'unir à lui dans la tombe. Ce palais envié, qui devoit ren-

fermer

fermer deux époux heureux, s'est bientôt changé en un monument de douleur et de mort ! Les flots homicides, qui l'ont rendu désert, continuent d'en baigner l'enceinte de leurs ondes insensibles. Le farouche Matelot croit les entendre gémir autour, et ne peut en passant refuser une larme... Mais moi, les larmes peuvent-elles me suffire ? Qui peut me consoler ? ... Que mes efforts sont vains ! Je ne peux réussir à tromper mes peines. La route que je prends pour m'en écarter, me ramène toujours à mes malheurs. Voilà que mes réflexions m'ont rejeté sur l'idée cruelle que je voulois éviter... Ah ! du moins ces deux infortunés sont morts ensemble. Heureux dans leur malheur, le trépas ne les a point désunis. Hélas ! il faudroit, ou ne s'unir jamais, ou n'être jamais séparés ! Narcisse, je ne peux, il est vrai, songer à toi, que mon cœur ne saigne. Mais tu n'étois que ma fille. Ton être en touchant au mien, en étoit séparé : elle et moi nous étions confondus dans un seul : nous étions le même... Oui, qu'elle eût survécu, je ne sentois plus mes autres malheurs : je retrouvois Narcisse dans sa mere, et j'oubliois Philandre ! O douce

14 LES NUITS D'YOUNG;

société ! O tendres liens ! Ce n'est point l'union , c'est le mélange intime de deux cœurs : il n'est plus possible de les séparer entiers. Quand le glaive du trépas les partage , ce n'est qu'un seul et même cœur qui se déchire en deux portions , et le sentiment du bonheur s'écoule pour jamais par la blessure : la plus malheureuse est celle qui survit. C'est ce reste sanglant qui souffre tant qu'il palpite : c'est ce reste qui acheve de mourir dans les tourmens... O mon cœur ! arrête... Ne touchons jamais à cette plaie.

N O T E.

(a) Comme les élémens contraires se font dans la nature une guerre éternelle , ainsi la mort s'offense de la vie. Lorsque la vie est heureuse , animée , brillante et gaie , la mort la regarde comme une trahison faite à l'engourdissement léthargique qui est la loi de son empire , où la volupté et la bruyante ambition dorment dans un profond sommeil. Comme elle déteste la vie , plus la vie est triante , plus elle la hait ; elle se fait un point d'honneur de la réduire , et d'aggrandir un pouvoir. Aussi elle se plaît dans les stratagèmes , elle aime à surprendre ; il lui faut une proie dont elle puisse s'enorgueillir , et moins elle est attendue , plus sa victoire est éclatante et lui plaît. Que

SEPTIEME NUIT. 15

d'artifices elle met en usage pour endormir nos craintes ! Tibere ne couvroit pas ses desseins d'un voile plus épais. Semblable à ces Princes qui voyagent inconnus et déguisés dans les Cours étrangères , la mort prend le nom et le masque de la vie. Elle prend toutes les formes qui servent à ses affreux projets. Quoiqu'elle soit maîtresse d'un empire plus vaste que celui que l'aigle romaine parcouroit dans son vol , elle veut encore l'étendre. Comme Néron , tantôt elle est cachée sous l'habit d'un danseur , tantôt elle mene un char et conduit son phaëton en habit d'amazone. On est loin de la reconnoître , jusqu'au moment où elle dévore sous les roues sa victime démontée. Elle a soin de choisir les formes qui ressemblent le moins à son squelette décharné. Un corps potelé et plein d'embonpoint est son habit familier. Heureux ceux qui ne se laissent pas décevoir par les apparences ! L'homme qui tient toujours un œil fixé sur la mort , et l'autre attaché sur les cieux , est un homme à la fois mortel et immortel. Comme j'épie depuis long-tems les ruses de la mort , et que je l'observe d'un œil curieux , je l'ai vue ou j'ai rêvé que je la voyois faisant sa toilette , quittant ses traits horribles , pour prendre un air gracieux et riant. Muse , car tu t'en souviens , rappelle-toi cette scene étrange. Quand ce ne seroit qu'un rêve , il sert toujours à faire connoître le caractere de la mort.

J'étois dans un cercle de jeunes fous. La mort voulut entrer dans l'assemblée ; la nature lui refusa la porte : mais elle en vint à son honneur à la sollicitation d'un Médecin fameux qui lui donnoit le bras.

16 LES NUITS D'YOUNG;

Elle eut soin de congédier le Docteur, voulant garder l'incognito. Elle cede à un vieux usurier vivace sa maigre figure et ses os décharnés, en reconnoissance de ce qu'il lui engraissoit avec soin une riche victime dans un jeune dissipateur : elle prend en échange le maintien léger de ce jeune petit-maitre, sa figure à la mode, son regard militaire, et passe une élégante robe de soie, dont elle couvre son affreux drap mortuaire. Son arc courbé se dresse, s'allonge et devient un beau jet : elle cache ses traits mortels dans les yeux de la belle Myrza. Le terrible masque dans cet accoutrement part et va chercher des aventures. Où va-t-elle, demanderez-vous ? Hé ! où ne va-t-elle pas ? Pour vous indiquer les lieux qu'elle vante le plus, qu'il vous suffise de savoir que la nuit n'est pas plus fidelle à suivre le jour, que la mort ne l'est à suivre les pas du plaisir, quand le plaisir tient une route que la raison veut éviter.

Quand la débauche ferme la porte à la raison, et que la folle joie usurpe la place du bon sens, alors la mort, à la tête du banquet ou du bal, conduit la danse, roule les dez, et remplit de rasades sa coupe nocturne. Buvant gaiement à la santé de ses joyeux compagnons, elle rit intérieurement de les voir rire d'elle, comme si elle étoit absente et loin d'eux ; et lorsque les esprits sont échauffés, que toutes les craintes sont bannies, que les cœurs sont en joie, qu'ils appellent tous les plaisirs de la terre et les invitent au souper, et que la pensée dans ses transports tourne la clef et ferme la porte sur la mort ; soudain la mort laisse tomber son masque, fronce le sourcil...

SEPTIEME NUIT. 17

Les malheureux frappés de terreur reculent, se renversent et expirent dans le désespoir.

La surprise n'est pas plus grande, la terreur n'est pas plus soudaine, lorsque portée sur l'aile rapide du salpêtre que le feu touche et embrase, elle éclate, brille, tonne et dévore.

Lorenzo, envelopperas-tu ton ame du doux manteau de la sécurité, parce que tu ignores le moment où la mort doit te détruire? C'est son incertitude même qui la rend dangereuse. N'imité pas la foule des hommes qui abusent de toute leur vie, parce que le terme leur en est caché.

La mort de Narcisse fut prématurée, sans être imprévue. Au milieu de la gaieté du jeune âge, elle n'oublioit pas qu'elle devoit mourir. Ses yeux et ses pensées alloient souvent au-devant de sa destinée. En vain la fortune, d'intelligence avec la mort pour tromper ma fille, lui prodiguoit, pour l'éblouir, ses brillantes bagatelles, et agitoit devant elle ses ailes d'or; elle n'a pu réussir à détourner ses regards du dernier terme de l'homme.

Lorenzo est-il encore ébloui par l'éclat imposant des grandeurs humaines? Aspire-t-il encore à bâtir son nid au haut des airs, sur le léger sommet d'une branche fragile qui peut se briser à la première haleine du zéphir, et l'entraîner dans sa chute?

Si mes chants sont vrais, l'approche de la mort est hâtée par les caresses de la fortune. Oses-tu encore être affamé d'or? Veux-tu encore courir à ta

18 LES NUITS D'YOUNG,

ruine? La mort aime à viser à un but brillant, à frapper un coup éclatant, qui alarme au moment qu'il détruit. Quand je ne recueillerois que les traits que la mort lance sur les têtes qui s'élèvent au-dessus de la foule, j'en aurois assez pour remplir mon carquois. Et je voudrois pouvoir suspendre ce carquois au haut des airs, près du céleste archer du zodiaque, afin que de-là il attirât les regards publics, et fût l'objet de la contemplation du genre humain.

Ce seroit une constellation terrible, mais bienfaisante, qui serviroit à guider sur les flots orageux de la vie les mortels que la fortune a comblés de ses présens dangereux. Eclairés par elle, ils éviteroient l'écueil sur lequel ils vont presque tous donner; c'est de se rassurer de plus en plus, à mesure que le danger augmente, et d'oublier leur destinée prochaine, aveuglés par leur félicité présente.

HUITIEME NUIT.

L'IMMORTALITÉ.

ELLE n'a pas, il est vrai, disparu du monde aussi jeune que Narcisse, aussi subitement que Philandre. (*) Est-ce là ma consolation ? Ah ! c'est ce qui a fait mon plus grand tourment. Ces délais ont mis le comble à mes maux. En la perdant plus tard, la douleur de la perdre est montée à son dernier excès. Plus elle vivoit, plus nos deux cœurs serroient leurs nœuds et s'attachoient ensemble. Quand ces liens se sont rompus l'un après l'autre, j'ai éprouvé les longs déchiremens d'une séparation dont le sentiment cruel s'est étendu sur plusieurs années. Je me sentois mourir par degrés avec elle. J'étois un malheureux qu'un tyran écrase lentement sous la pression progressive d'une

(*) Lucie, nom sous lequel sa femme est désignée.

douleur augmentée d'instant en instant, jusqu'à ce que vaincu il succombe, et que la mort lui arrache dans un cri effrayant l'aveu de son malheur.

Qu'il est affreux de se traîner ainsi pas à pas, d'avancer en souffrant vers le terme de ses jours, de traverser dans les horreurs de l'incertitude et de l'effroi l'espace de ces dernières années, comme une longue et sombre avenue qui vous conduit au tombeau, de se sentir s'enfoncer de plus en plus dans la noire épaisseur de ses ombres, en voyant s'éteindre par degrés la lueur mourante de l'espérance ! Telle est la route horrible où ma destinée m'a forcé d'entrer sur la fin de ma carrière : c'est le long de ces journées de peine et de désespoir que ma triste vieillesse a traîné ses pas douloureux. Ah ! l'amour-propre n'avoit plus de voix ; ce flatteur opiniâtre, attaché à l'homme, n'a pu me séduire, ni me dissimuler mes maux.

Combien de fois j'arrêtois sur elle un œil immobile et farouche, où se peignoient malgré moi les sinistres présages de ma pensée ! Combien de fois il m'est arrivé de la voir déjà morte, au moment

même où ses levres pâles et livides m'adressoient encore un tendre sourire ! Pour adoucir mon chagrin , elle forçoit sa bouche à me sourire , et renfermoit le sien au fond de son ame ; c'étoit sur-tout quand elle vouloit me consoler qu'elle aigrissoit ma douleur. La mort cachée dans son sein, minoit sourdement sa vie par des progrès insensibles , mais continus. Aussi active , aussi furieuse qu'une armée qui assiege une cité puissante , la cruelle pressoit sans relâche ses terribles travaux , et s'obstinant à la ruine de ce foible corps , elle triomphoit en détail de tous les secours que l'art et la nature pouvoient fournir à la fragile humanité. O vous , astres de la nuit , vous qui êtes accoutumés à me voir malheureux et à m'entendre gémir , vous savez combien de fois le fantôme de la mort agitant sous ma tête l'oreillier où je sommeillois , m'arracha brusquement des bras du repos , et contraignit mes yeux de s'ouvrir ! Mes yeux en s'ouvrant tomboient sur ma triste épouse mourante à mes côtés. Combien de fois dans ces longues nuits je contemplois dans l'amertume de mon cœur la décadence continuelle d'une vie plus chère

22 LES NUITS D'YOUNG,

que celle qui m'est laissée ! Dieu ! que n'ai - je pas souffert dans ce poste cruel , où je veillois sans cesse et l'observois mourir ! A chaque heure qui passoit , je voyois s'épaissir sur son visage les ombres du trépas. Non , je n'éprouvai point tant d'horreur dans le jour terrible , où , conduit jusqu'au bord de ma tombe , je la vis s'entr'ouvrir et me montrer au fond de son abyme l'épouvantable éternité. Je ne sentis point tant d'effroi pendant ces momens critiques , où le dé fatal tourna long-tems pour moi , sous mes yeux incertains , avant d'amener , en s'arrêtant , la vie ou la mort. La vie m'est encore échue : hélas ! qu'y ai-je gagné , que l'odieux privilege de souffrir plus long-tems ?

Mais pourquoi m'obstiner à la tristesse , et pleurer la perte de ceux qui ne sont point perdus ? Pourquoi notre pensée tristement errante autour de leur tombe , s'abandonne-t-elle à de vaines douleurs ? L'ame , ce feu céleste , s'éteint-elle sous la cendre des tombeaux ? Non , rien d'elle , (car j'ignore encore quel est son nom dans les cieux ,) rien d'elle n'est mort , que la portion de son être qui devoit

mourir; elle n'a perdu que cette enveloppe grossiere et vile qui l'empêchoit de vivre : non, rien n'est mort pour elle que la misere et la peine. C'est elle qui vit ; c'est moi qui dois me compter au rang des morts. C'est sur moi que le Ciel doit abaisser un regard de pitié. Que les tombeaux sont peuplés ! Que leur sein est fécond ! C'est-là que l'homme est enfanté à la vie. Mais cette terre où je suis délaissé, n'est qu'une affreuse solitude, une région arrosée de larmes et couverte de noirs cypres, une prison obscure où je suis enfermé sous la voûte des cieux, et condamné à gémir. Tout est substance, tout est réel et solide dans le séjour qu'habite mon épouse. Là, rien ne change; c'est-là que tout est immuable et permanent. (a)

Tirons donc un voile éternel sur sa tombe ; elle n'y est plus. Si ce passage est terrible, elle l'a franchi. Mes yeux la suivent fuyant vers l'immortalité. Des objets d'un ordre nouveau s'élèvent et se découvrent à mes regards consolés. O nuit, inspire - moi ! Je veux montrer à l'homme la dignité de l'homme. Que la foiblesse de mon génie ne déshonore pas

24 LES NUITS D'YOUNG,

la grandeur de mon sujet ! Eveille-toi, mon cœur. Que le sentiment brûlant de la vérité te pénètre et t'embrase. Puissent mes vers être sublimes comme l'âme, et rester immortels comme elle ! Mais que dis-je ? l'âme dédaigne les lauriers passagers d'une gloire périssable ; un plus noble espoir m'anime. C'est à l'éternité que je demande le salaire de mes chants.

Homme immortel, salut ! C'est un blasphème que de t'appeler mortel. L'homme passera triomphant les portes de cristal de la lumière, et se saisira pour jamais de l'éternelle jeunesse. Les Cieux s'étonneront de voir entrer dans leur séjour cet être foible, cet être inattendu. Je te rends graces, Dieu puissant, Dieu bienfaiteur, qui as attaché l'éternité au fragile enfant de la poussière. Où se reposera ma pensée fatiguée de contempler tes merveilles et tes bienfaits ? Est-ce donc une vertu de t'aimer, de t'adorer ? N'est-ce pas un plaisir, une nécessité ?

Hélas ! si c'est pour souffrir que je suis immortel ; si l'éternité ne fait durer mon être que pour éterniser mes maux, que devient mon orgueil ?.... Mais Dieu sait pardonner. Si les remords enfantent la

VERTU

vertu , sa main écrit le nom du coupable dans le livre du bonheur. Sûr de sa clémence , je brave la mort et reprends ma joie pour lui rendre hommage.

Dieu anima d'une même flamme tous les êtres intellectuels , écoulemens précieux d'une source commune. Il se versa lui-même dans les esprits , non pas également dans tous , mais selon les mesures diverses qu'exigeoient sa sagesse et l'ordre économique de son plan. Après qu'ils ont subi chacun dans leurs spheres les différentes épreuves qu'il leur a imposées , s'ils ont conservé la noblesse et la pureté de leur source , ils vont s'y réunir de nouveau et se perdre dans le sein de l'esprit éternel.

Homme , tu n'es point un ver , un vil insecte. Connois - toi , vois ta grandeur , apprends à t'admirer : c'est-là tout le secret de la sagesse. Quand je recueille ma pensée , et que je regarde dans mon être , puis-je ne pas reconnoître en moi un illustre étranger , une portion de la divinité égarée sur la terre ? Ah ! plus je me considere , plus mon ame s'élève et s'embrase ! Je repousse le monde avec dédain , et je prends fièrement mon essor

vers l'immortalité. A cette pensée la nature change et se perfectionne sous mes yeux. Je ne voyois l'Univers que comme un cahos informe et obscur : je le vois fini et tout éclatant de lumière. Tout s'aggrandit , tout s'ennoblit à mes regards. C'est toujours moi , et je suis un autre être. Je me vois passer par différentes scènes qui vont sans cesse , augmentant d'éclat et de beauté. Comme l'avenir expose et développe devant moi une étonnante succession des destinées , qui , couvertes aujourd'hui d'ombres impénétrables , échappent à l'œil perçant de la conjecture ! Je vois la nature m'ouvrir son sein , et recevoir mon ame ravie dans des régions inconnues. Dans quel enchantement , avec quels transports je rencontrerai , j'embrasserai des êtres heureux comme moi ! Quelle multitude d'esprits d'un autre ordre , que de natures nouvelles m'apparoîtront ! J'oublierai le soleil : sans doute un plus bel Univers effacera jusqu'au souvenir de celui que parcourent mes yeux , et dont la vue me transporte aujourd'hui.

O immortalité ! Qui peut décrire tes trésors et définir ta nature ? Je sais du

moins que tu es une vie dont le fil brillant se développera pendant tous les siècles, sans que le fuseau s'épuise jamais. Il ne sera point fragile comme le fil qui forme la trame si noire de nos malheureux jours. Que nous jouissons peu de tems de la lumière du soleil ! Dans quel cercle déplorable de dépérissement et de réparation nous tournons ici-bas ! Notre santé n'est qu'une maladie palliée sans cesse par des remèdes journaliers. L'ame est infirme et languissante comme le corps. Nos vertus les plus pures renferment toujours quelque alliage qui en rabaisse le titre : nos plaisirs les plus vifs n'atteignent jamais au bonheur : ce ne sont que des consolations de nos maux, qui nous rendent la force de souffrir. Etes ébauchés, notre existence n'est que commencée. Nous ne sommes qu'à l'aurore, qu'au foible crépuscule qui précède le jour. L'homme reposant informe dans le germe du pere qui doit l'engendrer, n'est pas plus éloigné de cette vie imparfaite, que nous ne le sommes nous-mêmes de la vie réelle, dont la mort seule ouvre l'entrée en déchirant l'enveloppe mortelle qui nous emprisonnoit.

28 LES NUITS D'YOUNG;

O transports de l'homme , lorsque dégagé des bras de la mort il s'élancera sur le théâtre de l'immortalité , et s'écrira : *Tous ces biens sont à moi !* Quelle révolution soudaine de surprise et de joie l'ame éprouvera sortant du sein de la poussière, et passant des ténèbres dans un jour si nouveau ! Arrivant tout effrayé de la nuit et des horreurs du trépas , et douloureux encore des maux de la vie , que la première impression du bonheur sera vive ! Quelles secousses délicieuses , quels frémissemens de plaisirs agiteront l'ame étonnée ! Comme nous remercierons la mort ! Arrête , Dieu trop généreux : l'homme est trop foible..... La seule idée de cette immense félicité m'accable. Mon cœur tremblant éprouve une sorte d'effroi , et redoute le sentiment de son bonheur.

Quelle trame de merveilles sans fin se déroulera devant nos yeux ! Quelle foule d'objets inconnus se presseront sous nos regards ! C'est alors que l'homme pourra satisfaire son insatiable avidité de tout connoître. Tous les secrets du monde moral éclairé se révéleront à lui. Le monde physique sortira de ces nuages épais qui

bornent et fatiguent la vue de la pensée, et ne laissent voir au savant qui l'observe que des chaînons brisés, des fragmens épars sans liaison et sans ordre. Alors tous les anneaux se suivront, toutes les lacunes seront remplies, la chaîne sera compléte et visible d'un bout à l'autre : toutes les dimensions auront leur étendue et leur perfection : nous verrons ce grand tout s'arrondir comme un globe exact, dont tous les points éclairés viendront se peindre ensemble dans l'œil enchanté.

Placé dans un point élevé de l'espace, embrassez d'un coup-d'œil la multitude des mondes flottans au-dessus des ondes transparentes de l'Ether, et traçant des sillons infinis de lumière sur cet océan immense. Figurez-vous l'énorme grandeur du plus léger de ces globes : calculez ensuite leur rapport infiniment petit avec ces orbes infiniment grands : c'est la grandeur gigantesque de la baleine, comparée à ce peuple de petits êtres qu'elle engloutit comme des points brillans sans les sentir. Voyez ensuite ces masses inconcevables disparoître elles-mêmes devant l'enceinte immense, où elles se meu-

vent imperceptibles comme les globules du sang qui circule dans nos veines. Tant le plan est vaste , tant le Créateur fut fécond ! Hé bien ! lorsque cette masse de merveilles , saisie d'un seul regard , se précipitera sur tes yeux , juge de l'effet. Si l'admiration est une source de plaisirs , de quel torrent de volupté l'ame se sentira remplie ! Quels seront donc tes transports , lorsque tu verras le vêtement et la majesté resplendissante de l'être , qui laissa tomber de sa main cet amas de globes et de mondes comme un essai de sa puissance ? Tous ces êtres n'auront devant la source radieuse , dont ils sont émanés , que le foible éclat d'une fleur de nos champs devant l'astre qui l'a fait éclore. Qu'est-il donc ce soleil des cieux , d'où le bonheur se répand à grands flots sur toutes ses créatures , et dont la vue est la félicité suprême ? La mort seule peut résoudre cette question. Ah ! qu'il en coûte peu pour acheter tant de science et de plaisirs. . . Il ne faut que mourir.

Qu'il sera doux encore de converser unis d'intérêts et dans une éternelle société avec les nombreux enfans de l'intelligence , dispersés maintenant dans les

espaces habitables et doués de facultés diverses , chacun selon leur espece : de vivre citoyens libres de la nature entiere , d'être les propriétaires immortels de toutes les richesses qu'elle renferme , de sentir nos plaisirs s'accroître en raison de nos connoissances , d'être initiés dans tous les secrets du Créateur , de saisir Dieu avec la pensée , de lire dans son sein le plan de la création , et de comparer l'ouvrage au modele ! L'œil promené d'enchantement en enchantement suivra par-tout l'empreinte éclatante des pas du Tout-Puissant.

Oui, tout est vain , hormis l'éternité. Est-il encore de vrais malheurs pour celui qui croit son ame immortelle ? Quel est l'esclave qui pourroit se plaindre aujourd'hui , si demain il devoit s'éveiller le Maître d'un empire ? Il oublieroit ses fers , et déjà porté sur un trône par son imagination , il agiteroit dans ses mains un sceptre fantastique. L'homme de bien est un Roi en bas âge , qui attend un Empire avec sa majorité.

Quelle pensée peut davantage élever , aggrandir l'ame ? Elle seule nous soutient et nous console des peines de la

32 LES NUITS D'YOUNG,

vie : ses maux n'ont plus d'amertume : le faux éclat de ses biens est éteint : la terre n'est vue que dans l'éloignement et comme éclipée dans les ombres. Ses distinctions frivoles s'évanouissent : la fortune n'a plus ni faveurs, ni revers. Tout paroît égal et de niveau ; grands et petits, riches et pauvres, tous ne forment qu'un groupe confus, dont les différences se perdent dans l'épaisseur des ténèbres. Ainsi le spectateur placé dans Saturne, voit nos vallons comblés, nos montagnes applanies, effacées de la rondeur du globe.

Qu'une main secourable brisant les fers d'un malheureux, le délivre des horreurs du noir cachot dont l'humidité mal saine et l'air épais et corrompu le suffoquoient ; qu'elle le conduise de sa prison sur le sommet d'une montagne, où regne un air pur et léger, où d'agréables paysages s'offrent de tous côtés à ses regards ; le cœur de cet infortuné bondit dans la joie : il respire, il se sent soulagé du fardeau qui l'oppressoit : tout son être se renouvelle ; il est tout ame et tout sentiment ; il croit renaître une seconde fois à la vie. Tels sont les trans-

HUITIEME NUIT. 33

ports d'une ame , qui dégagée de ses liens honteux , des vains plaisirs qui l'excédoient , des viles passions qui l'enchaînoient , libre et légère , s'élève dans les hautes régions de la raison , se reconnoît dans son élément natal , y respire des espérances immortelles et prétend à Dieu même. Là , elle contemple des vérités sublimes , elle puise des idées grandes et consolantes : la vertu lui fait violence , et vient s'emparer d'elle. Là , l'homme de bien , la main attachée aux cieux , dit à la terre de rouler : elle tourne sous ses pieds , sans lui communiquer son vain balancement ; il ne le sent pas. Enivré d'espoir et de joie , l'idée de son bonheur futur le plonge et le tient dans une extase continuelle : absent de la terre , il est entré dans l'immortalité. Nul objet passager n'a plus droit d'arrêter ses desirs : le soleil brille sans qu'il le remarque , le tonnerre gronde sans qu'il l'entende : quelque bruyans que soient les vents et les orages qui s'élèvent autour de lui , il sait que son sort est dans les mains du Maître des tempêtes : il s'attache étroitement à son sein. Ses années et sa vie s'écoulent , sans qu'il s'en apperçoive :

34 LES NUITS D'YOUNG;

il ne sent point les douleurs et les agonies du trépas. C'est lui, qui, l'œil ouvert et serein, se précipite gaiement au fond de cet abyme, tandis que le vil incrédule tremble dans le calme.

Ah ! n'emprisonnons pas notre ame dans ce monde misérable. Si nous craignons à chaque instant de nous enfoncer sous cette poussière que foulent nos pas, pour nous rassurer, sauvons-nous vers l'asyle qui nous est ouvert dans l'avenir. Résistons au torrent qui nous entraîne avec la foule des hommes vers des objets vils et passagers, arrêtons-nous, et frappés du pressentiment sublime de notre destinée, avançons notre être au-delà de dix siècles, pour contempler l'homme actuel dans l'homme futur. Avec quelle joie nous verrons notre image réfléchie à nos yeux sous des traits immortels ! Que nous serons fiers en voyant ce miroir nous rétablir dans notre grandeur naturelle et nous représenter tels que nous sommes en effet ! Qu'il est doux de se prédire son avenir, et de lire ses destins glorieux dans ce portrait tracé par la pensée ! Faisons souvent d'un seul homme deux êtres, dont l'un placé déjà dans

HUITIEME NUIT 35

l'immortalité console l'autre encore retenu sur la terre. Écoutons-les en silence se parler au fond de notre ame, étant à la fois nous-mêmes les interlocuteurs et le sujet de leurs étonnans entretiens.

Lorenzo, (b) ne sens-tu pas à cette idée ton sein s'enfler d'un noble orgueil ? Ne le réprime point : il est légitime. Garde-toi d'être modeste, quand il faut être fier. L'homme ne peut trop se mépriser, l'homme ne peut trop s'estimer. Le secret est de ne pas se méprendre et de placer à propos le mépris et l'estime. Enorgueillis-toi de la vertu : sois fier de ton ame. Qu'y a-t-il sur la terre qui vaille les plaisirs de la pensée ? Rois, Empires, que pouvez-vous montrer de comparable à la noblesse d'une ame immortelle qui se voit, qui sent sa grandeur, qui se respecte et qui sait jouir d'elle-même ?

Et cependant l'homme dans sa demence ensevelit ici-bas ses desirs ; et en errant sans regret sous la poussière des espérances infinies, il étouffe dans un instant de trente années une ame immortelle. Captif entouré de l'atmosphère de la terre, il s'attache à sa prison, et content d'y ramper,

36 LES NUITS D'YOUNG;

Il se complaît lâchement dans sa misère. Il aliène avec une stupide indifférence ce riche héritage où l'homme de bien doit près de l'Eternel, moissonner des plaisirs sans fin, lorsque tous ces siècles d'un moment auront passé, lorsque le tems et la peine, le hasard et la mort seront anéantis. Quand je vois une ame dépenser ainsi sa force et son activité dans de pénibles bagatelles; quand je la vois perpétuellement agitée, selon que la fortune sourit ou menace, passer et revenir sans cesse du trouble de la joie au trouble de la crainte, je crois voir l'Océan soulever ses flots et ses tempêtes pour porter une paille ou noyer un insecte.

Hommes vendus aux sens, vous qui bornez votre existence à cette vie misérable, jugez de la sagesse de votre choix par ce portrait de l'homme le plus heureux. Il appelle un desir : ce desir vient : il le renvoie, il en appelle un autre qui lui déplaît bientôt et qu'il écarte encore. Il passe ainsi sa vie à solliciter successivement mille objets, dont aucun ne le satisfait. Mais supposons tous ses vœux remplis. Cependant l'heure fatale et redoutée, quelque tardive qu'elle puisse

puisse être , arrive avec impétuosité. Dieu ! avec quelle rapidité vole la navette qui tisse ton drap mortuaire ! Où est le songe de nos premières années ? Elles se sont englouties dans l'abyme du tems , et sont aussi loin de nous que si elles ne nous eussent jamais appartenu. Le jour présent , est comme l'oiseau qui se débat dans nos mains pour s'envoler. A peine on le possède , qu'il s'est échappé. La mort accourt à nous avec autant de vitesse que le tems fuit , et termine bientôt la vie la plus longue et la plus fortunée : il ne reste que l'éternité. A qui appartient-elle ? A qui vient-elle apporter le bonheur ? Interroge ta conscience , elle te répondra.

N O T E S.

(a) Où est cette région de la vie heureuse , qui fait l'objet des vœux les plus ardens du sage ? La lumière du soleil est trop foible pour pénétrer jusqu'à elle : les étoiles les plus élevées rampent bien au-dessous. La mort , la mort puissante peut seule , nous portant en triomphe au-dessus du soleil et des astres , nous déposer dans ces climats fortunés.

(b) Vivre immortel ! Ah ! cette pensée remplit toutes les facultés de mon ame ! Je ne peux me lasser

38 LES NUITS D'YOUNG ;

de m'en occuper. Livré tout entier à cette méditation, un siècle s'écouleroit sans que je m'en apperçusse, et je m'y replongerois encore avec la même avidité. Quelle autre pensée peut frapper le sentiment d'une impression aussi vive ? Elle ébranle mon ame aussi violemment que le tonnerre ébranle mon oreille. Ma raison ne peut revenir de sa surprise : les élans de ma reconnoissance épuisent mon cœur. A cette idée l'ame ne sommeille plus sur le bord du tombeau : elle s'élance, elle monte triomphante, et va respirer son air natal, un air qui nourrit sa plus noble ambition, et réveille toutes les étincelles du feu céleste que le Créateur a déposées dans son sein. Alors il n'est pas une de ses pensées qui rampe au-dessous des étoiles. Dira-t-on que je pousse l'enthousiasme à l'excès ? L'ame qui n'est pas capable de s'élever à cet enthousiasme, est une ame foible : il s'en est trouvé plusieurs qui ont senti ces divins transports ; autrement le sang des Martyrs n'eût jamais coulé. Et tous peuvent faire ce qu'a pu faire un seul homme. Quel est celui qui, battu par les vicissitudes de la vie humaine, peut peser dans sa pensée le prix de ce bonheur infini, sans se sentir transporté ; ravi, tout en feu ? Quel sceptre, quel trône nous est destiné ! En vain, dans cette minorité ténébreuse, l'ame en enfance se travaille et se tourmente : elle ne pourra jamais concevoir les immenses prérogatives de cette royauté éternelle.

NEUVIEME NUIT.

L'IMMORTALITÉ.

Preuves Physiques.

LA Religion est tout. Cette Déesse est descendue des cieux pour consoler les malheureux mortels, portant le monde présent dans sa main gauche, et dans sa droite le monde futur. C'est - elle qui soutient l'homme et l'élève au-dessus de lui-même, qui lui garantit la noblesse de sa nature, et la réalité de ses vertus. Dans ce séjour même d'inconstance et de foiblesse, soumis à l'empire de la mort, elle donne à l'homme une ame qui agit comme un Dieu. Providence, immortalité ! Voilà la base inébranlable sur laquelle il faut nous appuyer. Le reste n'est qu'une mer orageuse et perfide qui s'enfonce sous nos pas, et nous engloutit.

Que mon être meurt , s'écrient les passions ! Souhait absurde et vain ! Blasphème de l'orgueil ! Exister est le transport , est le triomphe de mon ame. Exister encore , exister toujours est un vœu que le cœur forme sans cesse... Mais que puis-je souhaiter d'être ? Ah ! Lorenzo, plonge, plonge tes regards dans les profondeurs de l'éternité. Vois au fond de l'avenir la félicité ouvrir par-tout de sa main brillante les sources du bonheur , et verser à grands flots le plaisir de son urne inépuisable. Pendant des siècles remplacés sans fin par des siècles nouveaux , l'homme , ce phantôme qui ne vit qu'une heure , cet être foible qui redemande chaque soir au sommeil des forces qu'un jour épuise , veillera dans l'étonnement , dans les transports de la reconnoissance et de la joie , parcourra l'infini , jouira de tous les trésors que son immensité renferme , et se croira lui-même un Dieu , par le plaisir de l'adorer. Toi , qui ne peux ici-bas disposer d'un moment en maître ; toi , qui es fragile comme la fleur de tes jardins , passager comme le souffle des vents , tu te trouveras propriétaire d'une éternité , et riche de tous les biens que peut

donner un Etre-Tout-Puissant ! Non , jamais mortel n'a conçu combien Dieu est libéral , et combien l'homme est grand quand il est vertueux. Que l'homme de bien , qui place sur Dieu ses espérances , ne craigne jamais de les trop étendre.

Raison , source sacrée des vertus , mon cœur t'appartient ; mon bonheur est d'obéir à ta voix : dure autant que moi et sois-moi plus chere que la vie. C'est toi , et non pas une croyance aveugle , qui me répons de mon immortalité. Ce n'est point le climat ni le hasard de ma naissance qui m'ont imposé ma religion. Disciple aveugle d'une éducation despotique, je ne suis point en esclave les impressions que reçut mon enfance , lorsque mon ame étoit toute passive , et que ma pensée n'étoit pas née encore. Dès que l'âge m'a montré dans ma raison un arbitre éclairé , j'ai soumis à son examen toutes mes idées. Elle a pesé sous mes yeux le mensonge et la vérité dans sa balance impartiale. J'ai banni de mon ame toutes les opinions qu'elle a proscrites. Mes sentimens n'étoient auparavant qu'un hasard , qu'une habitude ; ce sont aujourd'hui des jugemens motivés où je me suis arrêté par

un choix volontaire. La raison mérite notre premier hommage ; c'est une émanation de la raison universelle de l'Etre-Suprême. S'il récompense l'homme de bien, s'il punit le méchant, c'est la raison qu'il venge ou qu'il couronne. Gardons - nous de penser que la religion la rejette : sans elle, la religion seroit-elle une vertu ? Crois à l'immortalité pour montrer la raison d'un homme. Crois à l'immortalité pour être heureux et mépriser la mort.

Se peut-il qu'il y ait des hommes qui portent dans leur sein une ame immortelle, avec l'aveugle indifférence de la montagne insensible qui recele un trésor ? Au jour fatale où leur ruine leur découvrirait ce trésor ignoré, ils ne le verraient que pour le voir perdu ; ils n'apercevraient l'abyme qu'en y tombant. Se peut-il qu'il y en ait d'autres qui, par un prodige plus monstrueux étouffent le sentiment intérieur qui les presse, s'efforcent de se ravalier au niveau de la brute, et dont l'étrange ambition aspire à descendre ? Tandis que l'action continuelle de la raison et de la conscience s'oppose à leur abaissement et veut les élever, ils luttent péniblement contre elle et gravi-

NEUVIEME NUIT. 43

tent avec effort vers le néant ; ils se font un espoir flatteur de s'ensevelir dans son horrible nuit. Ils effacent de leur front la marque de l'immortalité, et se rendent les blasphémateurs de l'ame, de ce Dieu qui vit dans leur sein.

O toi, Monarque souverain des deux éternités, dont l'une a passé avant la création des esprits et de l'homme : toi, dont l'œil embrasse, dont la main conduit, dont le souffle anime, chauffe toute la nature, daigne me soutenir, tandis que j'entreprends de défendre l'immortalité de l'ame, ce don précieux de ta puissance, plus cher à l'homme de bien que sa vie : mais, pour en sentir le prix, il faut t'aimer.

L'incrédule se ment à lui-même, et toute la nature élève la voix pour le confondre. Les phénomènes de la terre et des cieux nous parlent de l'immortalité. La raison nous la prêche, le cœur la desire ; tout nous la montre ou nous la fait souhaiter. (a)

Homme, si tu veux m'éclairer, entre avec moi dans le temple de l'Univers. Viens-y consulter l'oracle de la sagesse suprême : tu n'en sortiras point sans t'a-

44 LES NUITS D'YOUNG;

vouer immortel. Production toujours changeante de l'Etre immuable , la nature n'est qu'une suite de révolutions , où tout se métamorphose sans cesse et rien ne périt. La nuit succède au jour qui s'éteint : le jour renaît des ombres de la nuit. Les astres se levent et se couchent pour se lever encore. La terre suit les cieux et obéit à la même loi.

Vois l'été brillant : son front radieux étincelle : il s'avance sur la verdure de nos champs , et de son pied brûlant éparpille les fleurs dont se parfument les airs. Peu-à-peu l'incarnat de ses joues animées se flétrit et se décolore : il n'offre plus que le visage pâlisant de l'automne. L'automne a déjà vieilli : c'est l'hiver décrépît aux cheveux blanchis par les frimats : il vient, assis sur les orages et couronné de glaçons , chasser l'automne languissante , et dépouiller la terre de l'or de ses fruits. Insensiblement le farouche vieillard s'adoucit ; l'aimable printemps est né , les zéphirs le ramènent , son sourire gai rajeunit la nature ; fermant le cercle de l'année , le printemps rappelle l'été des palais brûlans du midi pour le recommencer. Tout se fane pour refleurir : tous

les points de la roue se suivent , et descendent pour remonter. Chaque forme de la matiere se perd , et se fond dans une forme nouvelle. Par-tout la vie reproduite de la mort circule dans ce grand tout , et remplit d'une mesure toujours égale la masse de l'Univers. Pas un seul atôme ne se perd , il n'est pas un seul être que le Tout-Puissant se repente d'avoir créé , et dont l'anéantissement l'accuse d'inconstance.

C'est l'emblème éclatant de l'immortalité de l'homme. Il passe , mais ne périt point. La seule différence entre la nature et l'ame , c'est que la nature tourne dans un cercle de révolutions sans fin , au lieu que l'ame avance et monte sans cesse comme la flamme dans une ligne infinie. Et qui peut croire que la matiere soit immortelle et que l'ame puisse mourir ? L'être le plus noble seroit-il le plus avili ? L'homme , pour qui tout renaît , seroit-il le seul qui meure pour ne jamais revivre ? Moins privilégié que le grain dont il se nourrit , une destinée cruelle l'auroit - elle condamné seul au malheur de l'anéantissement , lui qui seul connoît et sent et le bonheur d'exister et l'horreur de cesser d'être !

46 LES NUITS D'YOUNG,

Il est une seconde loi dont la nature ne s'écarte jamais. Fidelle à parcourir l'échelle des gradations, elle passe par toutes les nuances dans un progrès imperceptible, où rien n'est omis, rien n'est brusqué. Chaque être intermédiaire s'unit par deux points opposés à ses deux extrêmes en grandeur et en petitesse. Chaque partie du tout s'ajuste exactement à l'autre, on ne remarque ni vide ni séparation; les jointures existent et sont devenues insensibles, on voit dans chaque point l'union et la continuité. Ici la matière dormant dans l'inertie attend qu'elle soit appelée à la vie. Là, animée, mais insensible, elle ne vit qu'à demi : là, le sentiment vient s'unir à la vie et la compléter. Une première étincelle d'intelligence luit dans les animaux : c'est une foible aurore qui prépare et commence le jour plus parfait de la raison. La raison éclate et brille dans l'homme ; mais elle n'y est pas arrivée à son dernier degré de splendeur. Comment continuer la chaîne depuis l'homme jusqu'à ces êtres supérieurs qui sont tout esprit, et sur lesquels la mort n'a point de prise ? Confesse que l'homme est un tout mortel en partie, en partie

immortel , ou bien la chaîne est rompue et finit à lui : il reste un vide , une lacune immense dans l'échelle des êtres. Telles sont les conséquences où mene l'analogie , le guide le plus sûr que l'homme ait reçu pour se conduire vers la vérité.

L'incrédule qui semble s'être ligué avec la mort , donne un démenti à la nature , et rejette son témoignage. L'insensé abjure sa raison pour renoncer à son bonheur ! Il dégrade , il trahit indignement la majesté de l'homme. Que les sentimens du sage sont différens » Si » le Tout-Puissant l'ordonne ainsi , que » la terre se dissolve en poussiere , que » ces globes suspendus sur ma tête tombent de leurs spheres et m'écrasent : » l'ame est en sûreté. Elle sortira triomphante des ruines de l'Univers , et s'élèvera comme la flamme au-dessus de l'embrasement universel de la nature. » L'homme sourit au spectacle de la destruction générale de la matiere , la foudre impuissante , en s'attachant à lui pour le consumer , lui apprend que son ame est indestructible. Elle est d'une trempe impénétrable aux traits de la

48 LES NUITS D'YOUNG,

» mort ; elle les voit tomber émoussés
 » autour d'elle et demeure invulnérable.
 » ble. « Ainsi parle , ainsi pense le sage.

Viens , Lorenzo , viens juger si (b)
 l'homme est un être ordinaire et fait pour
 mourir tout entier : montons ensemble à
 la hauteur des nuages , et contemplons
 le spectacle de sa puissance. Baisse tes
 regards sur le globe. Il est couvert des
 preuves de ton immortalité. Que de mer-
 veilles semées sur sa surface ! Quelle lon-
 gue étendue de plaines cultivées et ca-
 chées sous les moissons ! Quelle foule
 de vaisseaux , chargés des dépouilles de
 l'Univers , volent sur le sein des mers
 obéissantes , et servent à son gré ses
 plaisirs ou ses fureurs ! Il soumet à ses
 vues l'océan , les vents et les astres. Son
 génie dispose en maître des élémens , et
 la nature , devenue son agent , manœuvre
 sous ses ordres. En vain elle opposa ces
 rochers aussi anciens qu'elle pour lui fer-
 mer le passage et l'arrêter. L'homme sou-
 verain commande : les montagnes s'effa-
 cent , et les abymes sont comblés. Vois
 ces cités superbes et populeuses suspen-
 dues sur la cîme des monts. Vois ces au-
 tres

tres qui s'étendent et remplissent l'enceinte des vallées profondes. Vois-tu leurs tours élever dans les airs leurs pyramides brillantes, dominer d'espace en espace les paysages d'alentour, et couronner ce riche tableau ! Quel nouveau miracle ! D'autres cités s'avancent jusqu'au sein des mers : les images mobiles de leurs superbes édifices se peignent et flottent sur l'onde agitée. Les vagues mugissent autour du mole immense qui les repousse, et blanchissent de leur vaine écume sa masse immobile. L'homme a conquis sur l'océan des vastes provinces. L'homme est un Dieu qui dit une seconde fois à la mer : *Tu t'arrêteras ici, respecte tes nouveaux rivages.* Portons nos regards plus près de l'équateur. Que d'arts sublimes, que d'arts aimables fleurissent ici sous un soleil plus favorable ! Peux-tu compter cette multitude de temples, dont le faite s'élance vers le Dieu auquel ils sont consacrés ? Quelle pompe et quelle majesté dans cet arc de triomphe ! L'œil qui embrasse son ceintre immense s'étonne de découvrir en même tems la moitié de la voûte des cieux. Ici des torrens oubliant leur pesanteur mon-

50 LES NUITS D'YOUNG,

rent dans les airs , et retombent dispersés en poussière écumante. Là , des fleuves impétueux dorment amoncelés dans leurs prisons profondes , et l'aride surface des plaines a disparu sous un vaste et tranquille océan. Plus loin ouvrant le sein du continent , l'homme entraîne deux mers loin de leurs rivages opposés , les captive dans ses canaux , et les contraint de s'unir au centre de ses royaumes. Ton cœur bouillant de courage est-il amoureux de ces scènes formidables , où le démon de la guerre , suivi du pouvoir et de la gloire , marche armé d'un glaive étincelant ? Vois les campagnes inondées de sang. Entends-tu les foudres des vaisseaux tonner sur le sein grondant des mers ! C'est la voix de l'Angleterre imposant la paix au monde

Rien ne résiste à l'homme. La terre ouverte dans ses profondeurs lui remette ses trésors : les cieux sont mesurés : l'astronome atteint l'astre fuyant dans l'enfoncement de l'espace. Les bornes de l'Univers sont reculées ; son enceinte est élargie ; la nature vaincue cède ses secrets : par-tout les arts la subjuguent et l'emportent sur elle. Le monde entier est un

NEUVIÈME NUIT. SI

monument éclatant de la force et du génie de l'homme. Il a trouvé son séjour imparfait. C'est lui qui lui donne sa forme et ses derniers traits. Nouveau Créateur, rival momentané du Créateur éternel, il achève l'Univers. A la vue de ces merveilles, qui ne s'écriera pas dans ses transports : *Oui, des Etres immortels ont habité ce séjour : c'est leur ouvrage que j'admire !*

Homme, ton orgueil est flatté, et je te vois fier de tes chef-d'œuvres. Hé bien ! veux-tu connoître quelque chose de plus grand encore ? Ecoute... c'est un soupir pour le malheureux. La grandeur morale est la seule véritable. La mort qui détruit toutes les autres, la conserve et la couronne.

NOTES.

(a) Avec quelle bonté la Providence a multiplié les preuves de cette vérité nécessaire, sans laquelle toutes les autres vérités sont vaines ! Comme elles se pressent en foule devant ma pensée !

(b) Mais ces chimères ne touchent point Lorenzo. Les couronnes immortelles, cette félicité que l'on

52 LES NUITS D'YOUNG,

doit goûter dans un séjour placé au-dessus des astres, ne disent rien à son cœur, et son ambition veut des objets plus visibles. S'il m'est possible je refroidirai cette ambition, et je tournerai contre toi-même cette gloire et ce vain éclat d'un monde qui te séduit. Tout ce qui te fait aimer cette vie, t'annonce une vie future : si tu es sage, tu trouveras ton remède dans la cause même de ton mal.

DIXIEME NUIT.

PREUVES MORALES.

Es-tu déjà mort, illustre Pope ? Toi, dont le génie avoit reçu le pouvoir d'immortaliser, as-tu péri tout entier ? Non, tu vis. Je salue ton ame sublime. Je te félicite de ton passage sur la rive opposée. Je ne prendrai point congé de toi, devant sitôt te rejoindre. Je vais quitter la sphere du soleil pour aller jouir dans ta douce société d'un jour plus pur et d'un climat plus heureux. L'homme ne fait que plonger dans la mort, et se relève immortel. Le tombeau n'est qu'une route souterraine qui le conduit au bonheur. Son histoire glorieuse se partage en deux portions inégales. Cette courte vie en est pour ainsi dire le frontispice ; l'éternité déroule le volume entier de nos destinées.

L'incrédule a dit : » Je ne vois sur la

54 LES NUITS D'YOUNG,

» terre qu'une longue suite de fantômes
 » qui naissent, s'évanouissent et se rem-
 » placent par milliers dans l'espace d'une
 » heure; vaines images, qu'un Dieu bi-
 » sarre produit d'un souffle, qu'un Dieu
 » cruel détruit par un autre souffle. Tout
 » n'est qu'un flux éternel d'êtres foibles
 » et périssables que le torrent du tems
 » roule avec bruit dans l'abyme du
 » néant. «

Quoi ! au milieu de ce torrent qui nous entraîne, et avant d'être engloutis, il ne seroit point de rocher où l'homme pût respirer un instant de ses terreurs, sonder d'un regard sa destinée, et concevoir l'audace de penser que c'est quelque chose d'être né ! Au milieu des naufrages continuels de tant d'êtres si précieux et si beaux, n'est-il point un être suprême dont le trône serve de base à l'Univers, et domine sur l'étendue de l'espace comme un phare brillant, autour duquel tous ses enfans dispersés par la mort se rallient pour embellir sa cour, et recevoir le bonheur ? N'existe-t-il point un pouvoir qui soit le centre et le lien commun de toute réalité ? Celui qui a pu forcer le néant à produire les êtres, n'é-

DIXIEME NUIT. 55

tendra-t-il point au jour marqué son bras pour les arracher des serres de la mort ? Ne commandera-t-il point au tombeau de rendre sa proie , à la terre et à l'océan de lui remettre le dépôt des générations qu'il ne leur avoit confiées que pour un tems ?

Si la nature ne peut instruire l'incrédule , s'il s'aveugle sur ce qu'il voit , résistera-t-il encore à ce qu'il sent ? S'il trouve que la voix du Créateur qui lui parle dans ses ouvrages soit trop foible , qu'il l'écoute dans sa conscience ; qu'il se regarde et qu'il lise dans son être. Les caracteres de l'immortalité sont empreints sur lui. Il porte dans son sein le juge qui le condamne. La nature n'en impose point à ses enfans. Elle n'a point écrit de fables dans nos cœurs , et fait de l'homme un mensonge qui trompe l'homme.

Conduis tes troupeaux dans un gras pâturage ; tu ne les entends point se plaindre : ils paissent satisfaits. La paix dont ils jouissent est refusée à leur maître. Un mécontentement éternel poursuit et tourmente l'homme. Le monarque et le Berger se plaignent également de leur

sort ; et du trône à la chaumière , les soupirs se répondent. Cependant quel intervalle immense sépare leurs destinées ! L'un enferme des mers entre les deux portions de son empire : l'autre ne possède dans l'Univers qu'une cabane d'argile et de chaume , bâtie à la hâte sur un terrain abandonné , et qui le défend mal de l'hiver et des orages. Croirai - je que l'Eternel ait été plus libéral pour mes troupeaux que pour moi ? Non. Ce mécontentement qui murmure dans mon cœur , n'est que le sentiment de mon immortalité ; c'est le cri de l'instinct , appelant l'objet qui manque à son bonheur. Il est arrêté que l'homme noblement tourmenté par sa grandeur , soupirera sur le trône comme sous le chaume. Ses dégoûts lui revelent sa noblesse , et sa misère lui crie qu'il est né pour être heureux.

Nous ne sommes point ici dans notre Patrie ! c'est une terre étrangère où nous recevons en passant de la nature un aliment qui ne peut nous rassasier. Nous avons beau multiplier nos jouissances , nous restons affamés au milieu de cette abondance stérile , et les plus grands plai-

sirs nous laissent toujours des desirs. Si nous ne pouvons plus monter, nous descendons plutôt que de rester dans le repos. Le maître de l'Empire Romain quitte le trône de l'Univers et va se souiller à Caprée dans des voluptés honteuses. C'est le désespoir de l'ambition qui l'abaisse et le plonge dans la débauche.

Dieu lance le cœur de l'homme vers l'avenir par un ressort invincible et caché. L'espérance infatigable, les ailes toujours étendues, vole vers tous les objets qui frappent sa vue. Insatiables et toujours mal satisfaits des succès passés, elle nous force d'immoler notre repos à des chimères, et de sacrifier des biens certains à l'incertitude des hasards : elle foule sous ses pieds tous les bienfaits du présent, tue nos plaisirs à mesure qu'ils naissent, nous harcele jusqu'au tombeau, et nous fait souffrir presque autant de maux que le désespoir. Pourquoi la jouissance est-elle toujours moins vive que le désir ? Pourquoi un désir est-il plus cher à l'homme qu'une couronne ? Pourquoi, dès que ce désir est satisfait, ensevelit-il le bonheur ? Ah ! sans doute, Dieu qui ne nous laisse ici d'autre bien que

58 LES NUITS D'YOUNG,

l'espérance , nous réserve dans l'avenir des biens plus précieux que ceux de la terre. Nous sommes entraînés vers le but invisible , où le Créateur nous attire.

Je vais t'introduire encore plus avant dans ton ame. Ici-bas (*a*) nos facultés restent dans l'enfance, elles ne produisent que des actes imparfaits et bien au-dessous de leur puissance. Voyez combien la raison de l'homme differe de l'instinct des animaux. L'une , toujours perfectible , avance par des progrès infinis. L'autre , rapidement formée , a bientôt reçu son entière perfection. La raison se traîne lentement vers son objet ; à la vue du sien , l'instinct s'élance et le saisit. Dans les animaux chaque individu atteint en peu de jours le terme assigné à son espece : sa mesure de biens est bientôt comblée , et son être completé s'arrête pour toujours au même point. Des siècles de vie n'ajouteroient rien à leurs connoissances ; ils ne répéteroient que les mêmes actions : la sphere de leurs desirs ni celle de leurs jouissances ne seroient point aggrandies. L'homme , quand il dureroit autant que le soleil , iroit toujours apprenant quel-



THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS
CHICAGO, ILL.



Est ce la tout s'ecria Cesar monté sur le trone de l'univers!
Pag 59 Tom. 2.

que vérité nouvelle , et mourroit encore affamé de science.

Nos passions sont comme nos facultés. Elles sentent qu'elles ne peuvent déployer ici toute leur énergie. Elles en ont cependant encore trop pour les vains objets qui leur sont offerts. Ces bagatelles ne peuvent employer et balancer toutes leurs forces , ni les fixer avec elles-mêmes dans le repos d'un équilibre parfait. Il reste aux passions une surabondance de pouvoir qui n'est point occupée. Au si toujours dans l'inquiétude et le mouvement , elles agitent la vie humaine et en font une tempête continuelle. Leur dévorante activité consume en un instant tous les fruits sans substance que produit la terre ; pour en découvrir d'autres , elles parcourent et ravagent le monde. L'ambitieux dédaigne ses succès , et sa gloire lui fait pitié. Est-ce là tout , s'écria César , monté sur le trône de l'Univers ?

Quand notre ame s'échauffe et conçoit dans l'enthousiasme une haute idée de notre mérite , c'est peu d'un siècle d'estime pour nous satisfaire. Ce n'est pas assez pour nous que nos contemporains commencent de nous applaudir , si les

siècles futurs ne continuent. Un instinct indestructible nous intéresse malgré nous dans l'avenir : nous écoutons dans notre âme la postérité célébrant notre nom. Nous suivons notre fantôme conduit par la gloire et traversant les générations qui doivent naître, et nous voulons durer encore après elles. Nous verroit-on rêver ainsi notre immortalité, si nous devions cesser d'être ? Aveuglés, nous cherchons le corps, et c'est à son ombre que nous nous arrêtons : nous prenons pour l'immortalité, la renommée qui n'en est que l'image... Aussi, dès que nous la possédons, elle nous devient insipide. Son être imaginaire s'anéantit dans la main qui l'a saisie.

Cependant, quoique toujours trompés dans notre poursuite, et dégoûtés de tout ce qui promettoit d'assouvir notre ambition, nous ne pouvons arracher ce sentiment de nos cœurs. La nature qui l'y a placé pour de plus nobles fins, l'y conserve sans notre aveu. (b) L'homme ne peut s'arrêter; il faut qu'il monte sans cesse. Une activité intérieure et indomptable, un ressort élastique et toujours vivant soulèvent son âme. La fortune a
beau

beau la charger de ses dons , rien ne peut la comprimer ; elle se défend et réagit avec une force victorieuse. Le dernier Villageois a son ambition comme le Prince : l'Esclave dans les fers est aussi fier que le Sultan sur le trône. Il s'écrie dans son cœur avec le Monarque Assyrien : *Arrêtez - vous , et voyez les merveilles de ma puissance.* C'est qu'il se sent immortel aussi - bien que son tyran. Or , faux ou vrai , n'importe , il faut à l'ame une grandeur réelle , ou bien elle s'en crée une imaginaire.

L'orgueil est la première passion de l'homme. Si le Créateur a commis au plaisir la conservation du corps et la multiplication de l'espece , c'est l'orgueil qu'il a chargé de protéger et d'étendre la gloire de l'ame. C'est lui qui embellit notre séjour , inspire les arts , étend les pensées , ennoblit les actions , travaille par-tout à épurer , à perfectionner notre félicité. Tout ce que nous voyons de délicat , de grand , de merveilleux dans la société , est son ouvrage , tandis que les besoins laborieux et l'amour d'une vie commode en posent , en réparent les fondemens , et exécutent d'après son plan ;

il est l'architecte intelligent qui polit, achève, couronne l'édifice de notre gloire. Combien ne lui doit pas la vertu même ? Il l'anime par l'aiguillon secret de l'émulation ; il assaisonne le bien moral, et le rend plus piquant au goût de l'homme. C'est l'orgueil qui créa les sages de l'antiquité. Que de vertus de moins dans la société, si l'ame étoit moins fière ! L'amour de l'estime publique vient au secours de la raison. Seule elle n'est souvent qu'un flatteur domestique qui nous trompe. L'envie de plaire aux autres, soumet nos opinions au jugement du public, qui les pese dans une balance équitable. La crainte du mépris redouble nos efforts. La vertu exposée au grand jour s'aggrandit sur ce théâtre, déploie toutes ses forces.

Cette soif de gloire et d'estime, que la nature entretient dans tous les cœurs, pourquoi n'osons-nous l'avouer ? Nous rougissons devant l'homme de bien de nos meilleures actions, dès qu'il nous surprend dans le dessein de nous attirer des éloges, et que notre secret transpire. Sans doute par un art merveilleux, le corps a reçu le pouvoir de faire la leçon

à l'ame. Dieu a donné à notre sang un cours moral. Il lui ordonne de monter, d'aller peindre sur nos joues la rougeur de la honte, pour nous reprocher devant des témoins la bassesse d'un cœur qui s'avilit à mendier l'approbation d'un être étranger à lui. Un juge bien supérieur et bien plus integre n'est-il pas assis dans nos consciences pour nous distribuer à chaque instant la louange ou le blâme ?

Cet orgueil qui conserve en nous le pressentiment de l'immortalité, et nous rappelle sans cesse à notre grandeur future, nous fuit dans nos plaisirs mêmes. L'homme est fait pour le bonheur ; le plaisir est son bien suprême ; mais s'il faut en rougir, la jouissance reste imparfaite. Notre fierté nous tourmente dans les bras de la volupté même ; et voilà pourquoi le bonheur a ses hypocrites comme la vertu. Nous voulons pouvoir nous en vanter ; et s'il n'est pas digne de nous, l'homme se cache pour jouir. Le plaisir même qui est à l'union des deux sexes, ce sentiment le plus poignant et le plus vif que nous puissions éprouver, qui porte la félicité des sens à son dernier

période, n'est pas exempt de cette loi. Un instinct nous dit de couvrir les transports de l'amour des ombres de la nuit et du voile du mystère : c'est l'orgueil qui, averti par une voix secrète que l'homme va s'abaisser pour être heureux, jette alors sur lui l'honorable manteau de la pudeur.

Quel est le but de cette structure délicate de nos cœurs, de cette finesse de tact moral dont nos sens sont doués, de ces ressources mises en réserve dans notre constitution physique, intimement combinées avec elle, et toujours prêtes à aider la vertu chancelante, quand la raison, son premier guide, s'égare et l'abandonne ? Cette fierté de l'ame seroit-elle une illusion ridicule ? Tous ces stratagèmes du Créateur, pour la soutenir dans son élévation naturelle et la redresser dès qu'elle s'abaisse ou se méprend dans sa direction, seroient-ils vains et sans dessein ? (c) Toutes ces passions impétueuses seroient-elles privées de l'objet qui est en proportion avec leur énergie ?

Froids moralistes, qui prenez votre tempérament glacé pour règle de vos

jugemens, vous osez blâmer l'ardeur des passions, vous déshonorez ces nobles agens d'une ame immortelle, en les faisant descendre d'une source impure et coupable. Le crime, il est vrai, naît de leur abus : mais elles n'en sont pas moins sorties pures du sein du Créateur. Ce sont des étincelles détachées de cet océan de feu, et communiquées à l'homme pour l'animer. Quels que soient ici-bas leurs écarts et leurs méprises, je découvre, je sens la grandeur de leur origine et de leur fin dans leur disgrâce même : comme un Roi détrôné, elles conservent dans leur abaissement des traits de leur majesté primitive ; si la raison les rappelle de leurs erreurs, et les soumet à son frein, elles reprennent toute leur dignité.

Leur activité, ennemie du repos, n'est point un vice : loin d'annoncer la corruption de leur origine, elle en décele la noblesse. C'est qu'elles tendent vers des objets infinis, destinés à les satisfaire. Plus nous pénétrons dans la nature de l'ame, soit que nous analysions ses penchans, soit que nous interrogiions ses facultés,

66 LES NUITS D'YOUNG,

plus nous reconnoissons sur elle le cachet de l'immortalité.

Par-tout dans l'Univers, le Créateur assortit à l'objet la puissance et le desir : chaque être parcourt le cercle entier de sa perfection. Nous ne voyons nulle part que l'harmonie de ces rapports soit violée. Ne le seroit-elle que pour l'homme ? Pé-riroit-il au milieu de la course qu'il peut fournir ? Voyons-nous l'astre du jour se coucher au milieu de son cercle et se plonger dans les mers orientales ? Pourquoi la nature, cette mere bienfaisante de tous les êtres, ne seroit-elle marâtre que pour nous ? Laisseroit-elle son chef-d'œuvre imparfait, tandis qu'elle est si soigneuse de mettre la dernière main, d'ajouter le dernier trait à ses moindres ouvrages ? Ou si l'homme doit avorter sous ses doigts, et mourir ébauché, pourquoi faut-il encore qu'il meure dans les terreurs ?

Quoi ! il ne resteroit plus que des cendres du grand homme du sage qui avoit reçu cette intelligence sublime, cette flamme de génie, cette ame qui représentoit un Dieu sur la terre ! Quoi ! au moment où cette noble image de la di-

vinité prenoit sa forme et commençoit à briller, la mort efface ses traits majestueux, et la fait évanouir dans la nuit éternelle ? Quand nous accompagnons à son tombeau un héros fameux, un génie célèbre, un homme de bien, et que le sentiment de leur mérite élevant nos pensées, nous fait voir en eux des êtres célestes descendus sur la terre, nos transports ne seroient-ils qu'un rêve, et l'éclat de leur grandeur morale iroit-il se perdre dans la poussière, et s'éteindre dans le néant ?

O homme ! si c'est-là ton sort, vas donc chercher tes Maîtres dans tes étables ; dépose à leurs pieds ton sceptre imaginaire et ta royauté ridicule. Tu es l'Esclave, ils sont tes Rois : ils te sont supérieurs dans tout ce qui appartient aux sens. Le gazon croît sous leurs pas. Ils paissent sans avoir besoin de cultiver. Leur boisson est apprêtée par la main de la nature. Le ruisseau ne cesse point de couler et d'offrir son onde à leur soif. Leur vêtement naît et grandit avec eux ; ils ne vont point avec fatigue le chercher dans des climats étrangers ; ils ne portent point la guerre dans des mondes lointains

68 LES NUITS D'YOUNG,

pour en ravir les trésors. Leur fortune et leurs biens sont sous la garde de la nature : pour les conserver , ils n'ont jamais besoin de citer leurs freres au tribunal dévorant de la chicane. Une prairie féconde est pour eux le jardin de la félicité : dès qu'ils y sont entrés , ils en goûtent les fruits dans une douce ivresse. Aucun n'est interdit à leurs desirs. Leurs plaisirs sont purs et ne laissent point d'amertume : plus vifs que les nôtres , ils sont aussi plus sûrs. La liberté est dangereuse ; qui peut choisir peut se tromper. Le tact de l'instinct est infailible. Il ne choisit jamais les poisons. Le doute , la crainte , l'espérance vaine , les regrets , le désespoir ne viennent point empoisonner leurs tranquilles jouissances. Nos sages cherchent en vain la paix qu'ils goûtent. Eux seuls ont la vrai philosophie de la vie sensuelle. Tout cet horison du mal moral bien plus étendu que la sphere des maux physiques est habité par la raison seule. L'homme seul a reçu le triste privilege de répandre des larmes ; et les occasions de l'exercer naissent en foule. Les animaux plus heureux ne sont point tourmentés comme lui le long de

la vie. Leurs maux sont bornés à la douleur. La plainte cesse avec la sensation. Ils ne continuent point de souffrir d'un mal passé. Une prévoyance funeste ne les fait point frémir dans l'avenir. La mort vient à eux sans les effrayer ; ils ne la sentent qu'à l'instant où elle frappe. Un même coup commence et finit leurs maux. Tous les jours l'homme si fier , lui qui gouverne une planete et pese les astres , Héros et Philosophes , tous soupirent en vain après ce paisible trépas. Si cruellement distingués des animaux pendant la vie , serons-nous encore à la mort confondus avec eux dans une masse commune de poussiere ?

L'avenir ne reformera - t - il point ces injustes inégalités , et l'éternité fermera-t-elle ses portes sur nos plaintes ? Si telle est la destinée de l'espece humaine , qu'elle est étrange ! Ne craignons plus de blasphémer tout haut contre le Ciel. L'homme devient un être monstrueux qui déshonore son Auteur. Le Roi de l'Univers n'est qu'une tache honteuse dans le bel ensemble du tableau de la nature. Quoi ! l'abondance et les plaisirs sont pour le méchant : la misere et les

larmes sont le partage ordinaire de l'homme vertueux : celui qui mérite le moins le malheur est souvent le plus malheureux !... Dieu juste, seroit-il vrai que tu visses avec indifférence le crime triomphant et la vertu souffrante ?

Si le tombeau est la porte du néant, homme de bien, que deviennent ta confiance et ta joie ? Que te sert-il de veiller tout le jour, et de faire une garde sévère autour de ton cœur irréprochable ? Tu te crois sage... Tu n'es qu'un insensé qui se fatigue à combattre des fantômes. Vertu, sagesse, vérité ! Noms sacrés, respectés, applaudis, divinisés dans tous les âges !... Pleurons sur eux, si les esprits doivent mourir ; ce ne sont que des erreurs cruelles, de tristes énigmes, de nouveaux fléaux qu'il faut joindre aux autres malheurs de l'humanité. Qu'ai-je besoin de vertu ? Elle ne fait que me vexer, qu'irriter mes peines.

Et pourquoi, de la vertu ? Où sera sa récompense, et sans récompense que devient son être ? Son plus noble ressort est dans cette estime intérieure qui naît de la conscience d'avoir fait le meilleur choix. Ce choix peut-il être autre

chose que les moyens d'arriver au bonheur ? La vertu n'est donc que l'amour de nos vrais intérêts et la recherche éclairée de notre bien-être. Mais si l'ame périt, quel sera le véritable intérêt de l'homme ? N'est-ce pas alors de s'attacher à tout ce qui peut le rendre heureux dans la vie ? Quelquefois le vice est notre ami dans le présent : c'est notre souverain bien ; saisissons-le. Le crime est dans la vertu qui refuse le bonheur qu'il procure. Dès que la raison est déshéritée dans l'avenir, c'est aux sens que l'empire appartient, eux seuls sont nos maîtres légitimes : c'est à eux à gouverner l'homme.

Arrête, brave Citoyen. Où vas-tu, téméraire ? --- Défendre ma patrie, et mourir glorieusement pour elle. --- Oui, si tu te crois immortel : tu peux alors être brave sans cesser d'être raisonnable : tu peux affronter la mort, puisque tu sais que la mort ne peut te détruire. Mais si tu perds tout avec ta vie, ton courage me fait pitié ; reviens vivre en lâche, si tu ne veux mourir en insensé. Un incrédule hardi, qui, entraîné par l'orgueil, par l'exemple, par l'amour du gain, ou par

le desir de la vengeance, court perdre son être ou se détruit par foiblesse, est de tous les fous le plus extravagant. Malheureuse victime d'une brillante chimere, laisse ta Patrie s'abymer, et saisis pour toi-même une planche qui te sauve de son naufrage. --- Ma Patrie, mon Roi m'ordonnent de mourir. --- Et que t'importent ta Patrie et tes Rois? Que t'importe Dieu même? Si toutes tes espérances s'écoulent avec ton sang, et que Dieu te commande de le verser, sans te payer ta mort, laisse-là ses ordres cruels, conserve ton être et désobéis.

Que dis-je? Tu ne feras qu'obéir à son premier précepte. Quel est-il? *Homme, aime-toi*. Ici les êtres libres ne le sont plus. Le bonheur est le prix nécessaire du sacrifice de l'existence. Si la vertu nous coûte notre être, la vertu est pour nous le plus grand des crimes. Elle viole notre loi suprême. Malgré les Nations qui applaudissent à leur victime, tu n'es qu'un affreux suicide.

J'avoue que la sainte image de la vertu nous offre des charmes qui nous attirent, et que même ici-bas elle a ses plaisirs. Mais n'exagérons pas les richesses qu'elle
tire

tire de son propre fonds. La solde chétive qu'elle reçoit sur la terre ne peut la payer de ses peines et de ses combats. Si elle n'a rien de plus à espérer, en l'admirant, nous choisirons un crime utile, et l'intérêt personnel forcera toujours notre préférence. Que sert-il de croire un Dieu, sans les récompenses et les peines qui le font adorer ? C'est l'espérance et la crainte qui arment la conscience. Détruisez leur objet dans l'avenir : notre devoir est de ne plus aimer que nous dans le présent. Que tardé-je de trahir mon pays, d'égorger mon pere trop lent à mourir et qui me retient si long-tems mon héritage ? Que le genre humain périsse, si sa ruine ajoute à mon bonheur. Le vice qui me rend heureux est ma loi suprême, et la lâcheté qui me conserve, est mon asyle et ma vertu.

Mais si la vertu est privée de sa récompense, quel est donc l'être cruel qui souffre que l'homme se tourmente en vain pour elle ? Pourquoi ce cri du remords et cette conscience qui se souleve contre le crime ? Pourquoi logeons-nous dans notre ame des perfides qui se font un jeu continuel de nous trahir, de nous séduire

par de trompeuses douceurs ? Si c'est un aveugle instinct qui usurpe le nom sacré de conscience , et qui fait l'insensé dans nos cœurs , pourquoi la raison complice conspire-t-elle avec lui contre nous , et ne nous offre - t - elle son flambeau que pour nous précipiter ? Ah ! puisque la vertu nous détruit quelquefois sur la terre , il faut bien que l'homme survive à sa poussière ! Si l'homme se perd dans le tombeau ; si la terre est tout , pourquoi la vie n'est - elle qu'un moment , tandis que nos desirs embrassent une éternité ? Pourquoi le passé et le futur nous tourmentent-ils dans le présent ? A quoi bon la prévoyance , pour s'effrayer ; la raison , pour sentir son malheur ? O Lucie ! ô Narcisse ! ô Philandre ! pourquoi le sentiment et les déchiremens de l'amitié , si l'amitié et les amis s'évanouissent dans l'espace d'une heure ? Pourquoi tous ces tourmens sous le masque du bonheur ? Pourquoi cherchons-nous sans cesse ce bonheur pour ne le trouver jamais ? La nature gravite - t - elle vers le néant ? Victime de ses prérogatives , l'homme est-il condamné à une supériorité de misère ?... L'ordre de l'Univers se

renverse ; les rangs des êtres se confondent ; la chaîne se rompt en mille endroits. Toute la nature défigurée se couvre de ténèbres ; tout est malheur , et la raison succombe dans un vaste désespoir. Non , l'horrible vœu de l'anéantissement ne peut se former dans un cœur que quand la vertu y est morte , et que l'homme est dénaturé. Il faut du même coup se délivrer de Dieu. Que sert-il dans le monde ? Il n'y est plus qu'un fantôme effrayant.

Hommes dégénérés , déchus de votre être , dépouillés de raison et d'espérance , qui vantez la liberté et vivez en esclaves , les maîtres et l'opprobre de l'Univers , vil troupeau plus stupide que les troupeaux qui vous obéissent ; vous qui changez la raison en folie , qui faites le mal avec l'instrument du bien , et employez à vous perdre les bienfaits du Créateur ; si c'est-là votre desir , sous quelle planète sinistre êtes-vous nés ? Dans quelle heure de désespoir avez-vous reçu le jour ? Quelles furies ont agité votre imagination pour enfanter ce système destructeur des biens et des êtres ? Oui , vous êtes déjà morts , et la brute seule survit en vous.

76 LES NUITS D'YOUNG,

Mais êtes-vous bien sûrs du néant dont vous vous flattez ? Vous est-il bien démontré que votre ame doive périr comme une vapeur qui se dissipe dans les airs ? Que de courage il vous faut , que de peines il vous en coûte pour arriver à l'incrédulité ! Et malgré tous vos efforts , vous ne pouvez perdre l'immortalité et obtenir le néant. Votre être vous est abandonné pour le défigurer , mais non pas pour le détruire..... Malheureux , ce qui vous égare , c'est que vous ne lisez la nature que par feuillets détachés. Lisez l'ensemble , et vous serez convaincus : vous y retrouverez votre ame immortelle que vous n'aviez pas apperçue. Tout s'éclaircit alors , et Dieu est entendu. L'ordre se rétablit dans les rangs des êtres , et l'homme reprend au-dessus des animaux sa place et sa supériorité. Tout est grand , tout devient intelligible et lumineux. L'immortalité est la clef de la création : c'est la chaîne des siècles ; elle unit tous les tems , et fait correspondre toutes les portions de la durée à un but unique , au bonheur. Elle forme le nœud du monde naturel , du monde civil et du monde moral ; les deux premiers passeront , et

les esprits dont le destin est de leur survivre, demanderont alors : *Où ces mondes ont-ils brillé ?*

Il te paroît étrange que tu doives exister toujours ! L'est-il moins que tu vives une heure ? Le miracle n'est pas de continuer d'être , mais d'avoir commencé. Ote Dieu de la nature , tout est mystère. Si tu l'y souffres , après lui il ne reste plus de merveilles.

La durée seule donne aux êtres de l'importance et du prix. Que seroit l'esprit le plus sublime , s'il ne duroit qu'un jour ? Qu'il soit grand ou petit , qu'il tombe ou qu'il s'élève , qu'importe , puisqu'il n'est déjà plus ? Mais un être immortel a droit d'intéresser un Dieu. Il mérite de l'avoir pour témoin et pour juge de ses pensées , et l'Eternel peut sans s'abaisser tenir conseil sur ses destinées. Dieu n'a point laissé celles de l'homme cachées dans un nuage impénétrable : il a soulevé un coin du voile : des profondeurs de l'éternité , il s'est avancé vers nous , et s'est montré à nos yeux dans l'Univers. Par-tout il nous jure son existence , l'immortalité de notre ame et sa valeur inestimable.

78 LES NUITS D'YOUNG,

Que n'a-t-il pas fait pour démontrer à l'homme ces vérités ? C'est pour ce grand but qu'il a formé le monde , qu'il l'a submergé , qu'il a réparé ses ruines. C'est pour cette fin qu'il fait naître et mourir les Rois de la terre , qu'il élève et renverse les Empires. S'il envoya les Sages de l'Antiquité préparer le monde à la lumière par leur morale sublime , s'il ordonna aux Prophetes de lire dans le sombre avenir ; si les saints ont parcouru l'Univers ; si les Martyrs ont versé leur sang , si la Nature a vu ces merveilles ignorées suspendre par-tout le cours ordinaire de ses loix , si des mortels sont montés vivans dans les cieux , si Dieu lui même est descendu sous les sombres voûtes de l'abyme ; c'est pour t'éclairer sur le prix d'une ame immortelle. Pour te l'apprendre , Dieu quitta les cieux et vint t'apporter le code sacré de sa loi. Incrédule , avant de porter sur lui ta main profane , tombe la face contre terre , et crains qu'il ne te frappe de mort. Avec quel appareil solennel il publia les fonctions de sa volonté suprême au milieu du tonnerre et des orages ! La nature entendit sa voix , et trembla de terreur.

Je t'atteste ici, montagne de Sinaï, dont la base ébranlée sentit et confessa la présence de l'Eternel; et toi, nue formidable, qui reposois sur sa cime embrasée; et vous, vagues, dont les masses enchaînées, suspendues dans l'air aux deux côtés du passage d'Israël, ensevelirent en retombant ses fiers ennemis et leurs menaces au fond des abymes; et vous, flammes allumées par le tyran de l'Assyrie et qu'il vit tromper sa rage impuissante; et toi, terre dont les gouffres s'ouvrirent sous les pas de trois mortels sacrileges et se renfermerent sur eux; et vous tous, élémens de la nature, je vous atteste comme autant de témoins qui racontez à l'homme tout ce qu'a fait le Tout-Puissant pour lui prouver le prix de son ame. Incrédule, tremble en songeant qu'il veille, qu'il travaille pour t'en convaincre, depuis que les siècles s'écoulent, depuis la naissance de l'Univers jusqu'à cette heure de ton incrédulité.

Disciple aveugle et fier des anciens Philosophes, tu ne reconnois que leur autorité : tu n'écoutes que les oracles trompeurs du porrique et du Lycée : en

tu prononces avec eux que l'ame est mortelle. Mais peux-tu lire leurs écrits sans être à la fois ému d'admiration et de pitié ? Au milieu des rêveries de leur sagesse chimérique , quelle élévation dans leurs idées , quelle morale ! Le délire le plus fougueux de la poésie n'approche pas de l'enthousiasme philosophique de ces vieillards ». Les sens du sage seront » insensibles à la douleur : le fer qui le » déchire ne lui fait aucun mal : les tourmens et les supplices sont pour lui des » plaisirs , des jouissances délicieuses. Il » lui est égal de reposer sur un lit de » fleurs , ou d'être enfermé dans les » flancs brûlans du taureau de Phalaris..« Ne trouves-tu pas que cette doctrine est bien étrange dans des hommes qui ne voyoient que le néant après le tombeau ? Ils ont été les aveugles Prophetes d'une vérité qui s'est accomplie à leur grand étonnement. Cette intrépidité dont leur orgueil s'étoit faussement vanté, les Chrétiens triomphans dans les supplices , l'ont montrée sans apprêt et sans faste , lorsqu'ils sentoient les transports du plaisir au milieu des flammes dévorantes. Le Stoïcien les a vus brûler et sourire, et

DIXIEME NUIT. 81

s'est étonné d'eux et de lui. Surpris et confondu de voir se réaliser sous ses yeux les fictions hardies de sa pensée, il a été contraint d'avouer que la vérité alloit aussi loin que les mensonges de son orgueil.

Mais d'où vinrent au Stoïcien ces idées si extraordinaires, et placées si loin de la portée naturelle de l'homme ? Ce fut l'instinct d'une ame immortelle, qui soupçonnant confusément sa force et sa dignité, lui inspira des vérités que sa raison ne pouvoit concevoir. C'étoient des éclairs échappés du sein de ces ames obscurcies par les passions, comme des rayons épars et perdus dans la profondeur de la nuit. Leur orgueil amoureux de la pompe des idées grandes et sublimes, publioit hautement ce qu'ils ne croyoient pas dans le secret de leur conscience : semblables à la Prêtresse de Delphes, ils s'enfloient, ils se tourmentoient pour enfanter des oracles que l'avenir devoit effectuer, dès que le système d'une vie immortelle seroit développé, et que les ombres de la mort seroient dissipées par le soleil de l'Evangile. Ils ont dit des choses qui n'ont pu être imaginées que

82 LES NUITS D'YOUNG;
par des ames immortelles, et la vérité
qu'ils mettoient en question est devenue
un fait.

N O T E S.

(a) La science et l'amour sont autant de l'essence de l'ame, que la lumière et la chaleur le sont de celle du soleil : et si les ames périssent, qu'il y a peu d'objets aimables ici-bas, et que nos connoissances y sont bornées ! Nous creusons avec des travaux infinis, pour trouver quelques vérités ; et si nous étions de bonne foi, nous serions bien près de trouver haïssable ce que nous aimons le plus. Pourquoi ces deux facultés les plus nobles restent-elles affamées, tandis que les appétits qui nous sont communs avec la brute sont repus tous les jours jusqu'à satiété ? Ces facultés divines ne nous ont-elles été données que comme un diadème ridicule, qui insulte cruellement à notre orgueilleuse pauvreté, qui ne recueille que des peines sur des climats en apparence si beaux ? Cela ne peut être, puisqu'il y a dans l'homme une ardeur insatiable de connoître et d'aimer, et que ces facultés vont jusqu'à l'infini, c'est une preuve incontestable qu'elles ont des objets infinis. Pourquoi l'homme ne seroit-il chargé de tant de dons et de trésors, que pour aller se briser contre l'écueil du néant et périr, lorsqu'il a le plus mérité de vivre ? C'est du sein de l'éternité que sort la lumière qui peut éclaircir ces difficultés. O immortalité, solution heureuse et unique.

de ces énigmes ! Elle détrône la brute , et replace l'homme dans son rang de supériorité : avec elle , la vertu n'est plus qu'une folie romanesque : chaque vertu porte dans sa main une riche dot ; le cœur tressaille d'espérance et de joie ; et si nous trouvons encore beaucoup d'amertume dans la coupe de la vie , le goût de la félicité céleste y domine et nous la fait avaler avec plaisir. Ah ! pourquoi Dieu est-il si généreux ? O bienfaisance qui passe l'étonnement , et donne les cieux pour récompense d'avoir déjà joui sur la terre des plaisirs célestes ! Grand Dieu , ne souffres pas que mon cœur n'ait que des desirs foibles et bornés pour un bonheur sans bornes.

(b) On a trop vanté le conseil fameux donné par Cinéas à Pyrrhus. Un conseil impossible à suivre est insensé. L'épée du Conquérant auroit dompté l'Univers entier , que l'ambition de l'homme n'auroit pas encore été satisfaite.

(c) Lorenzo , ton cœur obstiné résiste-t-il encore ? Car c'est dans ton cœur qu'est caché le traître qui révoque en doute les vérités que je chante. L'incrédulité ne peut jamais être que dans la tête du sceptique : son cœur le dément à tout instant. La raison est innocente ; la volonté seule est rebelle et coupable. Que diras-tu , si je te découvre dans ce cœur opiniâtre des témoins inattendus qui vont déposer contre toi ? Pourrois-tu soupçonner que les passions mêmes qui rendent l'ame esclave sur la terre , la proclament aussi l'héritière des cieux , et que ce qui nous porte à douter de l'immortalité , est ce qui la démontre ? Commence par citer l'ambition au tribunal

84 LES NUITS D'YOUNG,

de ta raison. La honte qu'elle s'inspire , ses extravagances , ses dégoûts , son insatiable avidité , attestent ensemble une ame immortelle.

Que dit l'avarice ? Que richesses et sagesse sont la même chose. Oui , c'est l'emploi , c'est la gloire de l'homme , de travailler sans relâche pour amasser un trésor. C'est à quoi nous pousse un instinct naturel et toujours agissant. Mais c'est à la raison de guider cet instinct , et de lui montrer où est caché le vrai trésor que nous devons chercher : mais si la raison manque à s'acquitter de ce devoir , ou que nous refusions de prendre sa lumière pour guide , nous nous égarons. L'aveugle industrie , écartée de la route qui l'auroit conduite vers un trésor plus précieux que l'or , se fatigue à charger les heures présentes des soins d'une vieillesse incertaine , et amasse des provisions pour la terre , comme si nous y devions séjourner pendant une éternité.

Tu ne desireras point , est un précepte de la sagesse. Mais cette défense ne tombe que sur les biens que le soleil éclaire. Porte tes regards au-delà de sa sphere ; là , le desir , loin d'être interdit , est ordonné , et l'avarice devient une vertu. Cette soif insatiable du gain qui est dans le cœur de l'homme n'annonce-t-elle pas que sa vie est inépuisable ? Si l'homme n'avoit pas été formé pour atteindre jusqu'aux cieux par le vol sublime de la vertu , il n'auroit point reçu la faculté de descendre si bas dans les profondeurs du crime. J'avoue que l'ambition et l'avarice sont des plantes d'où peuvent naître les fruits les plus amers ; et cependant leurs racines sont appuyées sur l'immortalité ;

l'immortalité ; c'est delà qu'elles tirent leur nourriture et leur vie : si elles produisent la peine et les remords , la religion peut corriger l'amertume de ces fruits sauvages , en épurer les sucs empoisonnés , les rendre d'une douceur délicieuse , et les faire briller dans la coupe de la félicité.

Le troisieme témoin que je t'ai annoncé se rit d'un bonheur éloigné , et te promet faussement l'Eden sur la terre. Mais malgré tout son penchant au mensonge , il dira une fois la vérité : le plaisir est son nom. Lorenzo , tu n'as jamais été sourd à la voix du plaisir , ce flatteur qui séduit tous les hommes. Ecoute-le aujourd'hui : il va te parler en ami sincere.

Quiconque n'est pas honteux et confus , lorsqu'il éprouve le plus vif des plaisirs des sens , est déchu de la qualité d'homme. Le plaisir est un bien , et l'homme est fait pour lui : mais c'est pour un plaisir qui soit digne de la noblesse de l'ame , dont on n'ait jamais lieu de rougir , et qui ne doive jamais finir.

Apprenez tous ; et vous , incrédules , si peu disposés à croire la vérité , apprenez que c'est l'immortalité qui explique l'énigme de la nature de l'homme , et qui donne la solution de tous les problèmes de son être. Sans elle , la moitié de ses penchans sont inexplicables ; sans elle , toutes ses vertus ne sont qu'un rêve. Ses crimes mêmes attestent sa dignité ; sa passion insatiable pour le plaisir , pour la gloire et pour l'or , annonce qu'il est né pour des biens

86 LES NUITS D'YOUNG ;

infinis : et les passions , que les biens de la terre ne font qu'irriter , ne seroient-elles pas des inventions absurdes du Créateur , s'ils n'étoient pas des objets infinis capables de les satisfaire ?

Indolens Théologiens, parce que vous êtes de glace, vous croyez que tout ce qui est de feu vient de l'enfer. La corruption n'est pas la mere des passions, quoiqu'elles en soient devenues les esclaves. Elle n'ont pas brûlé de moindres feux dans le Paradis terrestre, avant la chute d'Adam, quoiqu'elles fussent plus sages dans le choix de leurs objets. Frappées par la Providence, comme le Monarque superbe de l'Orient, nos passions sont tombées dans la démence et dans l'abaissement : oubliant les nobles desirs qui étoient leur objet naturel, elles rampent dans la fange, et dégénèrent en penchans vils et terrestres. Mais à la voix de la raison, elles peuvent remonter dans les hauteurs de leur sphere primitive, où elles prenoient leur illustre essor, avant que, séduites par l'imprudente curiosité d'Eve, elles vinssent sur la terre mettre en feu le monde sublunaire. Quels que soient leurs écarts, leurs écarts mêmes sont une preuve des desseins qu'eut le Ciel en allumant cette flamme dans nos cœurs.

L'éternité porte la lumière sur tous les objets ténébreux de ce monde, et en les éclairant, elle se fait voir elle-même. Si tu vois dans l'homme un être immortel, tout devient intelligible ; mais si tu ne vois dans l'homme qu'un être périssable, tout s'obscurcit, tout présente l'image du malheur ; et la raison gémissante ne voit partout que des sujets de tristesse.

DIXIEME NUIT. 87

Les rêveries de l'homme, ses erreurs et ses vices mêmes, tout lui prouve son immortalité. Tout nous promet, ou nous démontre une seconde vie; le monde présent est la prophétie du monde futur.

ONZIEME NUIT.

L'ANÉANTISSEMENT.

Si l'immortalité n'est qu'une erreur, que cette erreur m'est chère ! Que ce mensonge consolant seroit encore préférable à la triste vérité ! L'espérance qu'il nous laisse, nous sert du moins à jouir de ce monde. La vie future est l'ame de la vie présente. Si nous les séparons, nous n'avons plus qu'à gémir dans celle qui nous reste. L'incrédule qui coupe sa durée immortelle en deux portions, pour se borner à la première, détruit le bonheur de son existence présente : en mutilant son être, il double ses malheurs. Ah ! s'il est vrai que je sois dévoué au néant que j'abhorre, quel désespoir profond et nouveau vient tout-à-coup me saisir ! Quelles affreuses pensées noircissent mon imagination et flétrissent mon cœur ! Comme l'horison de mes

maux s'étend autour de moi ! O terre misérable , ô ciel barbare , écoutez la plainte de l'homme.

Je me consolais de mes chagrins par l'espoir d'un avenir plus heureux. Cet avenir est le néant : il ne me reste donc que le présent pour y souffrir. Quelle chute ! Dans quel abyme profond je suis précipité du séjour enchanteur où m'avoit porté la douce espérance ! Si j'étois abusé par un songe , cruel ami , pourquoi m'en as - tu arraché ? Quel affreux réveil ! Rends-moi mon erreur. Le jour s'éteint devant mes yeux : tout se couvre de ténèbres. Je reste nu et affamé dans une nuit totale. Chacune de mes pensées me porte un coup de poignard. Qu'avois - je besoin de rêver un mieux possible ? Cette idée envenime mes maux actuels. Qu'avois - je besoin de naître pour vivre malheureux et retomber dans le néant ? Ce que j'ai cru des bienfaits du Créateur , n'est donc plus que des calamités ! Ces facultés intellectuelles , dont j'étois si fier , ne servent qu'à mon tourment.

Science , que j'ambitionnois , détourne ton miroir désespérant. Ne me montre point à moi-même. Connoître , c'est souff-

90 LES NUITS D'YOUNG,

frir. Si je me vois , je me vois anéanti. J'aimois à contempler un Créateur généreux ; fier de m'élever et d'arriver jusqu'à lui , je soulevois le voile qui couvre la majesté de son front, je voulois découvrir quelques-uns des traits augustes de mon bienfaiteur. . Qu'ai-je vu ?... Un tyran farouche , qui m'impose la vie et retient le bonheur. Il regorge de biens , et il ne laisse pas échapper sur moi un seul rayon de félicité , pour m'empêcher du moins de le maudire ! Il peut tout , et sous ses yeux cruels je reste malheureux ! O nuit , épaissis tes voiles , cache-le pour jamais à ma vue ! Qu'il ne vienne plus effrayer ma pensée. Il fut ma consolation et ma joie : mais je hais à présent cet horrible ami du néant , ce tyran solitaire , qui aime les ruines et se plaît à régner sur un désert.

Que je ne voie plus ses ouvrages ! Que je ne sois plus tourmenté du spectacle de sa gloire. L'éclat de l'Univers m'offense , et aggrave le sentiment de mes maux. Que m'importe , en souffrant , d'admirer la nature , de parcourir sa vaste enceinte , pour avouer en gémissant que la plus étonnante de ses merveilles est ma mi-

sere : pour reculer d'horreur en rencontrant au milieu d'elle dans son noble spectateur le seul être raisonnable, et le seul misérable, invoquant le bonheur, ne le trouvant jamais, et condamné au long supplice de la vie ?

Vertu, tu es une folie, une malédiction, un crime contre ma raison. Tu nous coûtes une peine et des combats qui ne sont point payés. La religion n'est qu'un mensonge. Des devoirs ! en est-il d'autres que de repousser ces illusions trompeuses, ces flatteuses espérances, ces séduisants desirs qui agitoient mon sein et m'enfloient d'un noble orgueil ? Insensé, je me croyois l'héritier d'une éternité ! Fantômes vains, éloignez - vous et ne m'importunez plus. Pourquoi m'égarer si loin pour ne rapporter que le désespoir ? Imposons à mes desirs les bornes de ma durée. Tout est renversé. Sagesse, raison, fuyez loin de moi. Sens, gouvernez mon ame. Passions, poussez - moi au hasard. Ignorance, étends sur ma destinée une nuit favorable. Vous seuls êtes mes Dieux : vous seuls protégez ma paix. Nous mourons comme la brute : vivons comme elle. Homme, folatrer et pourrir, voilà ton

partage ! Quelle pensée ignominieuse et déchirante , de savoir que les scélérats les plus abandonnés , après s'être élevés dans la vie sur les ruines de l'homme de bien , dorment à ses côtés dans la mort , et goûtent un repos aussi doux que lui !

Quoi donc ! L'homme a-t-il pu devenir criminel avant que d'être ? Pour quel crime irrémissible toute la race humaine est-elle condamnée à la destruction ? Pourquoi cet arrêt foudroyant contre notre seule espece ? « Vous serez tous morts et tous malheureux. » Dieu a-t-il , comme les tyrans , des raisons d'état que ses sujets ne puissent pénétrer ; et quand il les fait souffrir , leur défend-il la plainte ?.... Dieu puissant , car je ne vois plus que ton pouvoir odieux , je t'accuse de la création de l'Univers. Je te la reproche comme un crime. Le crime est-il autre chose que de faire des malheureux ? Je ne t'avois pas demandé de me faire naître !

Donne - moi l'éternité ou reprends-moi la pensée. Elle ne m'étoit pas nécessaire pour végéter et m'anéantir après. Une ame raisonnable est une superfluité.

Si tu ne me l'as donnée que pour aigrir mes peines , armer les calamités d'une pointe plus pénétrante , et m'accabler encore des terreurs de la mort , sont-ce là tes bienfaits ? Au lieu de m'arracher de la paix du néant , pour me tourmenter de l'existence , que ne me laissois-tu avec les êtres possibles qui n'en sortiraient jamais ? Au lieu de me forcer de naître homme , que ne faisois-tu à ma place un insecte de plus ? Par une préférence barbare , tu me fais de la pensée une faculté de souffrir , de la vie une faculté de mourir.

Mais si dans ton plan tu avois besoin de nos douleurs , pourquoi insulter encore à notre misère ? Falloit-il suspendre sur nos têtes ce dais radieux du firmament ? Quel palais superbe pour loger le désespoir ! N'as-tu embelli et fécondé la terre que pour y voir l'homme se flétrir de tristesse sur un lit de verdure et de fleurs , et languir sur l'image d'une volupté qu'il ne goûtera jamais ! N'as-tu ordonné à ces globes brillans de rouler , qu'afin que les mortels mesurent par leurs révolutions la longueur de leurs souffrances , ne se méprennent jamais sur leur

durée, et ne perdent pas un instant de leurs douleurs? Hélas! Une triste demeure convenoit bien mieux à nos tristes destins. Il falloit nous enfoncer dans quelque caverne profonde, dans quelque autre sombre... loin de toi. Cette prison nous eût moins fait souffrir, que cette voûte éclatante qui donne de l'audace à nos pensées, allume nos desirs, et nous entraîne malgré nous vers notre tyran. Au milieu de ces hautes espérances et de ces transports, le ver nous appelle sous la poussière où il rampe, et l'inexorable mort va tirer sur nous un éternel rideau. O mort, seul ami qui reste à l'homme, viens dans mon sein. Tu es l'unique don que m'aient fait les Cieux. Finis mon supplice, et ne me laisse pas plus long-tems errer dans ce désert sauvage, s'il n'est point de berceaux agréables où je puisse respirer et goûter la douceur du repos. O mort, et toi aussi, tu es changée! Jadis je voyois au-delà de tes ombres un soleil immortel, dont les rayons échappés vers mon œil doroient devant moi l'épais nuage du tombeau. Maintenant que le tombeau communique au néant, quel gouffre profond et vaste

j'y vois creusé ! Quel enfer il découvre à quiconque a rêvé le Ciel ! Comme il s'ouvre et s'élargit pour me dévorer ! Dans un moment, il doit engloutir cette ame qui avoit la conscience d'elle-même, embrassoit la nature dans son vol, visitoit les astres, conversoit avec les esprits supérieurs et s'efforçoit d'atteindre à leur élévation : cette ame merveilleuse va s'éteindre pour jamais dans l'horreur d'une mort universelle.

Quand cette nuit totale descendra sur l'Univers ; quand la voûte obscurcie fermera le tombeau de la race humaine, ce tombeau qui doit l'emprisonner pour ne la rendre jamais, pourra porter cette triste et dernière épitaphe :

Sous les débris confus des mondes démolis,
 Sous ce vaste tombeau de la nature entière,
 Ci gît la race humaine, insensible poussière.
 Ici, près de la brute, en foule ensevelis,
 Rabaissés aux destins de la vile matière,
 Qui n'a jamais senti la vie et la lumière,
 Dorment dans le néant, ces êtres merveilleux,
 Ces atômes pensans, espece lamentable,
 Souverains malheureux d'un globe déplorable,
 L'héritage des vers, le chef-d'œuvre des Cieux,
 Esclaves opprimés d'un Tyran invisible,
 Us vécurent un jour assiégés de terreurs :

96 LES NUITS D'YOUNG;

L'autre les vit périr au milieu des douleurs..

Tout leur être est rentré dans le cahos horrible ,

Ils ont déshonoré le nom de Créateur :

Dieu , pour les tourmenter , leur montra le bonheur.

Arrêtons-nous ici ; et si c'est là notre histoire , pleurons sur l'espèce humaine. Nous ne sommes plus que des fantômes , moins qu'une ombre , au - dessous du néant. La nature n'est qu'une table rase ; il n'y a rien de réel que notre misère. Quelle perspective épouvantable ! Un monde gémissant ! Un Dieu dévorant ! la terre un champ de carnage où le Tout-Puissant ne fait que détruire , où il n'a créé des millions d'êtres que pour leur faire sentir les trances et l'horreur de l'anéantissement. ! Est - ce donc dans un transport de colere que l'Eternel , interrompant son long repos , s'est levé pour se déshonorer par la création d'un semblable Univers ?

Rétractons nos blasphêmes. Incrédule , comme tu dissipes les êtres ! Epargne , épargne ce ravage de tant de créatures si nobles et si belles. Le Ciel en est plus économe. Le Créateur ne peut être comme une racine stérile et décrépète
qui

qui ne pousse des germes que pour les laisser avorter dans la fleur. Rien ne périt dans l'immense vaisseau de l'Univers. C'est détrôner Dieu, c'est l'anéantir lui-même, que d'en faire le Dieu du néant. Un Dieu qui produit et conserve tout, est le seul véritable. C'est un être bien-faisant. Son plaisir est de répandre le bonheur. Il aime à multiplier les êtres pour multiplier le nombre des heureux. Oui, cher Philandre, mon cœur me dit que tu es immortel. Tu vécus vertueux, tu vécus malheureux. Le Ciel ne t'eût jamais fait naître, s'il ne se fût pas réservé de te payer tes vertus et ta vie.

O monde, que je vais bientôt quitter, si tu étois mon seul héritage, quel présent Dieu m'auroit-il fait ? Que tes trésors sont fragiles ! De tous ceux que tu possèdes, les amis sont le plus riche. Comme ils glissent de nos bras, Lucie, Narcisse, Philandre ont fui de mon sein dans la tombe. Par-tout je vois le monde se dissoudre par parcelles autour de moi, et me laisser au milieu d'un amas de ruines. Ah ! je ne veux plus aimer que le séjour qu'habitent mes amis : je dédaigne

Tome II.

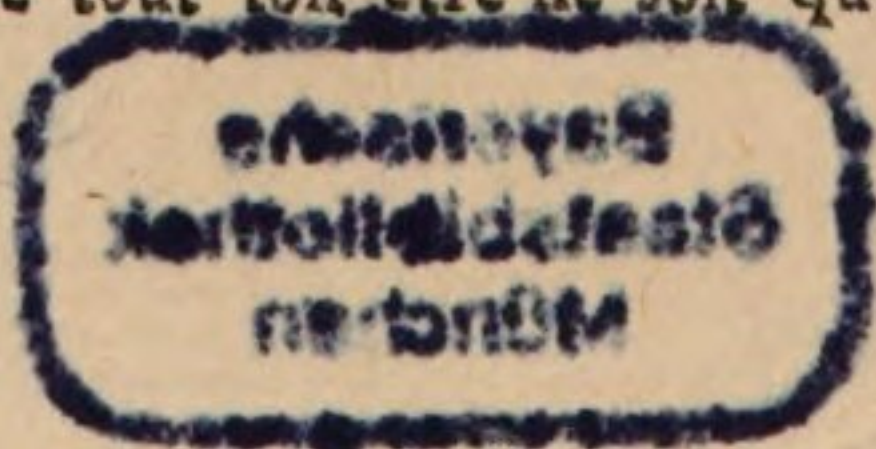
**Bayerische
Staatsbibliothek
München**

98 LES NUITS D'YOUNG,

cette terre misérable où ils ne sont plus, et que leur absence appauvrit encore. Le vrai sage laisse aux sens le domaine borné du présent, et donne à son ame le vaste avenir pour empire. C'est-là qu'il dépense tout son être, trace ses plans, dirige sa prévoyance, porte ses desirs et se promettre le bonheur. Il se repose de tout sur un Dieu fidele, et ne demande plus rien à la fortune ni aux hommes.

N O T E.

(a) Lorenzo, avoir été et cesser d'être, est un sort plus affreux que de n'être jamais né. Si tu es ambitieux, pourquoi donc égaler le ver à toi ? si tu es jaloux de sentir les transports du plaisir, pourquoi chérir un système qui détruit tous les plaisirs ? Si tu es passionné pour les richesses, pourquoi faire du tombeau l'écueil de toute espérance, et le séjour d'une éternelle pauvreté ? L'ambition, le plaisir, l'avarice, toutes tes passions te prouvent que l'immortalité est le desir suprême de ton ame, et te découvrent dans l'avenir les plaisirs, les trésors et la gloire. Comme tu t'es dénaturé toi-même, si tu as détruit ce premier sentiment que la nature avoit imprimé dans ton cœur ! Es-tu assez pervers pour toujours résister à l'impulsion du Ciel, et faire à Dieu une guerre éternelle ! Es-tu assez stupide pour souhaiter que tout ton être ne soit qu'argile ! La nature



frissonne d'horreur, en te voyant desirer le néant. Ce desir est le cri affreux d'une conscience expirante sous les traits assassins du crime.

Si c'est-là ton système et ta croyance, quels traits assez noirs pourrai-je trouver pour tracer ton vrai portrait! L'original sera toujours plus affreux. Par le secours de quelle furie, ton imagination alliée des démons a-t-elle réjoui l'enfer, en enfantant cet horrible système qui réduit en poussière des dieux commencés?

Rien n'est mort, rien ne dort : toutes les âmes qui ont animé l'argile humaine, sont maintenant éveillées, elles volent dans l'espace ; mais où leurs essaims nombreux iront-ils se fixer ? . . Quand le son de la trompette retentira dans l'Univers, et nous rassemblera, nous nous presserons autour du trône de l'Eternel, et couverts de la splendeur de notre père commun, nous nous attacherons pour toujours à son sein. Si l'âme n'avoit pas cette issue pour s'échapper vers les cieux, elle ne pourroit respirer long-tems dans le vide immense de ce vaste vaisseau de l'Univers, et périroit bientôt dans les agonies du désespoir.

L'horreur de l'anéantissement s'étend sur toutes les pensées de cette vie. Qui auroit voulu naître dans ce monde fantastique, dont les plaisirs, s'il y en a, ne font qu'irriter nos peines, durent si peu, et meurent pour ne jamais renaître, dans un monde, qui ne renferme rien de réel, où l'être, n'est qu'une ombre, le sentiment, qu'un rêve et un rêve effrayant ; où l'homme infortuné, ne paroît que comme une

100 LES NUITS D'YOUNG;

frêle étincelle que Dieu dans sa colere a fait jaillir du néant , pour briller un moment et voltiger dans l'incertitude , et s'éteindre soudain dans la nuit qui l'environne de toutes parts , et qui est son éternel et inévitable tombeau ? Sens-tu , Lorenzo , la force de cet argument.

Je conviens qu'il est ancien ; mais la vérité ne s'affoiblit point par les années ; et si cette preuve n'eût pas porté le caractere de la vérité , tu ne lui reprocherois pas aujourd'hui son antiquité. La vérité est immortelle comme ton ame ; et la fable est passagere comme tes vains plaisirs. Sois sage , et ne fais pas des bienfaits du Ciel , les instrumens de ton malheur , ni de ton immortalité une malédiction.

Que n'a pas fait Dieu (qu'à ce nom la nature s'incline avec respect) dans cette portion si resserrée de son vaste domaine , pour sauver les ames de la mort ? Toute la conduite des Cieux nous fait voir combien leur prix est grand. L'immense valeur de l'ame est la clef de la création. C'est ce qui explique ses mysteres , et découvre le motif qui a fait agir la divinité. C'est le pivot puissant sur lequel ont tourné toutes les révolutions de l'Univers.

C'est pour nous faire passer de cet état passager d'avilissement à une grandeur permanente , des ténèbres à la lumiere , de la foiblesse à la force , du trouble au repos , que l'homme-Dieu est descendu sous les sombres voûtes de l'enfer : Lucifer étonné de cet hôte inattendu , ne put s'abstenir de l'adorer un instant.

ONZIEME NUIT. 101

Les puissances infernales ne font pas moins d'efforts pour traverser les vues du Tout-Puissant sur l'homme, que les puissances du Ciel pour en assurer l'effet. Oh ! quel spectacle se découvre à ma vue. Lorenzo , éveille-toi , élève tes pensées , étends ton ame et embrasse cette vaste idée , qui dépouille toutes les autres de leur grandeur apparente. Deux mondes en guerre ! Ce n'est pas l'Europe contre l'Afrique : ce sont des mondes dont les habitans sont immortels : portés sur leurs ailes déployées , avec quelle chaleur ils combattent les uns contre les autres au-dessus de cette terre étroite ! Combattent-ils pour eux ? non , c'est pour toi , c'est pour l'homme. C'est l'intérêt de l'espece humaine , qui allume et en retient une guerre éternelle entre ces deux partis opposés. C'est sa destinée qui est disputée. Quel choc terrible ! Quels essaims nombreux de divinités armées , et luttant les unes contre les autres : l'air agité se trouble et soulève ses flots : une tempête générale ébranle et parcourt l'Univers. Le bien et le mal sont deux ennemis implacables ; et l'homme entreprend follement de négocier la paix entre eux.

Ne prends pas cette idée pour une fiction : il y a eu une guerre dans les cieux. Le Tout-puissant étendant son bras , détacha son arc de la voûte transparente des cieux , où il reposoit suspendu , et lança les traits de son indignation , au fond de l'abyme. L'enfer répondit par son tonnerre au tonnerre du ciel , et vomit tous ses feux. L'homme croira-t-il encore que la cause de ces combats soit légère ? Lui , dont les seuls intérêts ont excité ces tempêtes , dormira-t-il dans l'inaction ? Oui , rien ne le réveille de

sa léthargie. Et il ose après cela être choqué des mystères qu'il ne peut concevoir ! Son insensibilité est le plus grand de tous.

Lorenzo, si ton cœur n'est plus dur que le diamant, écoute et retiens cette vérité. Il n'y a pas de milieu ; ou le ciel est d'un prix immense, ou bien il faut dire que tout n'est qu'illusion dans la nature, qu'il n'y a ni ensemble, ni dessin, ni plan, ni but dans tout ce qu'enferme la sphere du soleil, dans tout ce qui s'élève au-dessus de sa lumière et de nos regards, et la raison ne voit plus dans l'Univers qu'une épaisse et vaste nuit, qu'un néant.

Lorenzo, si tu sais voir, tu as vu Dieu se déclarer pour moi. Tu as vu la nature t'annoncer la même vérité : soit dans son cours ordinaire, soit dans les phénomènes qui l'ont interrompu. Tu as entendu les cieux te crier au-dessus de ta tête : *L'homme est immortel* ; et la terre répondre : *L'homme est immortel*. Le monde est un système complet de théologie : pour l'entendre, la science des écoles n'est pas nécessaire ; on est assez savant si l'on est vertueux ; et le laboureur grossier peut-être un sage sans quitter sa charrue.

Il n'est point de miracles pour Dieu. Mais si l'on ôte Dieu, tout devient mystère, tout devient plus inconcevable mille fois que le mystère que ton orgueil veut combattre. Pourquoi choisir le système le plus dangereux, puisqu'il est encore plus inexplicable que l'autre ? Nous ne connoissons rien qui ne soit une merveille. Notre raison est si foible, et Dieu est si grand, que ce qui nous étonne le plus

dans les pages de l'Ecriture, est ce qui doit nous paroître le plus vrai. La foi n'est point le tourment, mais le repos de la raison. Qu'est-ce que la raison ? A la bien définir, c'est l'attitude droite de l'ame. Sois un homme et tâche de devenir un Ange.

Le défaut de foi à la vie future est le germe de tous nos vices : les passions viennent l'échauffer, et le font éclore. L'homme n'a plus d'appui pour se soutenir dans les sentiers de la vertu ; abandonné à sa propre faiblesse, il tombe de crime en crime, et roule de précipices en précipices. La vertu ne peut naître et prospérer que sur la tige de l'immortalité : elle se flétrit et meurt avec elle, comme le fruit avec la racine qui le nourrissoit, et l'enfant avec la mere qui le portoit dans son sein. Il est des hommes qui non contents de la nécessité de mourir aspirent encore à cesser d'être, tandis que Dieu n'est Dieu que par la faculté d'exister toujours. Si vous leur demandez les motifs et la cause de leur croyance, ils se garderont bien de vous en faire la confidence : mais ce n'est pas un secret. O étrange ensorcellement des sens ! Ces hommes n'en ont plus que l'apparence : si leur attitude est droite, si leur tête est élevée vers les cieux, leurs penchans sont abaissés vers la terre, où rampe leur cœur : ils ne vantent que le plaisir, et se dévouent à la peine ; raisonneurs ennemis de la raison et du bon sens, ils parviennent à se rendre les plus vils des êtres ; et la supériorité de leur nature ne fait qu'aggraver leur ignominie.

Ils présentent l'assemblage monstrueux des contradictions les plus étranges. Lorenzo, renonce à cette

confrérie criminelle. Jette Saint-Evremont et lis Saint-Paul, dont l'âme ravie dans les cieux, autant par sa raison que par une force surnaturelle, y séjourna long-tems. La vraie liberté de penser est de ne pas s'arrêter aux parties détachées du grand tout; mais d'envoyer son âme voyager dans toutes les Provinces que peut parcourir la pensée, de pénétrer d'un vol hardi toute la sphere de l'homme, de faire le tour de ce vaste Univers, de parcourir toutes les retraites de l'espace et du tems, de se familiariser avec leurs merveilles, de plonger dans leurs abîmes secrets, et comme un Prince, dont l'ambition et l'intérêt sont de connoître ce qui est le plus éloigné de son séjour, de considérer tout l'ensemble du système dans cet orbe parfait, où les vérités s'éclairent, s'appuyent l'une l'autre, et forment une base solide, une voûte inébranlable qui soutient tout le poids d'une conviction entière et parfaite. Plus on presse sur cette voûte, plus elle s'affermît sous nos pas; et plus on examine, plus on est éclairé et convaincu.

Voilà la vraie liberté de penser qui convient à l'homme. Il ne se contente plus alors de saisir un atôme, et l'intervalle d'une heure ne borne plus sa vue. Leve les yeux, promene-les sur ce spectacle de la nuit. Que sont les Royaumes de la terre devant les globes immenses, où l'âme doit voyager un jour? Que sont ces globes eux-mêmes devant l'homme formé à l'image de la divinité? Tous les mondes nombreux qui semblent se presser en foule dans l'espace trop resserré du firmament, peuvent rouler en liberté dans la capacité de l'âme, où peuvent entrer encore des globes plus grands, et de nouveaux mondes.

Dans ce monde atôme, je ne vois que les amis qui puissent nous y attacher. Lucie, Narcisse, Philandre en ont disparu. Le tombeau, comme le cerbere de la fable, a ouvert sa triple gueule, et a fait retentir dans mon ame par trois cris de mort les vérités que je chante. Le vaste océan de l'éternité s'étend devant toi, Lorenzo : c'est-là que vogue ta chere Clarisse. Détache ton ame de la terre, ce rocher où se brisent des ames immortelles ; coupe le cable, leve l'ancre, déploie tes voiles, appelle les vents, fixe de l'œil ton étoile polaire, et gouverne vers les régions de la vie réelle.

L'homme dont la nature est double, a deux especes de vie et deux especes de mort ; la dernière est la plus terrible. La vie animale est nourrie par le soleil : elle vit de ses bienfaits et subsiste de ses rayons. La vie intellectuelle a besoin d'une nourriture plus noble : elle la reçoit des rayons de celui qui a fait le jour. Quand nous rejettons le soleil des cieux, et que celui de la terre nous quitte, destinée de tous ceux qui rendent leurs derniers soupirs dans le crime, plongés dans une nuit notale, nous éprouvons une double mort. Il n'est pas besoin d'effort de la part des cieux pour nous précipiter, nous tombons de nous-mêmes, par une loi aussi naturelle que celle qui fait descendre vers la terre les corps graves. Avant que l'homme et Dieu puissent s'unir ; il faut que l'un des deux change ; car la lumiere et les ténèbres ne peuvent habiter ensemble ; et ce n'est pas Dieu qui doit changer.

Si cette double mort devient ton partage, n'accuse

point Dieu d'être cruel ; Dieu veut rendre l'homme heureux , si l'homme veut le souffrir. Le Ciel donne à l'homme et à tous les êtres intelligens , le noble mais dangereux pouvoir de résister à ses vues bien-faisantes , et cette liberté étoit un don nécessaire. Sans elle , les Anges et les hommes ne seroient que des automates passifs , incapables de mériter la louange ou le blâme. Le pouvoir de faire à son gré son bonheur ou son malheur est de l'essence de tout être raisonnable : autrement la raison resteroit oisive et sans emploi. Demander l'impuissance d'être malheureux , c'est demander l'impuissance d'être heureux. Le Ciel veut notre bonheur , il nous l'offre , il nous invite à l'accepter , mais sans nous y contraindre. L'homme seul est l'artisan de ses destinées immortelles. S'il tombe dans l'abyme , c'est lui qui se précipite ; et cette chute est inévitable pour quiconque n'apprend que de la mort le terrible secret de son immortalité.

Pourquoi douterois-tu encore d'une seconde vie ? Je vais te le dire. Dès qu'on a des sujets de redouter l'avenir , on ne le souhaite plus : et dès qu'on cesse de le souhaiter , on cherche bientôt à n'y plus croire. C'est ainsi que notre incrédulité décele une conscience coupable. Quand la pensée de l'avenir vient visiter les incrédules , et qu'elle entre de force dans leur ame , ils rampent , ils tremblent , ils croient. Quoi ? être incrédule , et craindre l'avenir ! Craindre un rêve , une fable !... Ah ! leurs terreurs démontrent l'évidence de la cause que je défends ; l'incrédulité se dément elle-même ; elle avoue , sans le vouloir , qu'il est une vie immortelle.

Au lieu de tourmenter ton imagination pour réfuter mes raisonnemens par d'insolentes impiétés, réforme tes mœurs, et jouis de la vérité. Mais t'avouerais-je ce qui résultera de cette réforme ? Ton orgueil ne va-t-il pas se révolter ? Plus tes mœurs seront épurées, plus ta foi deviendra sublime : l'un est la conséquence inévitable de l'autre. Un honnête Déiste que la lumière de l'Evangile vient à éclairer, s'ennoblit par degrés et finit par être Chrétien. Dès que cet heureux changement s'opère, alors mes raisonnemens deviennent superflus : l'immortalité se montre à l'ame convaincue dans le jour éclatant de l'évidence. Un Chrétien habite, comme l'Uriel de Milton, sur le globe même du soleil. Flottant dans la lumière, il ne voit aucun nuage, et l'ardeur de son espérance le transporte d'avance dans les cieux. Lorenzo, monte sur la sphere de ce soleil brillant : l'entreprise est aisée : il t'invite, il descend du ciel pour t'attirer et te conduire vers la sphere d'où il est sorti. Lis avec respect les pages sacrées de l'Ecriture, où éclatent les preuves de l'immortalité ; pages vénérables que l'Univers entier ne pourroit produire, et que l'incendie général de la nature ne peut détruire : ses divins caracteres sont gravés dans l'ame des Anges ; ils sont ineffaçables, il ne s'en perdra pas un seul sous les ruines de la nature.

Oses-tu bien dédaigner avec orgueil l'objet de l'adoration des cieux ? Malheureux ! ton Ange Gardien est en pleurs à tes côtés. Les Anges et les hommes applaudissent aux vérités que je chante. Mais les beaux esprits me remercient avec un sourire moqueur du

108 LES NUITS D'YOUNG ;

rêve nocturne que je leur débite. Oh ! quelles noires vapeurs s'élèvent du fond des cœurs corrompus , et vont obscurcir la tête où siégeoit la raison ! Les talents nous mènent à l'orgueil , et l'orgueil aux excès les plus honteux. L'incrédulité sémillante est , pour ainsi dire , la cocarde des beaux esprits ; ils en décorent leur front insolent , et s'accoutument à braver le ciel. C'est en perdant leur être qu'ils parviennent à sommeiller dans une terrible sécurité.

Pourquoi l'homme est-il si rébelle à la vertu et à la foi ? Voici quelle en est la cause : le présent nous fait à tous une vive impression : l'avenir ne nous touche que foiblement ; est-ce là le moyen d'être des hommes ? Si nous voulons l'être réellement , il faut que ce soit tout le contraire

Mais pourquoi , diras-tu , chercher à empoisonner les plaisirs de ce monde ? Ce n'est pas là mon intention , je prétends au contraire assurer ton bonheur , et le rendre solide et durable. Vois combien l'espérance nous tyrannise. Elle force l'ambition de lâcher la proie dont elle s'est saisie , de dédaigner la branche féconde et chargée de fruits qui est sous sa main , portât-elles des couronnes , pour s'élancer vers l'objet éloigné ; et chercher à travers mille travaux et mille périls , quoi ?.... Le repos. Si l'espérance des biens de la terre peut , pour la conquête de ces biens si frivoles et si passagers , changer en doux plaisirs les fatigues et les peines , que ne doit donc pas faire cette espérance céleste , dont l'objet est des biens qui ne peuvent nous échapper
sans

sans notre aveu ; cette espérance d'un bonheur sans bornes , d'un bonheur qu'il est impossible à l'homme de décrire , et au tems de finir.

Concluons donc que la somme totale de notre félicité consiste dans l'espérance et la possession d'un heureux avenir : on ne trouvera pas sans doute ce sujet que j'ai choisi , trivial et peu élevé. Vous , ennemis de la poésie , hommes sensés , qui dédaignez l'harmonie et la beauté des Vers , vous oubliez que la poésie fait l'ornement d'une partie de votre Bible. Sachez que des vérités importantes peuvent plaire même en Vers. Vous vantez les caracteres graves et sérieux ; vous avez raison : mais s'il y a de l'importance et du poids dans une éternité , quel'homme grave écoute donc mes chants , et devienne encore plus sérieux et plus réfléchi,

DOUZIEME NUIT.

LES AVANTAGES DE LA NUIT ET DE LA
SOLITUDE.

Les pensées mâles de la vertu, les nobles élans du génie, les brûlans transports d'un cœur sensible sont perdus pour l'homme qui croit qu'être seul est une solitude. Le malheureux s'est condamné à ne les jamais sentir. Dieu et la raison ! Quelle immense société ! Que leurs entretiens sont sublimes ! Que leur commerce est plein de douceur ! Ils s'approchent de l'homme à mesure que le monde s'en éloigne. Encore quelques jours et tout nous aura abandonnés : il ne restera pour l'homme que sa conscience et Dieu. Qu'il sera terrible alors de les rencontrer seuls, de les voir en face pour la première fois, et d'être pour eux un étranger méconnu, désavoué ! Hâtons-nous de nous réconcilier avec eux, et de nous les atta-

DOUZIEME NUIT. III

cher par des nœuds éternels. Pour remplir nos desirs , l'Univers n'a rien de plus à nous offrir : ou s'il nous reste encore quelque chose à désirer , c'est un ami. Mais que les amis sont mortels ! Le dangereux desir ! Qu'il est doux d'en avoir ! Qu'il est cruel d'en avoir eu.

Je n'ai rien de commun avec vous , Poètes insensés , que la fortune enivre , et que l'erreur entraîne. Déserteurs de la raison , légers amans de la folie , vous suivez en folâtrant les fantômes brillans de la vie. Dans vos bruyans transports , vous invoquez l'astre du jour , vous chantez à sa clarté , vous célébrez les fausses douceurs d'un monde corrompu , jusqu'à ce que votre voix meure étouffée sous le drap mortuaire. Moi , j'invoque la nuit et je cherche son obscurité sacrée. Mes chants ne sont point des chants de joie ; et mon génie n'aspire point à l'honneur honteux de sortir des fers de la raison.

Trop de fois les Muses ont eu à rougir de leurs enfans dégénérés ; trop de fois elles les ont vus s'avilir à défendre la cause des sens , vouloir ennoblir ce qui est vil , honorer ce qui est abject. La poésie

a-t-elle donc reçu des Cieux ses charmes enchanteurs et son pouvoir magique pour se prostituer au vice , et cacher son visage difforme sous un masque séduisant ? (a)

Quelle est la source de cet abus si fréquent et si déplorable ? Deux penchans opposés se disputent le cœur de l'homme , et le tirent en sens contraires. L'orgueil , comme l'aigle superbe , se plaît à monter et cherche les hauteurs. La volupté se traîne sur la terre et se trouve heureuse de partager les sensations de la brute. L'homme est également fier et sensible ; il voudroit à la fois s'ennoblir et jouir , s'élever avec l'ame et ramper avec le corps. Mais les plaisirs trop grossiers des sens offensent le goût noble et délicat de la raison. Que fait l'homme ? Il abuse des talens pour rendre le vice aimable et nous cacher sa bassesse. L'esprit , comme un sophiste adroit , trouve le secret de nous créer une raison nouvelle , qui plus souple et moins difficile , se prête aux plus viles jouissances. Ce charlatan imposteur éblouit nos yeux par ses prestiges : il environne l'ame d'illusions trompeuses , et lui fait avaler un

DOUZIEME NUIT. II;

poison agréable. L'ame, doucement assoupie, tombe dans une molle langueur, perd par degrés sa force et sa fierté, se familiarise avec le vice, et se livrant à l'erreur qui l'enchante, elle s'oublie délicieusement dans les égaremens de la folie. L'orgueil devient complaisant. Ce qui le révoltoit ne le choque plus. L'homme se plonge gaiement dans la débauche, s'abandonne sans remords à ses excès, et se pardonne ses vices dont il ne sent plus l'horreur. Art détestable, qui corrompt les mœurs, efface des joues de l'homme la noble pudeur de la nature et lui donne un front qui ne sait plus rougir ! On se plaît dans son avilissement, on s'en fait gloire ; l'Ecrivain coupable s'applaudit de ses honteux succès, et le vice infâme demande impudemment à la louange, le salaire de la vertu.

De combien de volumes cette morale sensuelle et dépravée n'a-t-elle pas inondé le monde littéraire ? Les apologistes des sens sont bien plus nombreux que ceux de la raison. Par-tout les talens ont semé les fleurs sur les taches du vice. On voit des Muses libertines détacher sans pudeur la chaste ceinture des Grâces, de

l'air indifférent dont elles invitent le Dieu bourgeonné du vin à remplir sa coupe joyeuse. Comment le génie peut-il déshonorer sa noblesse par ces écrits flétrissans , et se dévouer à une honteuse immortalité ?

Mais que ces productions criminelles ne fassent pas condamner le Poète qui sent sa dignité ! S'il est des Syrenes qui chantent le vice , il est aussi des Muses dont la voix mâle et céleste fait rendre les fiers accens (a) de la vertu. Qu'elle est respectable celle qui dédaigne de s'arrêter dans le cercle étroit du tems , et voyant ce monde tel qu'il est , un point dans la vaste étendue de la nature , s'élance de ce point obscur pour parcourir les mondes semés dans l'espace , et s'élever par degrés jusqu'à l'Etre universel , à la source éternelle des êtres.

Arrivée à ce dernier terme du vol de la pensée , elle reconnoît que malgré l'immense et brillante étendue de la matière , ce n'est que dans le monde moral qu'il faut chercher la vraie grandeur.

N'espere donc point , Lorenzo , trouver ici de vains amusemens. Tu ne respireras point dans mes vers l'haleine im-



*N'espere donc point Lorenzo trouver ici de
vains amusements .*

Pag. 114. T. 2.



DOUZIÈME NUIT. 113

pure et brûlante des passions. Tu n'y verras point le vice flatté, ni la vraie grandeur méconnue. N'y cherche pas davantage ces fables ingénieuses et frivoles, ces riens tableaux, et ces paysages enchantés que la brillante fiction couvre de fleurs. Mais tu y trouveras des leçons solennelles, des images vénérables, des vérités graves qui descendent du sein de l'éternité dans mon ame au travers de l'espace où je vois rouler ces astres nocturnes, au milieu de ces ténèbres dont je suis enveloppé comme d'un voile, dans ce silence profond qui représente le silence de la mort. Tu y trouveras des pensées d'une éternelle vérité, qui, sans que tu les appelles, reparoîtront devant ton ame à tes derniers momens: et toi, Nuit, tes ombres viennent se mêler aux tableaux que je trace, et ma mélancolie leur donne encore des nuances plus foncées et des couleurs plus sombres.

Et cependant, aimables fous, vous qui voulez toujours rire, j'ose me flatter que mes chants austères captiveront votre oreille, si ce qui vous importe le plus peut vous intéresser. Mais si vous me refusez vos suffrages, sachez que les

116 LES NUITS D'YOUNG,

sages goûteront les vérités que je chante, en sentiront le prix, et me donneront cette approbation intime qui part du cœur : récompense plus précieuse et plus honorable pour moi que de vains éloges. L'écrivain qui, bornant à lui seul le fruit de ses ouvrages, ne cherche que sa gloire, ne la mérita jamais : follement amoureux d'un son, courant après une ombre, il ne fait qu'augmenter la foule des insensés.

Mais sur-tout, ô Litchfield, que je ne sois pas privé de ton approbation : c'est de la tienne que je suis le plus jaloux. Ne crois pas non plus que je m'élève jusqu'à toi par ma seule audace. La jeune Narcisse ne t'est pas inconnue : elle ne t'est pas étrangère. Les liens du sang et de la vertu vous unissoient. Hé bien, c'est-elle qui de ces berceaux fleuris d'amaranthe descend d'elle-même vers toi, et vient solliciter pour ma Muse un accueil favorable. Ne crains point que je t'afflige de ton éloge ; mais si je me tais sur ta louange, c'est pour chanter celle de l'Eternel.

Est-ce toi, Pere des êtres, toi qui portois leur germe dans ton sein avant de

les faire éclore , qui voyois présenter sous tes yeux toutes les révolutions de l'Univers futur ; est-ce toi , dont la main invisible m'a conduit aux bords d'une source plus pure que la source vantée de Castalie , et m'y laisse boire un nectar merveilleux qui m'inspire et m'enivre d'un enthousiasme divin : ou bien , est-ce quelqu'un des ministres célestes que tu déportes de ton trône pour veiller à la paix de l'homme , écarter de son ame les pensées vaines et basses , et l'élever aux pensées utiles et sublimes ? Ma soif de la vérité est encore loin de s'éteindre ; et cependant depuis long-tems mon ame , soutenue de ton secours , voyage avec délices dans l'étendue de l'Univers moral , et recueille ses trésors à la clarté des étoiles.

Oui , c'est la clarté tranquille des étoiles qui éclaire le mieux les pas du génie. C'est avec la nuit que la pensée s'éveille. C'est au milieu des ténèbres que l'ame reçoit ses plus vives illuminations , et que sa vue devient plus perçante. Dans le jour , excédée du mouvement de la vie , étourdie du bruit , éblouie par une lumière trop vive , coudoyée ,

118 LES NUITS D'YOUNG,

pour ainsi dire, et balottée par la foule, elle flotte dans l'ivresse des sens et s'égare loin de la raison. L'ame alors est toute passive, les objets extérieurs lui imposent ses pensées. Troublées, interrompues, elles meurent imparfaites et ne peuvent mûrir. Mais avec la nuit l'ame retrouve sa liberté et se possède toute entière : ses passions se calment dans la paix du silence : ses pensées plus intérieures et plus recueillies laissent des empreintes plus profondes. Elle n'est plus asservie aux impressions des sens : elle ne reçoit plus en esclave, elle se donne à son choix ses idées indépendantes et les ordonne à son gré dans le plan qu'elle préfère. L'étendue d'un monde ne peut borner son activité. Elle voyage dans l'immensité des Cieux, et revient ensuite s'abattre sur la terre : ainsi les matelots fatigués d'une course immense, jettent l'ancre au fond des mers et se reposent.

Quand la nuit a laissé tomber son obscur rideau, je crois voir l'ombre du bras de l'Eternel étendu entre l'homme et les vains objets qu'il veut lui cacher. Le théâtre inconstant du monde s'éloigne et

disparoît à nos yeux. Un intervalle immense et désert nous en sépare. Du bruit de son agitation tumultueuse, il ne parvient plus à l'oreille que des sons affoiblis et confus qui se perdent dans le vague de l'air, et nous pouvons de loin et sans péril contempler ses flots et ses suffrages. Dans ces instans d'un calme parfait, l'ame commerce librement avec les Cieux, et correspond avec Dieu. L'Univers que nous devons étudier est au fond de nous-mêmes. L'ame y descend, et montant sur le trône de sa conscience, elle y siege comme un Souverain au milieu de son conseil, pese le passé et prépare l'avenir. C'est alors que nos fautes ne sont plus flattées : le vice est confondu dans tous ses mensonges. Il paroît nu devant elle : il n'a plus ces couleurs décevantes qui nous en imposoient pendant le jour. La nuit les afface, comme elle afface celle des autres objets, et nous le voyons noir comme eux. Oui, ces ombres tutélaires sont un asyle ouvert à l'innocence : la raison y vient reprendre sur nos cœurs ses droits et son empire. L'athée dans la nuit soupçonne un Dieu ; l'homme de bien croit sentir sa présence. O nuit, tendre

amie de l'homme et de la vertu , c'est toi qui les rends l'un à l'autre et les réconcilies ensemble.

La vertu , aussi délicate qu'elle est belle , ne peut se mêler dans la foule , que sa constitution fragile et tendre n'en souffre. Il est rare qu'elle approche d'un monde impur et qu'elle le touche sans se salir. Peu d'hommes rapportent le soir sans altération et sans tache les mœurs et l'innocence du matin. Il est toujours quelque pensée qui s'efface dans la journée , quelque résolution qui est ébranlée , quelque idée , rejetée d'abord , qui revient à la charge. Et comment en seroit-il autrement ? Le bruit , le mouvement , la lumière , le concours tumultueux de la multitude des objets et des hommes , tout répand et disperse nos pensées hors de nous. L'ame errante et vagabonde s'évapore et se dissipe. Elle néglige ses intérêts domestiques , quitte son poste et nous laisse nus et sans défense , exposés aux assauts du vice et de l'exemple.

L'exemple est un corrupteur qui met adroitement notre raison dans ses intérêts. La présence du vice agit sur nous
avec

avec une force que peu d'hommes ont le courage de repousser. L'ambition s'allume aux feux de l'ambition. L'amour du gain se communique , comme une peste , d'un cœur à l'autre. La débauche et la perfidie répandent autour d'elle une atmosphère contagieuse que nous respirons et qui s'attache à nous. L'homme apprend en riant à l'homme à devenir inhumain. Les passions se mêlent, fermentent et nous embrasent. Un léger coup-d'œil , lancé et rencontré au hasard , a souvent porté dans un cœur la fièvre soudaine de l'amour , ou les palpitations douloureuses de l'envie et de la haine. On ne peut voir , on ne peut entendre sans péril : l'ame est exposée par tous nos sens. Dans cette école publique de vice et d'erreur, il faut opter entre le rôle de disciple et celui de censeur ; il faut s'avouer complice , ou se déclarer ennemi. L'un souille notre innocence , l'autre trouble notre paix. Ah ! la sûreté est toujours loin de la multitude. Aussi les sages ont-ils reçu de la nature un instinct qui les pousse vers la retraite, et les fait soupirer après l'ombre et la solitude.

Dieu fit la nuit et ses astres pour éle-

ver l'ame, échauffer le génie et entretenir dans le cœur de l'homme l'amour de la sublime sagesse. Mais l'homme audacieux traversant par-tout ses sages desseins, détruit l'ordre qu'il avoit établi, et corrompt les bienfaits de la nature. De ce voile sacré d'étonnement et de respect étendu sur les merveilles de l'Univers pour inspirer la vertu, il s'en fait un abri profane qui l'encourage au crime. Les scélérats cachent pendant le jour leurs têtes monstrueuses. Le brigand et l'assassin dorment au fond de leurs cavernes jusqu'à ce que les ombres descendent : maintenant ils veillent unis et s'élançant ensemble sur la trace de leur proie : maintenant les astres épouvantés les voient marcher le front levé dans les ténèbres, et redoubler l'horreur de la nuit par l'horreur de leurs forfaits. L'avare enfouissant son trésor est épié par le voleur qui le déterre, et demain le malheureux se levera dans l'indigence. Maintenant les noirs complots et les conspirations sourdes sont éveillés : l'obscurité est seule confidente de leurs affreux desseins. Préparant loin de la lumière le désordre et la dévastation, elles méditent

les attentats qui doivent ébranler des Royaumes et les inonder de sang. Voici l'instant où les enfans de la débauche s'abandonnent avec fureur à ses derniers excès. A cette heure même... Dois-je le taire ou le publier ? Pourquoi la foudre repose-t-elle oisive ? A cette heure, l'infâme adultere monte d'un pas assuré dans la couche nuptiale de son ami , et se rit des hommes et de Dieu. C'est ainsi que les mortels insensés , toujours en contradiction avec Dieu et avec eux-mêmes, sans crainte et sans pudeur , exposent leurs crimes nus à l'œil chaste des Cieux , tandis qu'ils frissonnent et pâlisent à la vue d'un mortel. Les astres de la nuit ont-ils donc été formés pour servir les scélérats , et ne mêlent-ils aux ténèbres leurs clartés incertaines que pour guider le poignard en cachant le coupable ?

Laissons ces insectes mal-faisans qui se nourrissent de venin , rampent dans l'ombre et infectent la nuit. Il fut jadis une race de mortels sublimes qui surent jouir des Cieux et en faire un noble usage. Leur ame vigoureuse y montoit sur l'aîle de la contemplation Ces Sages de l'antiquité , qui ont éclairé l'espece humaine,

interrogeoient les astres du firmament , leur demandoient conseil et obéissoient à leurs réponses. Le divin Platon , le philosophe de Stagyre , ceux de Tusculum et de Cordoue , noms immortels , se promenoient comme des Dieux dans les espaces illimités. C'est-là qu'ils puisoient leur noble mépris de la vie , et que leur génie rallumoit ses feux. La nuit , ces héros du monde moral visitoient Dieu et s'entretenoient avec lui. Sa présence échauffoit , aggrandissoit leur ame et la remplissoit d'espérances immortelles. Plus joyeux et plus riches au sortir de ce commerce intime avec la Divinité , ils revenoient parmi les hommes parcourir avec courage le cercle éclatant de leurs jours , et marchaient d'un pas plus ferme dans les sentiers de la vertu.

Dans tous les siècles , dont la Lune a éclairé les nuits , elle fut une lampe allumée par le Créateur pour les veilles du Sage ; c'est aux rayons de la lumière épurée , qu'il cherche et rencontre la vérité. Perçons la retraite du célèbre Athénien , qui le premier évoqua des Cieux la Philosophie , la força d'habiter

sur la terre et d'être utile aux hommes , aux hommes ingrats dont il reçut pour ce bienfait une coupe empoisonnée ! Tandis que les astres de la nuit craignant de distraire Socrate , glissent en silence au-dessus de sa tête , et semblent s'arrêter à contempler ce Sage qui doit un jour prendre sa place dans leurs spheres , voyez son ame en travail , poursuivant sans relâche son ardente priere à la sagesse , et recevant ses oracles dans le sanctuaire de la solitude : voyez-le , tant que la nuit dure , rester dans la même attitude , immobile et comme enchaîné à son objet. C'est avec regret qu'il voit peindre l'aurore. Déjà le Soleil importun , sort vermeil du sein des ondes (*) et ramene le bruit et les vaines paroles : il offusque de ses rayons turbulens la lumiere pure et tranquille qui luisoit sur l'ame du Philosophe ; il l'arrache à ses méditations et le rentraîne dans le tumulte du monde.

Que les peuples de l'Inde et cette troupe d'insensés qui n'aiment que les

(*) Comme un buveur nocturne.

vanités légères adorent le Soleil, et s'agitent à sa lumière; la nuit a pour moi quelque chose de plus auguste et de plus divin. Je vous salue, momens solitaires, restes précieux du tems échappés au ravage des journées. Favorable minuit, je te salue. Que la joie qui me pénètre en ce moment est pure et voluptueuse! Comme mon ame se sent jouir d'une liberté complète! Non, je ne me sens point emprisonné dans ces ténèbres; elles forment un berceau charmant qui me couvre, et sous lequel je me promène avec délices. Douce et féconde obscurité, comme mes pensées naissent d'elles-mêmes et se pressent en foule sous ton abri favorable! Le jour ne fait que les énerver et les flétrir. Ce n'est pas du Soleil que la pensée emprunte sa lumière. Elle la puise dans cette source de feu, dont une émanation a donné la vie à tous les êtres et le mouvement à la matière; dans ce séjour élevé d'où descend la céleste Uranie. C'est la divinité de mes chants; elle daigne s'abaisser jusqu'à moi et me visiter dans la nuit... Mais qu'elle est soigneuse de rappeler mes pensées sous un joug rigoureux,

mais nécessaire ! Elle vient d'interrompre les transports du plaisir, où m'égaroient les charmes de la nuit : hélas ! elle ramene mon ame sur un objet qui excite dans mon cœur des battemens bien différens... sur la tombe de Narcisse.

Dans quelle tristesse je me sens tout-à-coup replongé ! Est-ce foiblesse de la nature ? Est-ce une vapeur mortelle qui vient de s'insinuer dans mes veines, et de glacer mon sang ? Tous les hommes sont-ils comme moi sujets à passer si rapidement d'un extrême à l'autre ? Oui sans doute... Que d'inégalités dans l'homme ! Tantôt nous planons dans les hauteurs, tantôt nous retombons dans un abyme. Rester constamment le même, est un état au-dessus de nos forces. Que l'ame paie cher le loyer de sa chétive demeure ! Que les conseils de la raison sont ridicules et vains ! Elle ne fait qu'aggraver le sentiment de nos maux par la triste conviction de notre impuissance. Dans cette région obscure et toujours chargée d'orages, l'ame la plus courageuse lutte en vain contre les assauts de la destinée : elle s'agite et se tourmente dans sa foiblesse, sans pouvoir s'élever

jamais au-dessus de ses maux ; ou si elle vient à bout de se soulever , elle ne se soutient pas long-tems , bientôt elle retombe. Toute notre gloire est de ne pas céder , et de nous relever sans cesse , quoique sans cesse terrassés.

C'est en vain que l'on cherche dans l'homme plus que l'homme même : malgré l'orgueil de nos résolutions , et la fierté de notre prévoyance , l'expérience nous dément à chaque instant , et renverse nos trophées à mesure que nos mains les élèvent. Moi qui , dernièrement dégagé des ombres du tombeau où la douleur avoit long-tems captivé ma pensée , m'élançois dans les régions éthérées , touchois la voûte des étoiles , et là , supérieur à la peine , et comme revêtu déjà de l'immortalité , ouvrois au genre humain les portes éternelles de la gloire , et l'appellois dans le séjour du bonheur ; aujourd'hui je sens mes forces m'abandonner , et de cette élévation , soudain je tombe dans une mer de tristesse... Mais du moins je n'y resterai pas abymé et perdu. Qu'il est malheureux celui qui n'a jamais pleuré ! Moi je sais trouver un trésor dans mes larmes. Je n'imite point l'homme mal avisé

qui ne prend de la tristesse que ses tourmens, et rejette les fruits inestimables qu'elle produit. Ses malheurs sont perdus pour lui. C'est en vain que le sort redouble ses coups et le châtie ; il ne le rend pas plus sage.

N O T E.

(a) L'esprit est un vrai payen qui défie la brute, et nous cherche dans la fange des plaisirs immondes. La volupté rampante, comme l'alouette, bâtit son nid sur la surface de la terre. Le plaisir et l'orgueil, ennemis mortels par leur nature, et destinés à se faire dans le cœur de l'homme une guerre éternelle, se réconcilient par l'adresse de l'esprit, concluent ensemble une paix funeste, et se donnant la main, livrent l'homme à la débauche, déguisée désormais sous les dehors de la délicatesse et de la gaieté.

TREIZIEME NUIT.

LA TRISTESSE ET LE MALHEUR.

SÇAIS-TU, Lorenzo, ce que vaut un soupir ? As-tu jamais étudié la philosophie des larmes ? Ce n'est pas dans les écoles qu'elle s'apprend. La science n'est pas la sagesse. Que je plains ce (*a*) savant, dont l'intempérance se charge d'un amas de connoissances et d'une érudition mal digérée ! Il dévore, il entasse sans choix dans sa mémoire les pensées des autres. Cet excès d'alimens, au lieu de nourrir sa raison, est un fardeau qui la tue. Pauvre dans sa stérile abondance, vous le voyez sans cesse occupé à piller l'héritage d'autrui, et laisser son champ dépérir sans culture. Ainsi l'ame du Savant reste dans la disette : le bon sens périt : l'orgueil s'accroît encore de ses pertes ; et l'étude, qui devoit former un Sage, acheve un insensé.

TREIZIEME NUIT. 135

O tristesse, c'est dans ton école que la Sagesse instruit le mieux ses disciples ! Quand la mort nous enleve un ami, ceux qui nous restent nous exhortent à nous consoler promptement de sa perte. Mais, en voulant si-tôt essuyer nos larmes, l'a-veugle amitié se méprend sur nos vrais intérêts. Les hommes pensent-ils être plus nos amis, que celui qui a frappé le coup ! C'est Dieu qui nous envoie les chagrins, pour bannir de notre ame le calme trom-peur du vice, et y rétablir la paix de la vertu.

Les calamités sont nos amis. La sombre tristesse nous fait appercevoir des vé-rités qu'effaçoit l'éclat éblouissant de la prospérité. Ainsi la nuit, en éteignant le flambeau du jour, fait reparoître et briller ces lustres innombrables attachés à la voûte du firmament.

Le tems de l'adversité est la saison de la vertu. Quand la douleur pénétrante brise et déchire l'ame, la Sagesse vient en riant épandre ses semences dans nos cœurs amolis par les pleurs ; ainsi le soc utile sillonne la terre humide, avant que la main du laboureur y verse l'espérance de l'année. O Narcisse ! je bénis la tris-

tesse où ton souvenir m'a replongé. Je leverai un tribut sur mes peines , et mes larmes fécondes m'enrichiront. Je vais recueillir sur ce champ de douleur les pensées salutaires qui ont la vertu de guérir les maux de l'ame. J'en formerai comme une guirlande de fleurs choisies , pour en orner ta tombe ; et peut-être qu'elles ne seront pas flétries par le tems.

Remontons aux sources d'où coulent les larmes qui sont versées sur la tombe des morts. Elles n'ont pas toutes la même cause. Il est des ames sensibles , à qui la douleur se communique et s'attache en un instant comme un mal contagieux : les larmes s'amassent dans leurs cœurs , les gonflent et s'en épanchent comme un torrent. Ils s'affligent avec sincérité , ils sentent qu'ils ont perdu tout ce qui leur étoit cher , et leurs regrets sont le plus bel éloge de l'ami qui n'est plus. Il est des hommes naturellement durs et rebelles au sentiment ; il leur faut du tems pour s'en pénétrer. Ils ont besoin de s'exhorter à pleurer , et ils ne peuvent s'attendrir sans témoins ; mais que leurs regards rencontrent la douleur dans les yeux de ceux qui les entourent, alors une sorte

de commotion magique électrise ces cœurs de roche , il en sort soudain une abondance de pleurs ; ils s'étonnent de se trouver sensibles. Quelques-uns pleurent pour soulager leur douleur : d'autres pour la montrer ; ils font bien de s'attrister quelquefois , pour nous prouver qu'il est quelque chose qu'ils peuvent aimer.

L'amour-propre verse aussi ses larmes. On en voit qui s'affligent à dessein de s'associer à la renommée du mort. *C'étoit un si grand homme ! Il étoit tant leur ami !* Ils s'étendent avec complaisance sur des éloges qu'ils croient partager , et font ainsi , sans pudeur , leur propre panégyrique. Il est des yeux qui ne pleurent pas sans danger pour les spectateurs ; la beauté sait faire des conquêtes avec des pleurs. Combien de fois on retrouve la matrone d'Ephese dans les tendres veuves ? Avec quelle adresse elles étendent sur leurs attraits un crêpe de deuil comme une toile où les cœurs viennent s'embarasser et restent pris ! On voit les roses de leur teint s'embellir des larmes qui roulent et se succèdent sur leurs joues comme des perles brillantes. La superbe Cléopâtre buvant dans une coupe d'or les pierres

134 LES NUITS D'YOUNG,
précieuses, languissante et succombant
d'amour et de volupté, n'est pas plus
séduisante que ces veuves éplorées.

La douleur a aussi ses hypocrites qui
jouent la tristesse, et l'arrangent sur
leur visage imposteur comme un voile
décent, propre à cacher leur secrète joie.
Quelques-uns cependant, les yeux at-
tachés sur le cercueil, s'y voient ense-
velis à la place du mort, l'oublient pour
se pleurer eux-mêmes, et célèbrent d'a-
vance leurs propres funérailles.

Mais quel fruit rapportent à la sagesse
toutes ces larmes que la mort fait couler!
Elles ne font que multiplier nos folies et
nos vices. Les plus sincères sont perdues
pour la vertu. Qu'il est rare de trouver un
Sage qui en soit économe et qui sache les
mettre en valeur! L'homme dissipe folle-
ment ce don précieux, et c'est en pure
perte qu'il a reçu le noble privilege d'être
sensible. Tandis que la nature est atten-
drie, la raison regarde un cercueil de l'œil
stupide d'un idiot qui ne prend aucun in-
térêt à ce qu'il voit : elle ne comprend
rien à ce que lui dit le silence d'un
mort.

(b) Aussi cette douleur impétueuse

TREIZIEME NUIT. 135

éclate comme un orage d'été, et passe comme lui. Quelque intraitable qu'elle paroisse d'abord, elle ne tarde pas à s'adoucir. On gémissoit : bientôt on ne fait plus que laisser échapper quelques foibles soupirs, et l'on conte ensuite par passe-tems l'aventure du malheureux. Tandis que la cloche funebre retentit à notre oreille, c'est à qui répandra au loin la nouvelle et l'alarme. Dès que le bruit cesse, les sentimens qu'il avoit éveillés dans l'ame y meurent presque aussi vite que le son dans les airs.

Que le Ciel, voulant avertir l'homme de se redresser et de se soutenir sur lui-même, brise l'appui fragile où il se reposoit dans un doux abandon ; loin de se lever dans sa force sous les coups du malheur, il succombe, il rampe à terre et s'afflige dans la poussiere. Bientôt impatient de s'étayer sur un second appui qui lui manquera comme le premier, fût-il tombé de la hauteur d'un cédre, il se traîne vers le plus frêle roseau qui se présente et s'attache à lui par de nouveaux liens. Ne croyez point cette veuve éplorée qui se jure inconsolable d'avoir perdu l'époux chéri qui étoit le seul digne

d'elle : vous la verrez bientôt courir au bal en galant habit de deuil, et chercher dans les cercles un second époux qui doit encore mourir. Que dis-je ? Souvent vous la voyez s'unir au premier inconnu , renouveler les vieux sermens d'une tendresse usée , et tâcher de rajeunir avec lui. Telle une vigne épuisée embrasse le jeune ormeau qu'elle rencontre , et se promet de pousser encore des fleurs nouvelles sur ses tiges desséchées. Ainsi finirent les regrets d'Aurélie. Elle pleura jusqu'à ce que sa destinée lui envoyât un consolateur dans un jeune amant. A peine est-il entré , que bientôt il essuie les larmes de la belle affligée , et force sa douleur à sourire. Au bout de quelques jours les tristes habits de deuil se changent en élégans habits de nûces. Ainsi Lorenzo a pleuré la belle Clarisse , cette tendre épouse , cette mere d'un fils chéri , qui la priva de la vie en la recevant d'elle. Ah ! ce n'est pas ainsi que je te pleure , ô ma chere Narcisse. Le Ciel m'est témoin que le cruel sentiment de ta perte ne sort point de mon cœur. Il s'unit à toutes mes réflexions. Ta mort est un sujet que je me plais à

TREIZIÈME NUIT. 13*

épuiser. Je veux me la rendre utile et faire de ta tombe sacrée un autel où je sacrifie à la sagesse. Une ame dénuée de pensées et vide de réflexions, dépérit bientôt, comme on voit tomber en ruines un palais désert, abandonné des hôtes qui l'habitoient.

L'homme est comptable de ses revers. Ceux que nous appellons infortunés ne le sont point. Ce sont des êtres choisis que le malheur prépare et conduit à la vertu. Oui, de tous les dons que le Ciel m'a prodigués, les plus grands sont les traits dont il a déchiré mon cœur. Quand l'adversité ne peut nous guérir, Dieu a épuisé toutes les ressources de sa bonté ; il nous abandonne comme des malades désespérés. L'homme insensible qui ne cède jamais à une douleur légitime, l'homme foible qui se livre à une tristesse déraisonnable, ne méritent pas d'être heureux. L'un est d'un cœur inhumain, l'autre d'une ame efféminée et lâche. Homme sois fier de tes larmes, elles sont vertu, quand la raison sait les arrêter.

Dieu des merveilles, il n'est point d'excuse pour le mortel qui s'obstine

138 LES NUITS D'YOUNG,

dans sa douleur insensée, ose murmurer dans la poussière contre son Juge suprême, et l'accuser de ses maux. Un pere indulgent avertit ses enfans. *Faites, évitez* : mais il ne rend pas toujours raison de ses ordres. Leur bonheur est de lui obéir. Il veut récompenser encore dans leur docile obéissance, l'hommage parfait rendu à sa volonté souveraine. Je te bénis de tout, même de ta sévérité Je te remercie, mais en pleurant, de la mort de ma chere Lucie ; et je me réjouis de voir s'approcher la mienne. Ta colere tonne pour nous avertir que la foudre peut rencontrer nos têtes ; ton bras fortifie l'homme en le frappant ; et ce que nous appelons ta vengeance, est encore un bienfait. Pardonne-moi la folie et l'injustice de mes longues plaintes sur mes maux. (c)

Des maux, Dieu bienfaiteur ! Ils ne sont point de toi Tu n'en as point fait. Ils sont l'ouvrage de l'homme : il en a créé une foule (d) Sa liberté en est l'instrument. Il ne l'a voit pas reçue de toi pour cet usage. Tu avois fermé l'abyme ; tu l'avois environné de toutes les formes de la terreur ; tu faisois gronder à l'en-

TREIZIEME NUIT. 139

tour le tonnerre formidable de ta loi : la liberté forcenée a franchi tous ces obstacles , et sa main imprudente a r'ouvert les portes de l'abyme à l'espece humaine. Nous sommes les artisans de nos peines. Nous souffrons de nos vices , de nos erreurs et de notre folie , et nous osons en accuser la nature ! Tout ce que Dieu fait est bon. Ses menaces sont des signes de sa clémence. La peine est un bien : elle nous avertit d'être vertueux. La mort est un bien : elle nous immortalise , et sans elle nous serions vertueux en vain. Ce qui est châtiement sous un rapport est faveur sous un autre. Tout ce qui est un mal dans l'ordre physique , devient un bien dans l'ordre moral. Il n'est point de mal absolu : il n'est point de vrai malheureux.

Ne trouvons - nous pas la même loi dans le monde physique ? N'y a-t-il que les phénomènes brillans et les scènes riantes de la nature qui aient droit à notre reconnoissance ? Nous la devons encore à son auteur pour les tristes révolutions et les scènes de terreurs dont elle nous épouvante. Le sombre hiver est aussi nécessaire que le printems. La foudre qui nous effraie de ses pâles éclairs ne l'est pas

moins que le soleil qui réjouit nos yeux de ses doux rayons. Une masse immobile de vapeurs croupissantes rendroit l'air contagieux et mortel. Les orages qui l'épurent et le renouvellent sont bons, comme l'haleine caressante des zéphirs. C'est pour notre bien que les volcans mugissent et s'allument : leurs flammes concentrées dans le sein des montagnes pourroient miner, ébranler les fondemens du globe. L'Etna sert l'homme quand il vomit ses feux. La comete que le peuple ignorant contemple avec effroi, sourit à l'astronome qui sait la voir. L'astre se dégage plus brillant des ombres qui l'ont éclipsé.

C'est l'emblème de la vertu. Dans la prospérité elle est sous un voile qui l'ombrage. Le malheur le déchire : elle sort du nuage, et se montre dans tout son éclat. La joie que produit l'ivresse de la fortune, nous trahit ; elle est vaine comme elle : elle expire avec elle. La joie de l'adversité élève et fortifie l'ame. Dans cette pénible arene la vertu combat et triomphe. L'athlete courageux luttant avec le malheur, est un spectacle qui rend la terre et les Cieux attentifs. Il rem-

plit alors la tâche d'un homme. Admire et juge le héros dans une bataille, le pilote dans la tempête, et l'homme vertueux dans les calamités.

Que nous sommes aveugles de perdre nos malheurs ! Le plus infortuné devroit sourire dans ses larmes. Bannissons la tristesse. C'est un blasphême contre le Créateur écrit sur notre front. Soyons toujours calmes et sereins : mais soyons joyeux dans l'infortune. Que le Ciel ne risque jamais mon ami dans la prospérité, qu'après lui avoir appris dans l'école du malheur l'art d'en user et d'en jouir.

Non, je ne croirai plus que ce soit un malheur d'être homme. Je payerai désormais sans murmurer le foible tribut imposé sur la vie. Il faut y renoncer ou accepter les maux qui sont inséparables de l'existence. Le premier pas vers le bonheur, c'est d'être convaincu que c'est une nécessité de beaucoup souffrir.

N O T E S.

(a) Ce Savant, dont la tête est une bibliothèque ambulante, croit augmenter la fertilité de son champ, en accumulant sans mesure les engrais sur sa surface : mais il en corrompt, il en étouffe les semences : au tems de la récolte le sol est couvert d'une foule d'herbes inutiles et nuisibles, qui ont usurpé la place et la substance d'une utile moisson.

Que dit le génie ? Que c'est aux sots à être sages. Le génie trop inflexible et trop fier pour se plier à la règle de la vertu, la feroit volontiers passer pour un vice : il aime à se vanter de ce qui fait rougir les hommes ordinaires. Il prétend s'exempter des loix du bon sens. Il traite la raison comme un factieux qui veut se mêler du Gouvernement : il dédaigne un avantage qu'il partageroit avec la multitude. Il lui suffit pour sa gloire de pouvoir être sage, dès qu'il daignera le vouloir : et satisfait de lui-même, il se livre au plaisir. Crassus ne fait que dormir : Ardelio est usé de débauche.... Le vrai sage préfere un sot à ces beaux esprits.

(b) La passion aveugle répand sans règle et sans raison des larmes qui mériteroient d'autres larmes. Nos chagrins devroient être le germe d'une joie divine et éternelle : et nous n'en retirons aucun fruit. Parcourez la moitié du globe, vous verrez que les larmes exprimées de nos yeux par la mort ne ser-

TREIZIEME NUIT. 143

vent qu'à arroser les vanités de la vie, et à faire éclore plus de folies.

(c) Tandis que les mondes applaudissent au Créateur, entendra-t-on l'homme seul se plaindre sur la terre, et troubler l'harmonie de ce concert universel de louanges par la dissonance de ses murmures? Et n'est-ce pas Dieu qui m'a repris les amis qu'il m'avoit donnés? Le Ciel nous donne des amis pour faire notre bonheur dans cette vie passagere: il les reprend pour nous avertir de nous préparer à la vie future. Il nous châtie pour assurer notre bonheur: les peines qu'il nous envoie, sont destinées à nous préserver de peines plus terribles: la mort nous sauve de la mort. Celle de nos amis nous réveille de notre assoupissement, humilie notre orgueil, nous remplit d'une crainte salutaire, et force nos pensées à prendre le cours de la vertu.

(d) La liberté de l'homme est la fille des cieux, mais l'enfer l'a débauchée. Grand Dieu des merveilles, si après celle de ton amour, il en reste qui méritent ce nom, tes ordres ne sont que des guides qui éclaireront le choix de la raison sans le gêner: tes préceptes ne sont que les conséquences éloignées, mais nécessaires de la loi naturelle: tu as eu l'indulgence de nous les révéler: si tu nous les avois cachées, elles seroient plus dangereuses, sans être moins certaines. Que de motifs pour nous inspirer une entière confiance en toi! Ta conduite ne peut mériter le plus léger reproche, et tes plans n'ont d'autre défaut que

144 LES NUITS D'YOUNG;

de n'en avoir aucun : il n'y en a pas un qui puisse autoriser la critique du crime impudent , pas un qui puisse servir de prétexte à la plainte rebelle. L'enfer te loue par ses horribles gémissemens : comme le ciel par l'harmonie de ses concerts.

~~Il n'y a pas un seul être qui ne soit en proie à la douleur.~~

QUATORZIEME

QUATORZIEME NUIT.

GRANDEUR DE L'AME,

A M. PELHAM , *Chancelier de
l'Echiquier.*

QUE sert - il à l'homme de tenir ses yeux ouverts sur le magnifique tableau de la Nature , si restant aveugle sur lui-même , il ne sait pas y voir sa grandeur ? Que disent tous ces êtres matériels à l'être raisonnable qui les admire ? Qu'un seul rayon d'intelligence est plus brillant que cette foule d'astres ; que l'homme dont le vaste sein peut embrasser dans une pensée tout l'ensemble de la nature , et Dieu avec elle , est plus grand que cette immensité de merveilles.

Lorenzo , ouvre ton sein , étends tes desirs , aggrandis ton cœur , élargis sa capacité jusqu'à ce qu'elle soit égale à

ta grandeur. Laisse agir ce ressort , cet instinct qui veut t'élever , ces passions sublimes qui te pressent d'entrer dans le monde intellectuel , où la vérité t'attend pour te montrer des objets dignes de toi.

Comment ton ame si vaste peut - elle se comprimer , se rétrécir jusqu'à la petitesse de cette terre , de ce point imperceptible , sans dimensions et sans poids ? Une seule de tes pensées embrasse et parcourt tout l'espace qui est entre le néant et Dieu , et un atôme te remplit ! Tu es immortel , et un moment de vie borne et satisfait tes desirs ! Ne t'étonne plus d'être malheureux. L'homme fut formé pour un bonheur infini. Mais le bonheur n'est fait que pour une ame grande dans ses desirs et dans ses vues. Tout ce qui est petit et vil nous rapproche du mal et de la peine , en nous éloignant de la vertu. Elle ne peut entrer dans un cœur étroit. Le vice n'est qu'un défaut de capacité dans l'ame , et d'étendue dans la pensée.

(4) Le feu ne darde point vers la terre ses langues enflammées. Comme lui , l'ame aspire à monter ; et quand nous la forçons de s'abaisser sur des objets pé-

QUATORZIEME NUIT. 147

rissables, qu'il faut laisser tôt ou tard, elle est dans un état violent et contraire à sa nature. Nous en sommes punis. Nous voulions saisir la gloire : nous courons après son ombre rampante, et nous nous précipitons dans la bassesse. Voyez-vous ce malheureux, qui, privé de sa raison, n'a plus que des sens qui l'égarent ? Frappé de la brillante image réfléchie par les ondes où l'astre s'est peint, il s'élance au milieu du ruisseau pour le saisir ; il reste enfoncé dans la fange : cet insensé, c'est l'homme dont l'ambition s'attache à des fantômes.

(b) Ambition, source féconde du bien et du mal, tu es pour l'homme ce que les ailes sont pour l'oiseau. Dès qu'une fois il a pu s'éloigner de la terre, dès qu'il a gagné les plaines de l'air, ses ailes le portent rapidement dans la région des nuages : elles sont un poids qui l'embarasse et l'atterre, tant qu'il ne fait que raser la surface de nos champs. Ainsi l'ambition, quand elle rampe vers des objets vils et bas, loin d'élever l'homme, devient une chaîne qui l'appesantit et l'accable.

Toi, qui cherches la grandeur dans les

dignités, et que l'ambition séduit, je vais essayer de te détacher, comme Hercule fit Prométhée, du rocher où ce vautour te ronge le cœur. Si la raison peut briser tes liens, tu seras libre. Sais-tu que ces honneurs qui t'en imposent et que tu brigues comme des biens, sont des maux réels? (c) Je ne vois dans les cours des Rois que des prisons plus élevées, où d'illustres esclaves dominant sur les malheureux de la plaine. Ils y vivent dans la gêne d'une servitude cruelle, et n'en sortent que comme les coupables, pour aller à la mort. (d) De cette hauteur ils mendient insolemment les respects de la foule: mais souvent le peuple refuse à leur orgueil ces respects dont il est avide.

Les Rois et leurs Ministres portent des noms vénérables. Quel que soit leur mérite personnel, la Religion et l'ordre public leur assurent notre soumission extérieure. Nous devons fléchir un genou obéissant devant ces victimes augustes, pompeusement parées par la société, et qu'une couronne dévoue au service du dernier de leurs sujets. Mais s'ils sont jaloux d'obtenir de nous l'hommage du

QUATORZIEME NUIT. 149

cœur, qu'ils soient vertueux. C'est un tribut réservé au mérite. Il ne se paie qu'à l'homme et jamais au Monarque. Le cœur n'est vassal que de la vertu, il ne relève que de son empire, et ce n'est qu'à elle qu'il fait le serment de son hommage. Il n'y a que des insensés qui puissent laisser l'homme, pour aller adresser leur estime au manteau royal, et voir la majesté des Rois dans l'éclat pompeux de leurs vêtemens, tandis qu'ils dépouillent de son harnois le coursier qu'ils veulent acheter. Je ris de voir le chef d'une horde sauvage s'énorgueillir de sa fourrure royale, parce qu'il ne l'a ni achetée ni empruntée, et qu'elle est un héritage qui lui vient en droite ligne de ses ancêtres. Quelle folie de se croire, sous la pourpre et l'hermine, une ame supérieure à l'ame qui n'est vêtue que de bure!

Une ame immortelle à qui la possession d'un empire donne de l'orgueil, me paroît aussi vile que Néron descendant du trône de l'Univers pour aller briguer la gloire d'un flûteur. La vanité ne peut venir que d'ignorance : l'homme vain est un aveugle qui se méconnoît lui-même. Il ressemble à l'oiseau dont on a crevé

150 LES NUITS D'YOUNG ;

les yeux ; vous le voyez s'élever dans les nues et voler avec plus d'audace , parce qu'il vole dans les ténèbres.

Ambitieux , dis-moi quel est le poste où tu aspires ? La fortune l'accorde à tes vœux. T'y voilà placé. Regarde-toi maintenant. Te trouves-tu plus grand ? Si tu le crois , cet orgueil qui t'enfle , décele ta bassesse ; tu avois donc besoin d'un échafaud pour t'élever au-dessus des autres. Il importe peu sur quelle base tu sois placé : mais quelle est ta propre grandeur , voilà ce qu'il faut considérer pour t'apprécier. Portez un Pygmée sur le sommet des Alpes , il est exhaussé et non pas aggrandi. Une pyramide pour être assise sur la profondeur d'un vallon , ne perd rien de sa hauteur. C'est l'homme qui crée ses propres dimensions et sa taille. L'étendue de sa vertu mesure sa grandeur.

(e) Un grand mérite est l'élévation la plus sublime. Ce n'est plus toi qui brigues les dignités : ce sont les dignités qui t'implorent. Tu es plus qu'un Roi : tu es un homme de bien. Tu n'as pas besoin de trésor pour être riche , ni de cordons pour être illustre. Ta gloire ne te quittera

QUATORZIEME NUIT. 151

point dans ta disgrâce. Elle est indépendante du sourire capricieux d'un maître.

J'ai pitié de tous ces mortels, qui, après s'être glissés par des chemins tortueux dans le sein de la richesse, ou s'être élevés en rampant vers les honneurs, veulent ensuite nous insulter en levant au-dessus de nous leurs têtes orgueilleuses. Qu'elle est méprisable et fragile cette gloire qui emprunte de la fortune un faux éclat que le souffle du trépas doit éteindre ! Oublient-ils donc qu'ils laisseront dans les mains de la mort cette dépouille brillante dont ils veulent éblouir nos yeux ? Toutes les distinctions de cette courte vie ne sont qu'une écorce appliquée, & non pas unie à notre être. Enlevons ce fard imposteur dont la fortune orne les grands, dépouillons leur corps de sa vaine parure, pénétrons leur âme jusqu'au vif, détachons d'elle tout ce qui n'est pas elle ; alors, sur ce qui reste, jugeons de leur petitesse ou de leur grandeur.

L'appareil fastueux des conquérans ne séduit point les jugemens du sage. Il rit de compassion, lorsqu'il voit au mi-

lieu de l'assemblée du vulgaire de l'univers, ces fiers acteurs du théâtre de la vie se hausser sur des trônes aux yeux de la multitude, préparer avec fracas leurs farces tragiques, et montrer la petitesse de leur ame envahissant des Royaumes, en noyant des nations dans leur sang. Pour les juger, c'est sur leurs tombeaux qu'il se transporte. Là, soulevant le rideau, il voit derrière la scene l'acteur renversé de la base qui le fit paroître un colosse, et réduit à sa propre statue, grande ou petite, selon que le vice l'abaisse ou que la vertu l'aggrandit. Tous ces destructeurs insensés de l'espece humaine, qui pensent follement s'ennoblir par des conquêtes, oublient que la dignité de l'homme ne commence qu'au point où finit l'ostentation du Monarque : en courant à la gloire, ils rencontrent l'infamie : ils rêvent qu'ils montent, lorsqu'ils se précipitent.

Cessons donc de reprocher aux Payens d'avoir souillé du sang des hommes les autels de leurs dieux. Ils eussent frémi d'horreur en voyant la foule des victimes que l'orgueil des Monarques Chrétiens se sacrifie. O Rois, ennemis de la

QUATORZIEME NUIT. 153

paix , toujours armés , toujours appelant sur vos peuples les malheurs et la mort , sachez qu'il n'est de vrai conquérant que celui qui fait cesser la guerre , qui ne prend le glaive qu'en pleurant des mains de la nécessité , et le dépose avec joie : lui seul est Roi , et son trône s'élève jusqu'aux Cieux. Ne perdez jamais de vue votre dernier jour : c'est le juge solennel de tous les jours de votre vie : votre peuple vous attend au bord du tombeau , pour vous absoudre ou pour vous condamner. Craignez de fermer vos palais à l'entrée de cette vérité. Quelque nombreuse que soit la cour qui assiste à votre lever , qu'il y ait toujours une place pour le fantôme de la mort ; et donnez-lui chaque jour dans le secret un moment d'audience. Ce confident sincère vous révélera ce que taisent vos flatteurs. C'est lui qui vous dira , en ami , si vous êtes grands ou petits. Il vous dira : « Toi qui n'as qu'un moment pour » faire du bien à tes sujets , tu veux » l'employer à faire le malheur du genre » humain ! Vois l'origine et le terme » commun des sujets et des Rois. Du » lait et des langes , voilà la première

» demande que tu fais en naissant à la
 » nature : un peu de terre , une pierre
 » pour te couvrir , voilà ton dernier do-
 » maine , quand tu sors de la vie. Pressé
 » entre ces deux te mes si voisins l'un de
 » l'autre , la conquête du monde est un
 » objet trop vil pour mériter d'occuper
 » ton ambition. »

Le Tout-Puissant , du haut de son trône , ne voit rien de plus auguste sur la terre qu'une ame honnête et un cœur pur , rien de plus noble que les vertus obscures et les actions secrètes de l'homme de bien. Que la gloire frivole de l'ambitieux est au-dessous de celle de l'illustre inconnu , qui , sans rivaux et sans témoins , renferme le trésor de ses vertus dans l'ombre sacrée de sa retraite ! Caché aux yeux des mortels , il vit avec Dieu dans un commerce intime , il coule dans la paix ses jours tranquilles ; il arrive plein d'espérance à la borne fatale où les héros de la vanité succombent et se désespèrent. Quiconque meurt en grand homme , a vécu en grand homme , quels qu'aient été ses destins et sa renommée. Mais ce ne sont pas là les grands qui composent la cour des Rois.

QUATORZIEME NUIT. 155

L'ambitieux dédaigne cette gloire solitaire qui n'a que l'Eternel pour spectateur. Il pourra soutenir le fardeau des affaires publiques, tant qu'il verra les regards des hommes attachés sur lui. Souvent même il montre alors tant de courage et tant de force, qu'on diroit qu'il n'en sent pas le poids et qu'il se délasse à le porter. Mais cessez de le remarquer; que le public détourne ses yeux et suspende ses louanges, bientôt ses forces l'abandonnent, il succombe, il s'afflige, il est mourant, comme s'il ne respiroit que dans les autres. Il voudroit que l'univers fût la base d'un objet unique, que le genre humain n'existât que pour l'admirer, et que cet objet fût lui.

Qu'il est dangereux de se montrer trop jaloux de l'estime des hommes! De tous les vices, l'orgueil, qui ne sait pas se cacher, est le plus mal avisé. Plus il croit s'approcher de son but, plus il s'en éloigne en effet. C'est chatouiller l'amour-propre des autres par l'endroit le plus sensible, que de paroître avide de leurs éloges. C'est offrir à la malignité de l'homme l'occasion de satisfaire le plaisir inné qu'il sent à les refuser. L'orgueilleux

ne peut souffrir d'égaux. Il prétend à une supériorité d'estime exclusive. Mais ses efforts sont vains : au moment qu'il est prêt d'y atteindre, on le force à descendre. Le public se ligue contre ce despotisme et se plaît à l'humilier. Il n'y a pas jusqu'aux gens de bien qui ne se déclarent alors contre lui, et dont l'amour-propre ne devienne médisant.

Les hommes ne louent que malgré eux, et mêlent à la louange le plus de blâme qu'ils peuvent. Si la renommée porte une trompette éclatante pour publier notre gloire, l'infidèle a aussi son sifflet pour murmurer tout bas dans l'oreille. Nous serions cruellement éveillés de ces rêves flatteurs où l'orgueil se complaît, si nous pouvions tout entendre. Le même nom qui vole glorieux de bouche en bouche, essuie des mépris dans le secret des cercles, et ces levres d'où partent de bruyans applaudissemens, sont bordées d'un sourire malin qui donne la mort à la réparation d'autrui. L'amour-propre est un républicain jaloux : il ne voit qu'un tyran dans l'homme trop supérieur. Tandis que d'une main il le couronne des lauriers de la gloire, l'autre cherche son

cœur

QUATORZIEME NUIT. 157

cœur pour le percer : comme les meurtriers de César , il rend à sa victime un hommage perfide , et tombe à ses genoux pour l'assiner.

L'ambitieux n'est pas le seul insensé. Je ris du savant qui se tourmente pour se rendre célèbre. L'industrielle araignée qui vit esclave au milieu de son ouvrage , et forme de sa propre substance les fils de la toile où doit périr l'imprudent moucheron , obéit du moins à l'instinct des besoins ; la nature l'a condamnée à s'épuiser pour retrouver un aliment nouveau : mais quel est l'objet des fatigues et des veilles du savant ? Que lui revient-il d'avoir épuisé son ame , de la forcer sans cesse à produire des pensées , de se fatiguer encore à enchaîner ces pensées , à les ordonner dans un plan habilement tissu ? Rien autre chose que le vain bourdonnement d'une réputation momentanée : et ce son qui passe comme lui , il l'appelle immortalité ! Qu'il se souvienne qu'un homme célèbre n'est pas toujours un grand homme.

Les talens et le génie , quelque brillantes que soient leurs prétentions , ne suffisent pas pour établir entre l'homme et

l'homme une distinction vraiment honorable. Nous avons beau nous aider de leurs ailes pour monter vers la cime de la gloire , elles nous en précipitent , si le mérite du cœur nous manque ; et la hauteur où parvient notre renommée , n'est qu'un échafaud élevé où l'ignominie attache notre nom. Quand je contemple un de ces fameux misérables , un de ces beaux génies qui ont reçu des talens célestes , mais dont le cœur est vil et corrompu , je crois voir briller sous la poussière la portion illustre d'une ame immortelle , précipitée de sa sphere , et perdue dans des ruines. Je me sens à la fois ému d'admiration et de pitié ; mais je ne saurois envier son éclat malheureux. Sans la vertu , les talens ne sont dans les mains de l'ambition qu'un instrument éclatant , mais coupable , qu'elle emploie à commettre des crimes célèbres. Elle s'en sert pour associer l'honneur à l'infamie. Les grands maux sont presque toujours l'ouvrage des grands génies. Il est rare qu'un bon sens vulgaire nous égare aussi loin. Quelle gloire y a-t-il à posséder le génie de Pelham , si l'on n'y joint encore ses vertus ? En vain l'esprit est droit , si le

QUATORZIEME NUIT. 159

cœur est faux et dépravé. C'est au cœur seul qu'appartient la propriété exclusive de toutes les louanges. S'il en est indigne, il ne reste plus rien dans l'homme qui ait droit de les réclamer. C'est à la raison à choisir les moyens, c'est aux passions à nous donner la force et le courage d'exécuter : mais la vertu doit toujours être le but. Si le but est vicieux, les moyens sont sans mérite et le succès est un crime. La bonté de la fin, le juste rapport des moyens avec elle, voilà ce qui forme la sagesse. Quiconque fait servir au vice les talens qu'il a reçus pour la vertu, n'est plus un grand homme ni un sage : ce n'est qu'un être imparfait, un homme ébauché, un monstre dans l'espece raisonnable.

Quelle est donc la gloire qui convient à la majesté de l'homme ? Celle qui n'appartient qu'à lui et qu'il ne partage point avec des especes inférieures à la sienne. Est-ce là le caractere de celle qui procure les conquêtes ou les talens ? Les animaux ne peuvent-ils pas vanter comme nous leur force et leur industrie ? Si l'on peut être grand en se bornant à des objets vils, aux sensations du présent,

nos campagnes et nos bois seront peuplés de héros et de sages. Mais cette attitude droite que nous a donnée la nature, et qui nous défend de courber notre ame vers la terre, ce front élevé dont les regards rencontrent les Cieux, ne sont pas le seul attribut distinctif qui nous sépare de la brute. Il en est d'autres que l'homme possède exclusivement. C'est cette raison dont le sublime essor franchit les bornes du présent, et prétend à l'immense héritage de l'avenir : c'est la vertu ; c'est l'immortalité.

Si de tous les hommes il n'y en avoit qu'un seul qui dût être immortel, comme tous les autres seroient jaloux ! Comme les Rois se prosterneroient devant lui ! Ce don précieux est-il donc avili, parce qu'il est commun à tous ? Homme superbe et vain, qui méconnois tes frères, qui verses sans réserve le mépris et les affronts sur tes esclaves ; sais-tu que ce mépris se réfléchit sur toi ? Qu'oses-tu dire ? Tes esclaves ! Ils sont tes égaux. S'ils ne sont que des hommes, et toi, es-tu un dieu ? La fortune a-t-elle pu créer cette énorme différence entre des êtres d'une même espece ? C'est faire du genre humain un

QUATORZIEME NUIT. 161

tableau monstrueux où l'homme est perdu sous les draperies, où l'ame est oubliée. Crois-moi, si tu veux que ton orgueil soit légitime, place-le dans ce qui te rapproche de ceux qui te servent, dans ce qui t'est commun avec tous tes semblables. Une ame immortelle, des amis immortels dans tes freres, d'illustres alliés dans les (f) esprits d'un ordre à qui tu dois un jour te réunir, un pere commun dans notre commun Créateur, voilà ce qui fait ta gloire et ta grandeur véritable.

Méprise encore l'ame stupide qui fait son dieu de la poussiere dont le tems et la nature forment l'or. Ces hommes abrutis, qui, dévorés de la soif du gain, travaillent toute leur vie comme des forçats pour s'enrichir, se traînent dans la bassesse, se dévouent au mépris et boivent la honte sans la sentir : ce troupeau d'esclaves que l'avarice charge d'un métal inutile, et chasse devant elle jusqu'au tombeau, sont de tous les fous les plus vils et les plus malheureux.

Homme, quel est ton vrai trésor ? L'or te dit : ce n'est pas moi : mon éclat te trompe... Si j'enrichis la terre, je suis

pauvre pour toi ; ton trésor n'est point caché dans les mines de l'Inde : cherche-le dans ton sein. Il est dans cette ame riche , si sublime , dans cette ame si raisonnable , immortelle , née dans les Cieux et qui doit y rentrer.

Que de richesses dans tes sens ? La terre et les cieux sont leur domaine. Tu jouis par leurs secours de tous les biens divers que produit la nature. Que dis-je ? C'est d'eux que ses productions et ses objets reçoivent leur valeur et leur prix. Ce sont tes sens qui donnent aux fruits cette faveur qui te flatte ; aux chants des forêts ces sons dont la mélodie t'enchanter ; à l'or cet éclat qui t'attire ; au pere de l'or , au soleil , cette lumière dont il emplir le monde. Cet atôme merveilleux , ce point qui forme le centre de ton œil , embrasse la vaste perspective de la nature. Il est le dieu qui crée pour toi les merveilles de l'univers. Sans tes sens , sans la magie de tes organes , la terre ne te présenteroit qu'un cahos informe et sans couleurs. Ce dôme immense qui nous couvre et nous enferme , n'est pour ainsi dire que le cadre et le fond du tableau. L'homme est le peintre : ses

QUATORZIEME NUIT. 163

sens sont les pinceaux qui dessinent les traits, varient les formes et distribuent les couleurs; la beauté extérieure de l'univers est leur ouvrage. Dieu a placé l'homme au milieu de tous ces objets qui l'entourent, comme l'ame universelle qui leur prête la vie. Semblable à Eve, que Milton nous peint éprise de ses attraits réfléchis par les ondes vers son œil novice, l'homme crée l'image qu'il admire. Dédaignera-t-il donc de contempler au fond de son être cette ame qui lui rend sensibles les merveilles répandues hors de lui?

Que de richesses dans l'imagination ! L'univers où se promènent les sens, est trop resserré pour elle. Elle s'échauffe, se féconde et en enfante un nouveau plus beau que le premier. Franchissant les limites des tems et des lieux, elle s'élève à son gré, plonge dans l'abyme, parcourt les plaines de l'espace, et enferme dans une pensée tout le champ de la création. Tantôt elle croit entendre la voix du Créateur qui appelle les êtres; elle part; elle arrive avec lui sur les bords du néant, assiste à ce grand ouvrage, et voit les mondes se hâter : l'instant qui suit,

elle a traversé toute l'étendue de leur avenir : elle les attend aux portes de l'éternité : elle entend le son formidable de la trompette fatale , et voit défiler les générations devant Dieu qui les juge. Ce n'est pas assez pour la satisfaire de tout ce qui a été et de tout ce qui est : elle voit encore plus d'êtres qu'il n'en existera jamais. L'imagination toute puissante dit à des mondes nouveaux de naître : ils sortent du néant, et se montrent dans le vaste miroir de la pensée. Elle fait plus encore : elle donne des traits à l'impossible que Dieu ne peut créer , et le rend visible pour elle.

Quel trésor dans la mémoire ! Elle rend l'existence aux siècles qui ne sont plus , redonne un corps aux êtres évanouis , ranime leurs fantômes , et fait passer dans l'image les couleurs et la vie de l'objet. Elle fait redire au présent les destins du passé ; que l'univers s'anéantisse et laisse l'homme seul dans l'espace du désert, l'homme par la force de cette faculté merveilleuse pourra retirer l'univers de la nuit des tems et de l'abyme du néant.

Mais quel pouvoir souverain dans l'entendement ! Roi des sens et de l'imagination , il cite devant lui ces agens su-

QUATORZIEME NUIT. 165

balternes, les interroge, les approuve ou les blâme. Il épure la masse des matériaux qu'ils ont assemblés : il la travaille et l'affine : il en pese le résultat dans la balance exacte de la vérité. Il en forme les arts, les sciences, les gouvernemens, et les loix. C'est lui qui donne à l'édifice de la société, sa base et ses ornemens, anime ses ressorts, et fait circuler dans ce grand tout le plaisir et la vie. Pourquoi faut-il que par une exception fatale il néglige les mœurs ? C'est lui dont les hardis pinceaux nous dessinent l'admirable tableau des idées et des plans du Créateur.

Quelle force étonnante dans toutes les facultés de l'homme, toujours actives pour se reproduire et se préparer sans cesse, dans ses passions si vastes en desirs et dans leur pouvoir pour saisir leur objet, dans sa noble liberté de choisir et d'être lui-même l'artisan de ses destins ! Que manque-t-il à cet être que la durée ? Il est encore enrichi de ce nouveau don, qui met le comble à tous les autres et les rend infinis : il est immortel. Que manque-t-il à cette immortalité que le bonheur ? S'il le veut, le bonheur est à lui.

Mortel, connois-tu la vertu ? C'est elle qui te le donne dans le présent et qui te l'assure dans l'avenir. Voilà ton vrai trésor : il est indépendant des accidens. Tu peux l'augmenter à ta volonté. Sa possession est sûre : sais-tu ce que tu peux acheter avec lui ?... Dieu.

Riche de tant de biens, qu'as-tu encore besoin d'or ? L'or ne fait que nous affamer, que multiplier nos besoins. Malheureux, pourquoi te fatiguer à amasser pour les autres ? Dès que ce pouls si foible, qui ne bat si long-tems que par miracle, s'arrêtera, ces richesses entassées dont tu vis esclave, livrées alors au pillage, se disperseront de mille côtés : elles voleront dans des mains étrangères ; dans celles de tes ennemis : et leurs nouveaux maîtres insultent à l'insensé qui se tourmenta pour les enrichir.

N'espere point trouver la paix dans l'opulence.

Plus on est riche, plus le desir s'irrite et croît avec les moyens de s'enrichir encore. Quel est le mortel qui sait s'arrêter quand la passion le pousse ? L'avarice, comme un exacteur cruel, nous prescrit sans cesse une nouvelle tâche, les travaux

QUATORZIÈME NUIT. 167

se succèdent sans fin ; et le terme où l'on comptoit se reposer , s'éloigne à mesure qu'on croit en approcher. Le pauvre du moins ne souffre que de ses besoins. Le riche est doublement malheureux. Il souffre à la fois et de ses besoins qui se multiplient , et de ses desirs qui s'étendent au milieu de l'abondance.

L'excessive opulence est un fardeau pénible. Elle étouffe ou embarrasse le bonheur. Le contentement ne se trouve que dans la médiocrité. Le nécessaire est le terme de nos vrais plaisirs , et l'homme ne jouit plus dès qu'il l'a passé. En vain la fortune multiplie ses dons ; nos sens sont remplis et ne reçoivent plus rien. L'abondance des biens fait sur nous l'effet des eaux retenues dans un réservoir , et dont on leve subitement les barrières. Elle donne pour quelques instans plus d'impétuosité à nos mouvemens , à nos sentimens : mais cette force passagère est bientôt épuisée. Nous avons beau faire , nous ne pouvons nous élever au-dessus des forces de la nature , ni passer les bornes de nos facultés ; et nous enrons , malgré nous , dans le cercle des sensations communes à tous les hommes. Voyez l'a-

beille : elle ne peut exprimer des fleurs plus de suc que n'en peut porter sa faiblesse : il n'est plus de douceur pour l'homme dans la possession des objets , quand la mesure de ses sens est comblée. Aussi est-il toujours puni de son insatiable avidité : il ne trouve plus que la peine dans les sources du plaisir. La joie poussée trop loin rencontre la douleur , et les sentimens trop exaltés deviennent mortels. La santé du corps , la vigueur de l'ame , des jouissances modérées que la vertu avoue , une joie douce et pure comme un beau soir d'été , voilà tous les biens que notre état présent puisse comporter. La coupe du bonheur est pleine dans les mains du mortel qui les possède : tout ce qu'il voudroit y ajouter n'y entre plus : c'est un vain superflu qui se répand et demeure perdu pour lui.

Vainement le riche fastueux veut imposer au sage , et grossir à ses yeux le volume de sa félicité. Le sage est dans son secret et n'est point dupe des mensonges de l'orgueil. Beaucoup de science découvrir à l'homme sa vaste ignorance : beaucoup de richesses apprennent au riche combien

QUATORZIÈME NUIT. 169

combien le cercle de ses plaisirs est étroit. Elles ne sont dans ses mains que des hochets inutiles qui perpétuent son enfance et l'amusent jusqu'au tombeau. Quand on se renferme dans les bornes de la nature , il est difficile d'être pauvre : on l'est toujours , quand on se laisse égarer au-delà par les fantaisies de l'imagination. On se donne alors un créancier terrible dans la fortune : l'homme qu'elle enrichit devient son débiteur : il tremble sans cesse qu'elle ne vienne exercer sur lui son redoutable pouvoir. Chercher le bonheur dans l'opulence , c'est imiter dans sa folle erreur cet animal adroit qui nous imite dans nos actions. Il prend pour l'objet l'image qui se peint sur la glace qui le répète ; surpris , il la fixe d'un œil avide. Il veut la toucher. Il se tourmente autour pour la saisir. Il ne peut concevoir pourquoi cette ombre qu'il poursuit est impalpable et s'obstine à le fuir.

L'ame est le seul trésor de l'homme. La possession d'un monde n'y peut rien ajouter , comme la destruction de l'univers n'en peut rien retrancher. Le sage qui suit sa raison rit de la fortune et

de la mort. Il sait qu'il continuera sa course glorieuse , quand la nature aura terminé la sienne. Qu'est - ce que le titre de Roi devant la Majesté de l'homme ?

Des siècles innombrables qui passent sans emporter un seul instant de notre durée ! Un matin qui n'aura jamais de soir ! Une carrière sans terme où l'espace parcouru n'accourcit point l'espace qui reste à parcourir ! Un avenir inépuisable ! Ne sont - ce pas là les privileges d'un Dieu ? Rois, ces privileges appartiennent, comme à vous , au dernier de vos sujets : mettez donc votre orgueil à reconnoître leur égalité. Ils sont immortels comme vous ! Ils sont vos freres. Quels droits à votre amour ! Si vous êtes vraiment grands , vous ne voyez autour de vous que des égaux.

N O T E S.

(a) Le monde renverse la nature des chose , et mettant l'erreur à la place de la vérité , il forme une sagesse d'une nouvelle espece , dont l'apparence en impose , et qui est même accréditée par des gens qui ont

QUATORZIEME NUIT. 171

la réputation d'être sages. Ne l'être que dans une partie, c'est être fou par rapport au tout ; d'après cette règle nous pouvons conclure que le plus sage est insensé, que le plus riche est pauvre ; que celui qui se croiroit le plus ambitieux, est sans ambition ; et que l'homme peut être bas et vil, quoiqu'élevé sur un trône.

(b) Le tems peut-il nous dérober la vue de l'éternité ? Un grain de sable du rivage cache-t-il la vaste étendue de l'océan, une motte de terre le globe immense du soleil ?

(c) Tu ne connois pas l'ambition, tu n'en vois que les dehors qui te charment : si tu voyois ce qu'elle est en effet, tu frémirois d'horreur à sa vue, comme H** à la vue de son Negre.

Le panache dont la fortune a décoré ta tête a beau flotter au-dessus des autres, et te distinguer de la foule, ce n'est pas dans cette distinction que consiste la véritable gloire.

(d) Un rang élevé est un mendiant orgueilleux, qui fait le fier en demandant l'aumône.

(e) La vertu seule peut élever des monumens éternels. Ils dureront encore après que les pyramides d'Egypte se seront écroulées.. Quel est le fondement de ces vérités ? C'est l'immortalité de l'ame.

(f) La nature des Anges est moins supérieure,

172 LES NUITS D'YOUNG,

peut-être, que l'homme ne le pense. Pourquoi celui qui peut tomber seroit-il plus grand que celui qui peut se relever de sa chute ? L'homme tient le second rang après l'Ange, et n'est pas loin de lui.

QUINZIEME NUIT.

LE MONDE.

QUEL est donc le prix qui nous fait courir dans la carrière du monde , étourdis du bruit , suffoqués de poussiere , excédés de fatigue , sans songer à la frêle épaisseur qui sépare du tombeau le théâtre de la vie ? Je vois l'orgueilleux errer çà et là , et mendier des regards : le voluptueux s'épuise à la poursuite du plaisir : d'autres fous plus tristes , affamés d'or ou de pouvoir , tous épris de bagatelles diverses , mais également vaines , tous entraînés dans le tourbillon de la frivolité , comme ces atômes légers qu'un courant d'air agite au milieu de nos plaines. Bientôt la brillante illusion s'évanouira , la sombre nuit du désespoir succédera , et l'homme s'abymera. Que les mortels et les objets de leurs desirs sont fragiles et passagers ! Ce monde n'est

qu'un pays d'apparition, les hommes que de vains fantômes qui courent après des ombres plus vaines encore. L'homme gaïement frivole, et l'homme sérieusement occupé de pénibles chimères, sont également fous. Ils vont tous deux, l'un au travers de tristes déserts, l'autre par un sentier de fleurs, l'un d'un pas grave et superbe, l'autre en dansant, tomber dans l'abyme.

Lorenzo, puisque l'Eternel s'approche, et que les vanités du monde vont disparaître, comme les bulles d'air errantes sur l'écume des flots ; que servent les hauts titres, l'éclat de la naissance et toutes ces grandeurs qui nous laissent dans la bassesse ? C'est sur des épines que tu cherches le repos. Ton ame, enivrée de chimères, fatiguée des peines réelles dont elle s'est tourmentée, s'assoupit et rêve le bonheur.

Je veux rompre le charme qui s'attache au monde. Mon sujet est commun : mes chants ne le seront point, si la céleste Uranie que j'invoque daigne répondre à mes vœux. Dans quel trouble tu t'éveilleras de ta léthargie pour soupirer après des biens plus réels ! Je te forcerai à mé-

QUINZIEME NUIT. 171

priser l'objet de tes desirs. Mes vers austeres ne seront pas goûtés des hommes corrompus. Mais la vérité doit-elle se taire, parce que la folie fronce le sourcil ?

Ouvrons l'histoire du monde : que trouvons-nous que les jeux bizarres de la fortune, les besoins impérieux de la nature, la perfidie des femmes, la vengeance et l'inhumanité dans l'homme ? La trompette de la renommée ne rend presque jamais que des accens lugubres qui annoncent le malheur. Sans cesse elle est occupée à faire au monde attentif l'histoire des infortunes de l'homme : l'homme est le sujet inépuisable de ses tristes récits, répétés chaque jour depuis la naissance de l'univers. Il semble que le tems se délasse de sa course éternelle, à compter d'âge en âge nos miseres et nos calamités. Chaque jour, en filant nos heures sur la roue de la fortune, voit des accidens imprévus trancher en un moment le fil de la plus belle vie. Chaque heure conte son aventure tragique mêlée de quelques épisodes ridicules : et le tems court en remplissant ses annales des malheurs de l'espece humaine.

O toi, qui laisses pleuvoir sur nous ce déluge de maux pour nous forcer à répandre des larmes vertueuses, qu'est-ce que ce monde ? Un amas flottant de nuages et de vapeurs légères qu'un rayon de ta lumière éleva du néant dans l'air, et qu'un moment aura bientôt dissipées. Les jours de la terre sont comptés. Moins passagère que les enfans qu'elle nourrit, elle est immortelle comme eux, et son dernier jour approche : cependant les hommes folâtrant sur sa surface, comme si eux et elle étoient solides et éternels : et toi, Etre éternel, tu n'es qu'un rêve pour eux !

Qu'est-elle, cette terre, qu'un séjour d'êtres imaginaires et sans réalité, un champ dont les fleurs promettent des fruits sans jamais en produire : ou plutôt un désert sauvage où régner l'horreur et l'incertitude, où les épines pressées ensanglantent à chaque pas le pied du triste voyageur ?

Qu'est-elle, qu'un océan orageux, couvert de hardis aventuriers ? Tous leurs trésors sont sur les eaux. Si la fortune souffle, et que la tempête s'élève, ils n'ont point de seconde espérance. On les

QUINZIEME NUIT. 177

voit voguer sur mille vaisseaux , dont les pavillons de couleurs différentes flottent dans les airs. Tous sont également inquiets , agités de craintes et d'espérances sous le ciel le plus calme : tous cinglent à pleines voiles vers le bonheur. Très-peu se sont munis de la science pour boussole , et ont pris la vertu pour astre de leur voyage. Tous se lamentent plus ou moins sur les caprices du sort ; tantôt suspendus sur le sommet des vagues , tantôt enfoncés dans les abymes et jetés loin de leur route ; se pressant , se choquant les uns les autres au gré des mouvemens contraires de leurs passions opposées , et souffrant encore plus des maux de leur folie que de la destinée.

Océan , dont les flots mugissans enferment ma patrie , séjour tumultueux des naufrages , gouffre toujours ouvert pour engloutir l'espece humaine , vaste tombeau où la mort regne environnée de toutes ses horreurs , (*) comme un mi-

(*) Quoique fêté dans le tems sur les côtes d'Albion , pour les succès de l'Amiral Balchen.

roir fidele , tu me réfléchis tous les traits du triste tableau du monde et de la vie.

Dans le printems de l'âge , lorsque la santé brille sur les visages animés , lorsque la force circule et que la joie pétille dans nos veines ; novices encore et sans expérience de la vie , séduits par l'espérance , emportés par la fougue des desirs , nous coupons gaiement le cable et nous voilà lancés dans le monde. Dans nos rêves insensés , toutes les étoiles et tous les vents sont nos amis. Chacun s'embarque plein de confiance , et se promet le succès que son jeune cœur desire. Mais où est celui qui peut sonder le fond de sa destinée ? De cette foule téméraire , le plus grand nombre , victimes de leur manœuvre imprudente , sans ressources et sans art , courent à leur perte et donnent sur l'écueil. Quelques - uns gouvernoient avec assez d'adresse , lorsque le grain vient soudain fondre sur eux , et les laisse égarés sans espoir. Ceux qui ont reçu une ame intrépide , à force de lutter contre les vents et les flots , regagnent encore leur route. Tant d'efforts et de courage ont mérité le port : déjà il se dé-

UINZIEME NUIT. 179

couvrir à leurs yeux. Mais au moment même où dans leur joie ils s'écrient ensemble : *le port est gagné ! le port est perdu*. En vain ils frappent l'onde à coups pressés. Le bras de la destinée qui les entraîne dans l'abyme est plus fort que leurs rames , et les submerge. Combien sont abymés au milieu même du calme ? Les vagues s'ouvrent... Ils s'enfoncent... les vagues se referment sur eux et leurs noms. Le lendemain ignore s'ils sont jamais nés. Eh , que sert-il aux autres de laisser après eux une renommée ? Elle brille et surnage un moment , comme le pavillon du vaisseau submergé flotte encore sur l'onde , puis disparoît. Pour un César dont on se souvient , mille autres sont oubliés. Ainsi périt en mille manières différentes cette foule de jeunes téméraires. Combien en reste-t-il qui , nés sous une étoile favorable , élus chéris de la destinée , entrent à pleines voiles dans le port désiré , rapportant tous leurs vœux satisfaits ? Et s'il en est , ceux-là ne tarderont pas à se plaindre. Ils sont hommes ; et l'homme est-il jamais en sûreté ? S'ils ont échappé au malheur , peuvent ils de même échapper

à la nature ? Le tems mine sourdement leurs forces. Les années battent sans relâche le fragile édifice de leur vie. S'ils ont évité mille dangers , la mort est un écueil inévitable : il faut périr dans un dernier naufrage. Tous ces succès dont ils étoient si fiers ne servent qu'à rendre la nécessité de mourir plus amere. Qu'il est cruel de quitter le monde , lorsqu'il commençoit à nous appartenir , d'abandonner cette fortune qui a coûté tant de travaux et de peines au moment où l'on s'apprêtoit à jouir , et d'être emportés de ce palais qu'on avoit vu s'élever sous ses yeux , et dont on avoit fait une demeure délicieuse ! Celui-là seul élève un édifice durable , qui établit sa demeure au-dessus des étéciles.

Tirons un voile sur les maux de la vie , et supposons que la fortune soit à nos ordres : ceux qu'on nomme les riches , les grands , les augustes , que sont-ils en effet ? Le mortel le plus heureux sert le plus à me convaincre de la misere humaine. On les voit sourire aujourd'hui. Revenez demain , vous les verrez plus malheureux que le dernier de leurs esclaves. Dans le jour de la nécessité , leur
bonheur

QUINZIÈME NUIT. 181

bonheur perfide se démasque avec leur faux amis et leur enfonce un trait dans le cœur. Que d'indigence dans la richesse ! Que d'impuissance dans le pouvoir ! Tous ces titres d'orgueil cachent des peines cruelles. La vertu seule est l'ancre qu'on peut opposer à la tempête. Elle seule trouve ses ressources dans la fureur même des vagues écumantes : elle entre dans le tombeau comme dans un port favorable.

Lorenzo , je viens de rassembler dans un groupe confus toutes les miseres de l'humanité. Si je te les offrois dans des tableaux séparés et sous des points de vue plus distincts , le spectacle n'en seroit que plus affligeant. Tu pousseras des soupirs encore plus profonds en suivant l'homme dans les différens âges de la vie. C'est sur ton fils que je vais arrêter tes regards. C'est le plus digne fils qui pût être accordé au meilleur des peres , à la plus vertueuse des meres. Que son sort te serve de leçon. Quoique le cœur de l'homme soit formé de roche , le cœur d'un pere est tendre. La triste vérité , vue sous des rapports qui intéressent le fils , doit faire sur l'ame du pere une impres-

sion plus vive ; et ta sensibilité peut devenir utile.

Naguères , Florello n'étoit qu'un être foible qui venoit d'aborder du néant à la vie : aujourd'hui c'est un enfant imprudent. Tes soins paternels ont succédé aux douleurs de ta chère Clarisse. Ces tendres soins de ton amour sont pourtant sévères comme ceux de la haine. Combien de fois dans le jour tu contristes d'un regard menaçant ce fils chéri qui fait ta joie ! Des rigueurs nécessaires répriment ses desirs enfantins. Ainsi l'on environne d'épines piquantes la jeune tige qu'on veut élever en sûreté. Sa raison ne peut encore marcher seule ; elle a besoin d'un guide sévère qui conduise et assure ses pas. Son jeune cœur connoît déjà les alarmes et l'effroi. Plus d'une fois dans la journée les tendres roses de ses joues pâlissent : une rosée de larmes brille dans ses yeux timides. Hélas ! que lui sert son innocence ? La tâche prescrite asservit ses facultés naissantes. Il apprend à pleurer avant d'avoir pu faire des fautes. Il est malheureux avant d'être coupable ! Il est dans l'innocence et il est triste ! Quelle cruauté ! L'indulgence seroit encore plus cruelle. Telle est notre condi-

QUINZIÈME NUIT. 183

tion. Il nous faut acheter par des maux présens et par des années de peines l'espérance incertaine d'un bonheur à venir. Pour gémir de cette triste nécessité, est-il besoin d'être pere ?

Florello n'est plus un enfant : c'est un jeune homme que tes soins ont formé à la vertu. Délivré du maître, fier d'être libre et de disposer de lui-même, il franchit la barrière qui le retenoit et s'élance dans le monde. Il l'a conquis enfin ce monde si vanté, après dix ans de travaux, et tous ses plaisirs lui appartiennent. Hélas ! il trouve en lui un maître plus dur que celui qu'il a quitté. Il désapprend péniblement toutes les leçons que lui donnerent la nature et son cœur : il oublie tous les sentimens que lui avoient inspirés les livres utiles, ces défenseurs éloquens de la vertu. Hélas ! Il suit bientôt que le joug de la vertu est encore plus doux et plus léger que celui du vice.

Quels hommes se chargent d'introduire Florello dans la société ? Ce sont les gens du monde, foule rampante et attachée à la terre. Le modeste étranger est accueilli dans les cercles brillans dont l'éclat depuis long-tems éblouissoit de loin ses yeux

novices. Il est fêté, il est pressé dans leurs bras, avec l'air de la bienveillance la plus affectueuse. Mais il reconnoîtra bientôt ces traîtres, qui trop vils pour croire à l'amitié en déléguent les sentimens et les devoirs dans les fables de l'antique Chevalerie, à ces hommes qui regardent la sensibilité comme une foiblesse, et font honneur à leur raison de l'avoir étouffée. Ils se font gloire d'affecter le peu de vices qui leur manquent encore. Ils rougiroient d'être crus sinceres; ils aiment mieux le mensonge que la vérité, lors même qu'elle ne leur coûteroit que la préférence; on diroit qu'ils trouvent dans le vice la satisfaction intérieure de la vertu.

Ah! Lorenzo, peux-tu supporter ce spectacle choquant? Peux-tu voir sans frémir ton fils au milieu de ces fourbes exercés, blanchis dans l'imposture et consommés dans l'art de tromper? Un vernis brillant polit leurs cœurs durs et cache leur fausseté. Un voile impénétrable couvre la profondeur de leurs noirs desseins. Ils ne parlent que de paix en préparant la guerre. La séduction des paroles habite sur leurs levres: ils n'ont pas un sentiment dans le cœur. Depuis le tems qu'ils

circulent dans la foule, le frottement et le choc continuel ont enlevé toute leur sensibilité. Les entends-tu se dire les amis éternels de Florello ? Les imposteurs !... Oui... Ils seront ses amis, tant qu'ils auront intérêt de l'être : mais secrètement jaloux de tout bonheur qu'ils ne partagent pas, dès qu'ils gagneront à lui nuire, ils deviendront ses ennemis implacables. Je plains ton fils entraîné par la destinée commune. Je vois le jeune Florello aimable dans son commerce, la vérité et la pensée sur les lèvres, avec un sourire vrai, prodiguer autour de lui sa tendresse aussi facilement que son or, se montrer noblement jaloux de mériter l'estime publique, épancher sans réserve son âme ingénue dans les douces confidences de l'amitié : ô douleur ! je le vois courir le cœur nu au milieu de ces méchants, et recevoir de tous un trait.

Que la naïve franchise lui coûtera de soupirs, jusqu'à ce que l'expérience, fille tardive du tems et des chagrins, et la défiance, sa compagne au visage pâle, à la démarche incertaine, lui mettent entre les mains un fil qui le guide au travers des détours tortueux du monde et

du sombre labyrinthe des cœurs ! Heureux encore si cette science ne lui coûte pas sa vertu ! Pour s'instruire dans l'art de se garantir de la corruption publique , il faut s'en approcher , et l'on risque souvent d'être atteint de sa contagion. Il n'est qu'un moyen de s'en préserver , c'est de se munir d'une ame ferme et de faire une garde sévère.

Ainsi par une malheureuse nécessité , l'ame du jeune homme perd peu-à-peu sa valeur originelle , et reçoit un alliage impur qui en rabaisse le titre. Il faut qu'elle se corrompe et s'avilisse pour se trouver au niveau de la société , et pour être de mise dans le commerce de la vie. Ce n'est qu'à prix honteux qu'elle acquiert un crédit sûr dans le monde , où des titres pompeux honorent l'infamie , où les outrages faits à la nature sont décorés du nom de savoir vivre , où un génie plus élevé ne sert qu'à produire des crimes plus hardis ; on y voit souvent des talens célestes s'unir à des ames infernales ; et c'est le dernier excès de la corruption générale.

Machiavel n'avoit pas besoin de tant se tourmenter pour enseigner une politique artificieuse et corrompue. Les hommes ,

QUINZIEME NUIT. 187

méchans sans maîtres , ont pratiqué sa morale long - tems avant qu'il eût écrit. Le livre du monde vous présente à chaque page un titre de vertu ; mais vous n'y voyez que des titres , et le reste est en blanc. Dans la société, vous ne voyez que des visages : les ames sont anéanties ou invisibles. L'insensé qui montre son cœur l'expose à la risée : on ne remarque que ses défauts , et son imprudence est payée du mépris. J'ai connu un homme qui se repaissoit d'un sourire : mais un noir poison écumoit dans ses veines. Tant qu'il vécut , il caressa tous les fous qu'il trouvoit sur son passage : en mourant il maudit l'ami qui l'avoit fait vivre.

C'est un spectacle curieux pour un Anglois qui voyage dans les cours étrangères , de contempler deux courtisans jaloux , de construire en un tour de main l'édifice de leur fortune ; de les voir faire jouer leurs visages l'un devant l'autre , emmieller leur haine de douces paroles dans l'espoir de se surprendre mutuellement leurs secrets , s'applaudissant tous deux de se tromper , finissant tous deux par être dupes , et quelquefois.... ô justice

ce !... victimes l'un de l'autre. Que la honte soit le prix de leur art funeste : mais des hommes de mérite , assis pour gouverner le genre humain , s'abaisseront-ils aux vils moyens qui déshonorent ces âmes basses ? Se priveront-ils de la reconnaissance des amis qu'ils obligent ? Car comment oser sentir la reconnaissance , quand le cœur du bienfaiteur est invisible ?

Cacher son cœur , avec tant de précaution , c'est le déceler. Je te félicite, homme sincère , qui frémis d'un mensonge , et dont la vérité tient toujours l'âme en respect devant elle. Ta simplicité , que le monde appelle foiblesse , fait ta gloire. Il est grand , il est digne de l'homme de dédaigner le déguisement. Cette franchise annonce l'élévation et la force de l'âme. On dira , la dissimulation est nécessaire dans la société : je demanderai si elle est honnête. Mais veut-on échapper à cette prétendue nécessité ? Il est un moyen sûr , c'est d'être bien persuadé que tout emploi qui demande un lâche ne peut jamais être vraiment nécessaire. Ainsi pensa Popelorsqu'il voyoit dans ces derniers tems l'Etat gouverné par des fourbes. Hé , qui

QUINZIEME NUIT. 189

pensa jamais mieux que lui ? Qu'il est rare de marcher comme lui dans les routes corrompues du monde , sans souiller son ame !

On répondra que le commerce du monde, tout méprisable qu'il est , peut ennoblir l'ame : que les effets qu'il produit sur eux ne sont jamais indifférens : qu'il est vrai qu'il peut éteindre dans nos cœurs la flamme sacrée de la vertu , mais qu'il peut aussi allumer davantage notre indignation contre le vice : en un mot , que le monde bien vu , bien connu , peut former l'homme. C'est trop risquer que de s'exposer à cette alternative. Le sage n'est pas un dieu sur la terre. La vertu a ses foiblesses , ses combats , et des ennemis acharnés à la persécuter. Ses amis , il est vrai , sont de tous les hommes ceux qui se plaignent le moins et le plus tard. Mais si les amis de la vertu gémissent , les méchans peuvent-ils espérer de sourire ? Si la sagesse a ses miseres à déplorer , comment la folie peut-elle prétendre au bonheur ? Et puisque c'est une nécessité commune au sage et à l'insensé de souffrir , quel moyen de vanter ce monde et la vie , où le plus heureux est celui

190 LES NUITS D'YOUNG,
qui se lamente le moins, où l'extrême
patience est la suprême félicité, où
le meilleur de nos amis a si souvent
besoin d'indulgence et de pardon ?

Heureux l'homme qui a le moins connu
le monde ; ce monde perfide que ses amis
n'ont jamais trouvé sincère ; ce monde
avare qui donne si peu, et qui reprend
sitôt ses dons ! Et cependant il est bon
de le connoître pour apprendre à n'être
pas sa dupe ou sa victime. Le connoître
sans l'aimer, voilà le point difficile :
moins on l'aime, et mieux on en jouit ;
voilà le secret du sage. Lorenzo, ne te
laisse pas séduire aux accens de sa voix.
Elle a la douceur du chant des syrenes :
mais, comme elles, cette voix chante
sur un écueil fameux par mille naufrages.

N O T E.

(a) Toute la nature a-t-elle donc épuisé ma cause ?
Ai-je séduit le ciel et la terre pour déposer contre
toi ? Si ton ame est immortelle, que reste-t-il ?
Tout, tout, Lorenzo. Il la faut rendre heureuse
cette ame immortelle. Des immortels malheureux !
Quelle pensée est plus propre à nous alarmer ? Et ce-
pendant Lorenzo est toujours attaché à ce monde.
C'est-là qu'il enferme tous ses trésors. C'est de lui qu'il

QUINZIEME NUIT. 191

rire les titres dont il se glorifie. Il aime qu'on le nomme un homme du monde. Comment peux-tu t'enorgueillir de cette vile épithète ? C'étoit un nom de reproche dans les siècles anciens. Dans ces tems, où les hommes n'étoient point déchus de cette qualité, où ils ne rougissoient pas des cieux, le nom de Chrétien enflammoit leur ambition, et faisoit leur joie. Arrosé des aux de la fontaine de Castalie, je voudrois te faire baptiser, te donner un titre plus noble, et une ame plus pure.

O Lorenzo, quel choix est le tien ! Tu préfères aux cieux un monde, que le plaisir, l'ambition et l'avarice se partagent entr'eux. Ces trois furies agitent alternativement le cœur de l'homme, et le tourmentent sans relâche. Ils se le renvoient comme un ballon, jusqu'à ce que fatigué, étourdi de ce tournoiement perpétuel, il cherche le repos, tombe en défaillance et s'affaisse dans le désespoir. Tel est le monde dont Lorenzo fait plus de cas que de cette félicité dont les Anges même n'ont pas été jugés dignes, qui a été promise à l'homme seul, que leur adorable Souverain est venu des cieux lui communiquer lui-même, et qu'il l'a pressé d'accepter par ses préceptes, par ses miracles, par sa vie, par sa mort. Tel est le monde qu'épouse la sagesse de Lorenzo : il cherche le repos sur cet oreiller épineux, dont l'effet est semblable à ces potions qui mal préparées enivrent les esprits et ne les calment pas, et remplissent l'ame de visions et de folles chimères qui l'agitent dans un sommeil plus fatigant que la veille.

Le monde une fois bien connu doit nécessairement ou nous corriger et porter nos cœurs à se tourner vers le ciel, ou nous rendre de vrais démons, même dès

cette vie. Juge si ce monde, dont tu es amoureux comme d'une maîtresse , mérite ton fol amour , puisque , soit que tu t'en détaches , soit que tu restes son esclave , quelque choix que tu fasses , il en naîtra toujours des maux inévitables , quoiqu'il y ait une énorme différence entre les uns et les autres. Quiconque ne portera pas ses regards au-dessus de la terre pour chercher le vrai bonheur et la véritable amitié , n'en trouvera pas même l'ombre ici-bas.

Fin du Tome second.

**Bayrische
Staatsbibliothek
München**



Young, Edward, 1683-1765

Oeuvres complètes

Bd.: T. 2

Paris (1796)

Bibl.Mont. 894-2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10714067-6